

Bulletin de la Société de l'histoire du costume

Société de l'histoire du costume (France). Auteur du texte.
Bulletin de la Société de l'histoire du costume. 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

111

suspensif

1907

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU COSTUME

14 et 15
R. 11 mai 1916

SOMMAIRE

N° 9. — JANVIER 1910

Bulletin. — Conseil d'administration. — Dons récents pour le Musée.
— Dons récents pour la Bibliothèque. — Acquisitions.

Nos planches hors texte. — Tapisserie du Musée de Cluny. — Robe du
XVIII^e siècle, don de M. J. DUCET.

Les Sources de l'Histoire du Costume. — Tombes, miniatures, sceaux
et tapisseries, par J.-J. GUIFFREY.

Collections, Ventes, Expositions. — La vente Jacquet.

Modes actuelles. — 1900-1910, par L. VALLET.

40 G
1271

LE ROY
AGENT DE LA SOCIÉTÉ
55 Rue du Faub^g Poissonnière
PARIS

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de *L'Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens; la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de quittances présentées au domicile des Sociétaires par le service postal.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin paraît tous les deux mois; il contient le compte rendu des travaux, conférences, acquisitions, expositions de la Société, des études, recherches, documents écrits et figurés sur le costume et les sources de son histoire.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

Les Sociétaires professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du Bulletin, à côté du Bulletin proprement dit, et sur papier spécial, sont réservées à la publicité.

AUGEROLLE

FOURRURES

10, Rue Royale

Tél. 130-00



RECONSTITUTION DU COSTUME DE M^{me} DE MAINTENON
d'après BONNARD

(Exposition de l'Histoire du Costume, Pavillon de Marsan, 1909)

Don de M. AUGEROLLE au Musée du Costume

LEROY, Éditeur, 55, Faubourg Poissonnière, — Paris

LA MANUFACTURE NATIONALE DES
GOBELINS

Album in-4° contenant 19 planches hors texte

TEXTE PAR M. J. GUIFFREY, MEMBRE DE L'INSTITUT

Administrateur Honoraire de la Manufacture des Gobelins



AMINTHE ET SYLVIE

Modèle de FRANÇOIS BOUCHER (*Réduction d'une planche de l'Album*)

En vente chez l'Éditeur, l'Album franco..... 6 fr. 50

VENTE Maison **VAIL**, fondée en 1824 **ACHAT**
12, Rue Dupetit-Thouars, 12

Téléphone : 1013-29

Téléphone : 1013-29

D. MARQUEREAU

Tapisséries et Soleries anciennes
Mobiliers anciens en Tapisserie
Velours et Broderies du XIII^e au XVIII^e Siècle. Robes anciennes
Étoffes anciennes pour Ameublements et Tentures

POUR LA PUBLICITÉ DANS LE *BULLETIN*

S'adresser à M. LEROY, Éditeur

55, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE (IX^e)

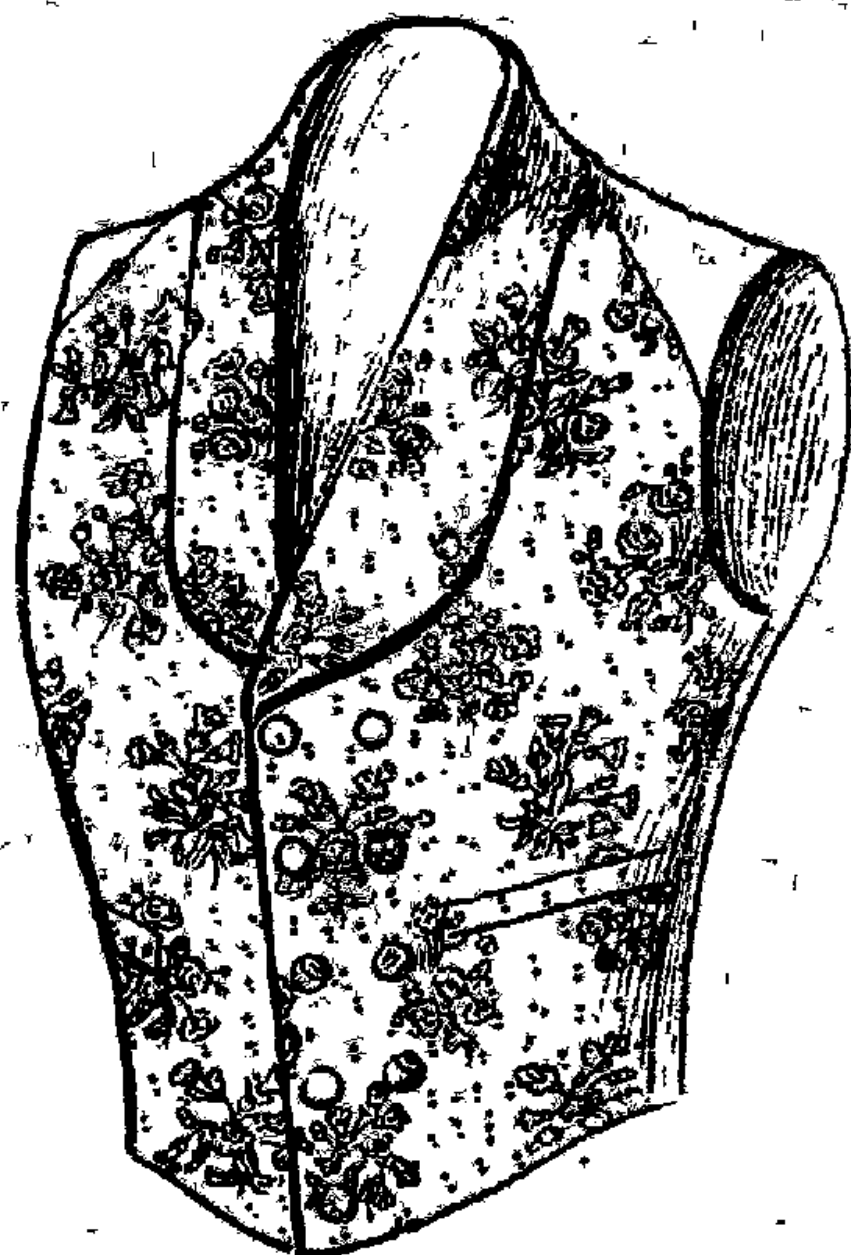
TÉLÉPHONE : 219-29

AUX TROIS QUARTIERS

Boulevard de la Madeleine

ANTIQUITÉS

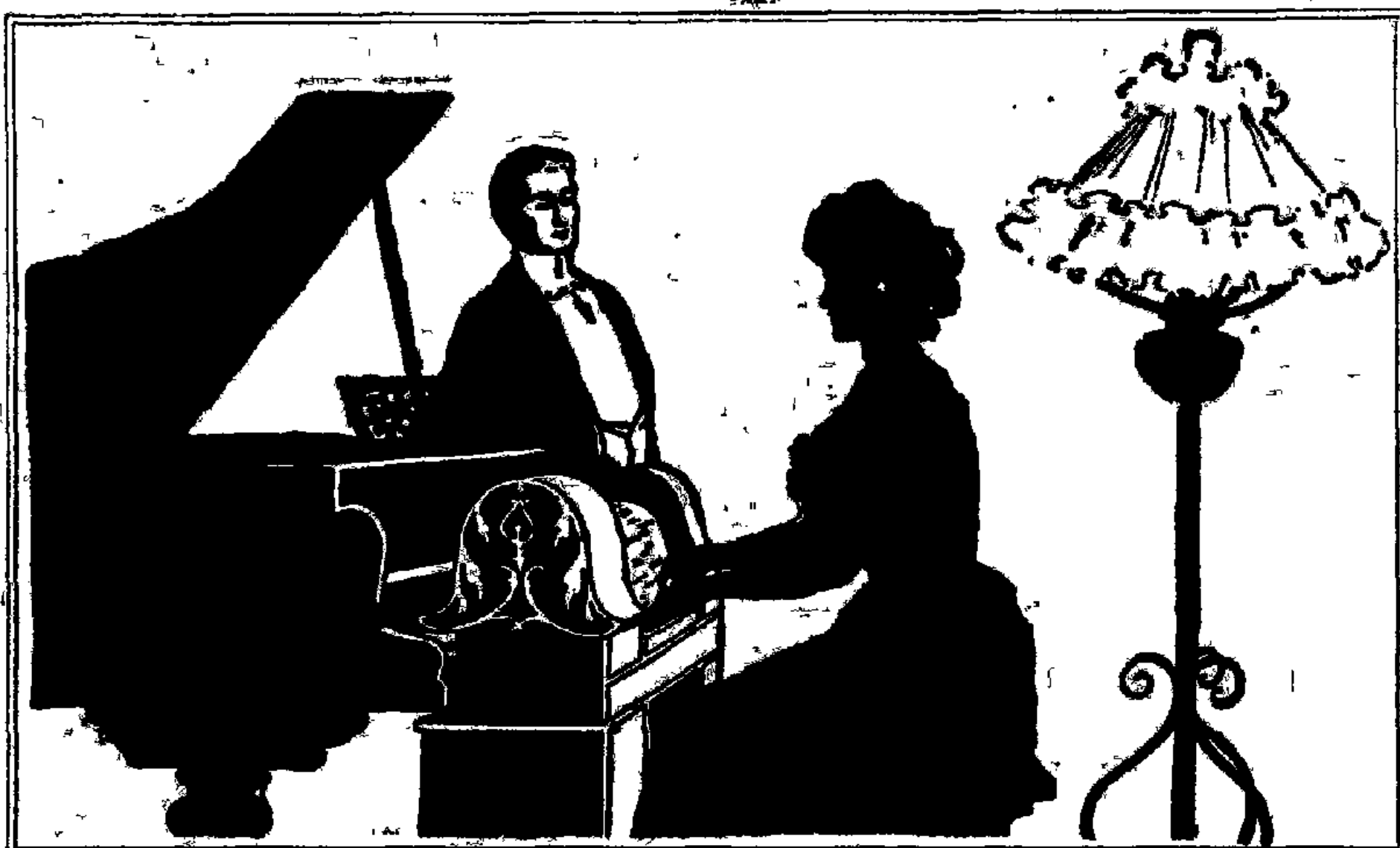
Collections très complètes de
VIEILLES SOIERIES
BRODERIES
DENTELLES
BIBELOTS, ETC.



Gilet Girardin, vieux Jory (Collection des Grands Magasins **AUX TROIS QUARTIERS**).

AVEZ-VOUS ENTENDU LE PIANOLA ?

Tout le monde a entendu parler du **PIANOLA**, ce merveilleux instrument qui s'adapte à tous les pianos ordinaires, droits ou à queue, et qui permet à



chacun de nous de jouer *d'une manière artistique* les compositions les plus difficiles, *même sans connaissances musicales* ! Mais malgré sa réputation universelle, beaucoup de personnes s'obstinent à le considérer, *sans l'avoir entendu*, comme un appareil purement mécanique, dont l'exécution est dénuée de tout charme et de toute expression. Il n'est cependant pas logique de condamner une innovation, quelque audacieuse soit-elle, *sans la connaître* ! Pour avoir une idée exacte des effets artistiques saisissants obtenus à l'aide du **PIANOLA**, *il faut le voir et l'entendre*. Nos auditions sont une véritable révélation pour tous ceux qui avaient entendu parler du **PIANOLA**, mais n'avaient pas encore eu l'occasion *d'entendre parler l'instrument lui-même*.

Le CATALOGUE DESCRIPTIF (P) est ENVOYÉ FRANCO sur DEMANDE

THE AEOLIAN COMPANY L^{td}, Salle MOLIAN, 32, Avenue de l'Opéra, PARIS
AGENTS DANS LES PRINCIPALES VILLES DE FRANCE

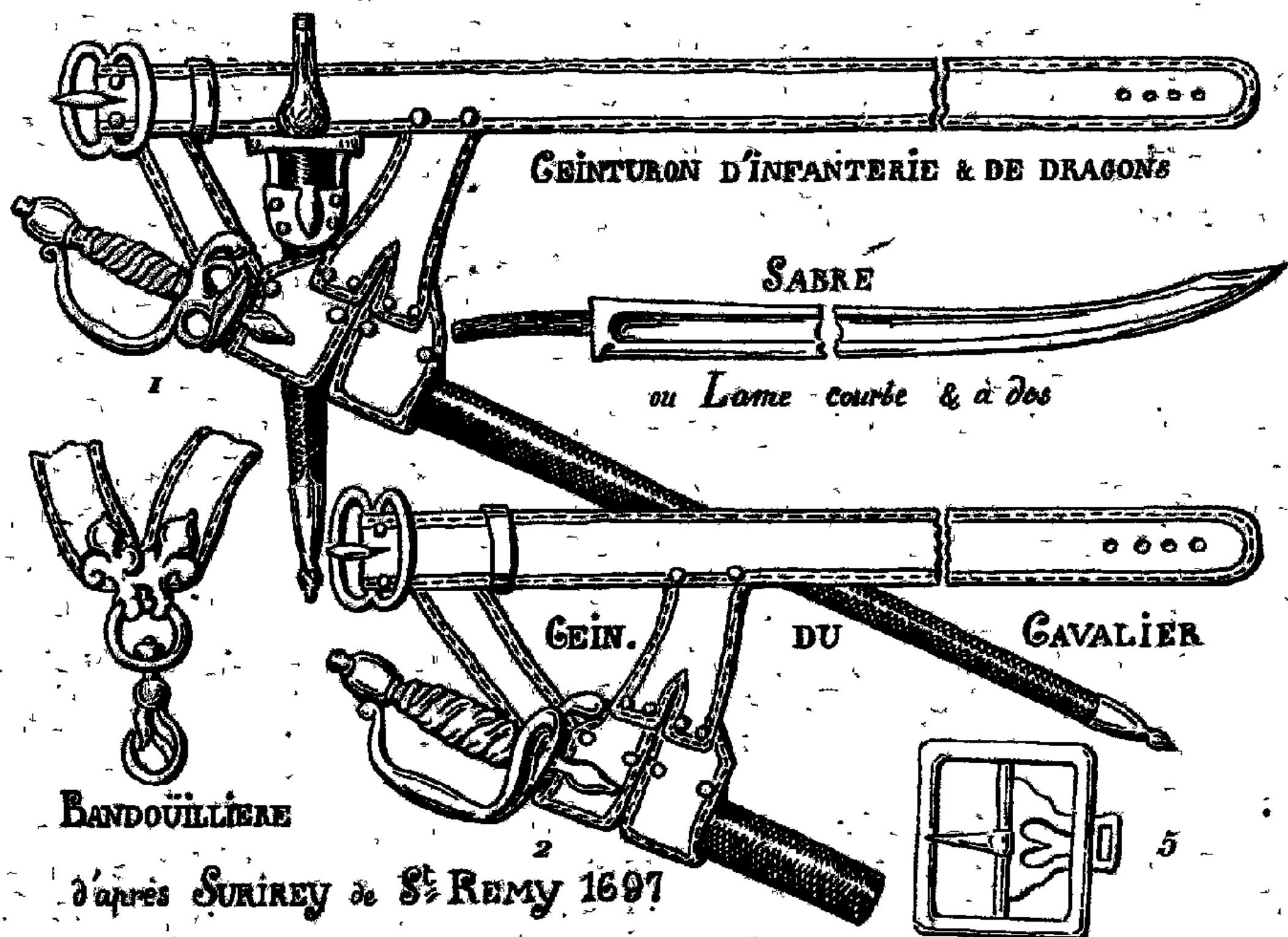
Capitaine M. BOTTET

L'ARME BLANCHE DE GUERRE

FRANÇAISE

AU XVIII^e SIÈCLE

PL. XIX

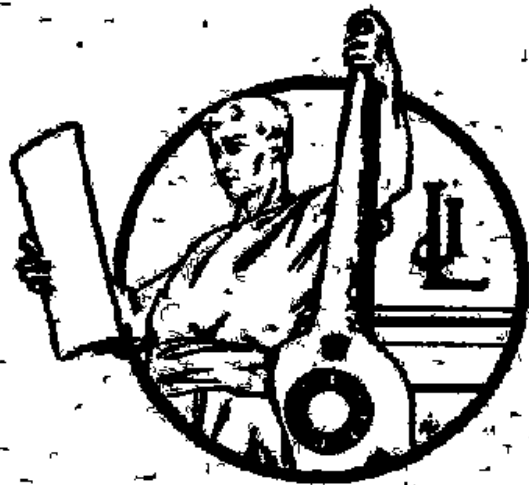


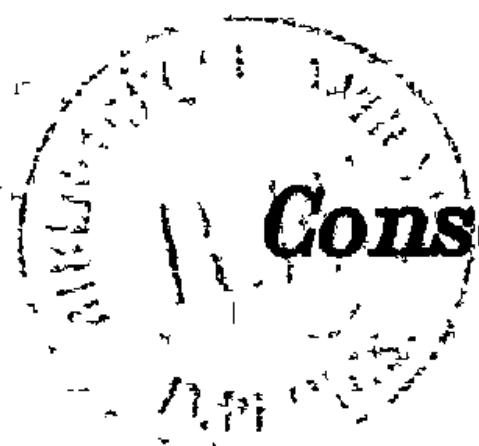
Fragment d'une planche de l'ouvrage

Ouvrage in-8° (20×30), contenant 22 planches représentant 200 types d'armes blanches.

Prix franco : 6 francs

LEROY, Éditeur, 55, Rue du Faubourg-Poissonnière. — PARIS





Conseil d'Administration

Le conseil a examiné dans sa dernière séance les résultats financiers de l'Exposition.

Les dépenses comprennent: achats de vitrines, de mannequins, d'objets divers pouvant être utilisés pour le musée; locations de vitrines et de mannequins; travaux divers, menuiserie, manutention, installation, transports; publicité, assurances, impressions, écritures, gratifications, etc...

Le total de ces dépenses s'élève à 19.231 fr. 70

Les recettes se répartissent ainsi:

1° Sur les 32.903 entrées payantes, il revient à la Société, selon son traité avec l'Union centrale des Arts Décoratifs, et après déduction du droit des pauvres, 12.798 fr. 30.

2° Le Président et le Conseil d'administration de l'Union centrale, après avoir examiné la liste de nos dépenses, ont voulu en prendre une partie à la charge de leur Société, particulièrement celles qui avaient été nécessitées par l'aménagement intérieur de l'Exposition, et nous ont très aimablement alloué une subvention de 3.500 francs.

3° M. Leroy, selon son traité avec la Société, lui a remis, à titre de droits sur la vente du catalogue et de reproductions diverses, 301 fr. 10.

4° Les sommes dépensées par la Société pour achats d'objets à destination du futur musée, s'élevant à 1.761 fr. 05, sont remboursées sur les sommes provenant de la loterie.

En résumé:

Dépenses	19.231 70
Recettes:	
Entrées	12.798 30
Subventions	3.500 »
Droits	301 10
Remboursement	1.761 05
Ensemble	18.360 45
Il y a donc un déficit de	871 25

Ce déficit nous l'avions prévu. En conséquence, nous avons fait tirer du catalogue de l'Exposition dix exemplaires réimposés à grandes marges sur papier Whatmann, que plusieurs artistes membres de la Société se sont engagés à orner de dessins originaux. La souscription à chaque exemplaire est de 200 francs soit, pour les dix, 2.000 francs, d'où il y a à déduire le coût, 240 francs, soit 1.760 francs, qui nous permettent de couvrir nos dépenses largement, et, avant tout de rembourser les 16.500 francs que nous avaient prêtés sans intérêts MM. Carnot, Deperdussin, Detaille, Faivre, B. Franck, Le Roy Dupré, Mimerel et Tenré.

— Le conseil d'administration, sur la demande du président, a décidé de nommer un secrétaire du Bulletin qui serait chargé spécialement de recueillir les articles, faire les recherches, faire exécuter les figures, s'occuper de la confection de chaque numéro. Sur la proposition de M. Courboin, conservateur du cabinet des estampes, le conseil a demandé à M. Jean Laran, bibliothécaire au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, de consentir à assumer ces fonctions. M. Laran a bien voulu accepter et à partir d'aujourd'hui toutes les communications au sujet du Bulletin devront être adressées à *M. Jean Laran, 1, rue du Val-de-Grâce.*

En même temps M. Leroy, notre éditeur, a annoncé qu'il avait trouvé moyen de commencer dès maintenant à introduire des annonces dans le Bulletin. Ces annonces, sur papier spécial, viendront à la suite dans chaque numéro, et leur rapport permettra de faire plus de dépenses pour cette publication. Désormais le Bulletin paraîtra non plus trimestriellement mais régulièrement tous les deux mois. Les numéros seront réduits de 24 pages à 16, formant chaque année le même total de 96 pages, mais il y aura toujours deux planches hors texte en phototypie par numéro, soit 12 dans l'année au lieu de 8.

— Le président a reçu du ministère de l'intérieur communication de l'arrêté suivant:

Le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur et des Cultes,

Vu:

L'article premier de l'arrêté ministériel du 14 septembre 1909 portant autorisation d'émettre une loterie au nom et pour le compte d'un groupement d'œuvres de bienfaisance et d'encouragement aux arts dans lequel figure la Société pour la création à Paris d'un musée du Costume;

L'article 3 dudit arrêté attribuant à cette Société sur le produit de la loterie une somme de 300.000 francs et fixant à 150.000 francs sa part dans la première émission;

La lettre du 11 novembre 1909 par laquelle le Directeur général de la Caisse des Dépôts et Consignations nous informe du versement à la Caisse des Dépôts de la somme de 17.200.000 francs représentant le produit de la 1^{re} émission;

L'article 4 de l'arrêté du 14 septembre 1909 portant qu'un arrêté ministériel interviendra après avis de la commission de surveillance instituée par le même arrêté pour déterminer l'exacte affectation des sommes attribuées aux bénéficiaires de la loterie;

L'arrêté ministériel du 13 mai 1908 portant autorisation de principe pour la Société de l'Histoire du Costume d'émettre une loterie de 4.000.000 de francs en vue de la création et de l'organisation d'un musée;

La lettre du 17 février 1909 par laquelle le Président de la Société accepte l'attribution réduite pour laquelle elle est comprise dans la loterie de liquidation en vue de l'achat de costumes, objets et documents graphiques rentrant dans le programme du musée à constituer;

Les statuts de la Société et sa déclaration en date du 20 février 1907 insérée au *Journal Officiel* du 2 mars de la même année;

L'avis de la commission de surveillance en date du 17 décembre 1909;

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER. — La somme de trois cent mille francs (300.000) attribuée par notre arrêté du 14 septembre 1909 à la Société de l'Histoire du Costume, ayant son siège à Paris, pour la création et l'organisation dans cette ville d'un musée du Costume, sera affectée aux dépenses spécifiées dans les articles 1 et 8 § 2 des statuts comprenant notamment l'acquisition de costumes, objets de sellerie, vitrines, etc...

ART. 2. — Le retrait de ces sommes ne pourra être effectué qu'en vertu d'une autorisation spéciale délivrée par nous, après avis de la commission de surveillance de la loterie, sur la demande du président de la Société, ladite demande contenant l'indication nominative des personnes (noms et prénoms) et de leur domicile ayant qualité aux termes des statuts ou en vertu d'un mandat spécial de l'Assemblée générale ou du conseil d'administration de la Société pour donner valablement quittance à la Caisse des Dépôts et Consignations de la somme retirée. Ampliation de l'autorisation ministérielle contenant l'indication des dites personnes sera transmise par nos soins à la Direction générale de la Caisse des Dépôts et Consignations qui les avisera du jour où il sera procédé au paiement.

ART. 3. — Les sommes retirées de la Caisse des Dépôts et Consignations seront déposées au Comptoir National d'Escompte à Paris à un compte spécial que cet établissement ouvrira à la Société, pour être consommées au fur et à mesure des besoins après avis favorable de la Commission des Finances.

ART. 4. — Justification de l'emploi des fonds sera faite chaque semestre par la production à la commission de surveillance, ayant son siège au Ministère de l'Intérieur, de la situation du compte ouvert par l'établissement de crédit et d'un état détaillé des dépenses imputées sur les fonds déposés, appuyé de quittances et toutes autres pièces justificatives.

Fait à Paris, le 23 décembre 1909.

Pour ampliation,
Le Sous-Directeur,
Signé : HENNEQUIN.

Le Président du Conseil,
Ministre de l'Intérieur et des Cultes,
Signé : BRIAND.

En conséquence nous avons touché, à la Caisse des Dépôts et Consignations, la somme de 150.000 francs et déposé la dite somme au Comptoir d'Escompte.

Il a d'abord été prélevé sur cette somme : 1° 1.160 francs dus à M. Jacques Doucet, notre trésorier, qui les avait fort aimablement avancés pour nous permettre d'acquérir, jadis à la vente Boichard, un certain nombre de costumes et quatre vitrines destinées au futur musée; 2° 1.761 fr. 05 en paiement d'objets divers, vitrines, mannequins, etc..., acquis au moment de l'Exposition et destinés au futur musée; 3° 758 fr. 60 représentant diverses acquisitions de costumes et harnais effectués à la vente après décès de Gustave Jacquet, les 29 et 30 novembre 1909.

Sont nommés nouveaux sociétaires :

BARDET (Daniel-Léon), artiste peintre, 36, rue Bonaparte.

CHAUVEY, éditeur, 5, rue Palatine.

CLARETIE (Léo), homme de lettres, 92, avenue Niel.

COLOMBO, 11, rue de Tocqueville.

COMELLI (A.), artiste peintre, 25, Belsize Road, London N. W.

CORBOBESSE (M^{me}), costumier, 8, faubourg Poissonnière.

DUPUIS (Paul), ingénieur, 3, rue d'Alsace-Lorraine, Toulouse.

FONTAINE, 14, rue du Marché-Saint-Honoré.

GUÉRIN (M^{lle}), antiquaire, 35, rue Saint-Georges.

HONORÉ (Maurice), avocat, 21, rue Hégésippe-Moreau.

JACQUET (M^{me} Gustave), 92, avenue de Wagram.

KELLNER (Georges), carrossier, 125, avenue Malakoff.

LAMBERTYE (Jean de), artiste peintre, 15 bis, rue Rousselet.

LARAN (Jean), de la Bibliothèque Nationale, 1, rue du Val-de-Grâce.

LARGENTAYE (M^{me} de), Château de Lorges, par l'Hermitage, Lorges (Côtes-du-Nord).

LESCURE (Alfred), 31, rue Saint-Augustin.

LELEU (Gustave), libraire, 11, rue Neuve, Lille.

POUGHEON (Robert), artiste peintre, 10, rue de Charonne.

TEDESCO (François), 34, avenue de l'Observatoire.

VERRECCHIA (Fortuné), 72, rue Saussure.

WOOLLISCROFT RHEAD, Doane Lodge, Oxford Road, Putney S. W., Londres.

YANVILLE (C^{sc} Henry d'), château du Tillet, Cires-les-Mello (Oise).

ZERWADACHI (Lina), 10, rue des Pharaons, Alexandrie (Égypte).

Dons récents pour le Musée

De M. le général REDORA : Un costume de conservateur de musée (habit et chapeau), ayant appartenu au comte Joulfroy d'Eschayannes, conservateur à la Chalcographie du Louvre, confectionné par Dusautoy, tailleur de l'Empereur, en 1855.

De M. MANCEAUX-DUCHEMIN : Gilet de Napoléon I^{er}, porté à l'île d'Elbe; un châle des Indes; une épée de conseiller d'État, fourreau de gala et de demi-gala; une ombrelle marquise; un carnet de bal nacre; deux éventails dans leurs boîtes, second Empire; un parapluie dans sa gaine, premier Empire; quatre jupes, deux corsages, une écharpe et un corset, quatre tournures, deux mantelets, une ceinture de soie d'environ 1880; vêtement et broderies de conseiller d'État, second Empire; burnous arabe ayant appartenu au général Lamoricière.

De M^{me} DUMONT-HOUVER : Une ombrelle marquise, second Empire; un gilet brodé, 1830.

De M. SCOTT : Deux têtes d'âne, une tête de mulet (Espagne).

De M. DE SOLOMKO : Une paire de gants de fil, 1830.

De M. AUGEROLLE : Costume reconstitué de Madame de Maintenon, velours bleu et hermine, d'après Bonnard.

De M. MULOT : Un pourpoint de velours violet; un pourpoint drap gris; un manteau drap gris; un pourpoint drap rouge; un pourpoint drap gris fer; trois hauts de chausses velours et panne; un pourpoint velours noir; un pourpoint velours tabac; un corps de robe à manches ouvertes damas rose; une robe de petite fille, satin et damas blancs; une paire de souliers d'enfant blancs; une paire de souliers d'enfant velours vert (tous ces objets, reconstitués par Clootens, proviennent de l'atelier de Louis Leloir et sont de l'époque de Henri IV); deux corps à baleine anciens; un petit corset bleu ancien; un habit, gilet et culotte velours noir épinglé, Empire, anciens; une culotte de peau; quatre bonnets d'enfants brodés; une coiffe de la Forêt Noire; un chapeau de paille d'Italie, 1830; un costume complet rose, Louis XVI; une chape satin noir à dessins velours, Louis XV (confectionnée avec une jupe dont les ornements représentent des chaises, des tables et des bateaux); un fort lot de costumes reconstitués, bas, culottes, gilets, coiffures, pourpoints, habits, manches, broderies, etc...

De M^{me} Gustave JACQUET : Un soulier de femme Louis XVI.

Dons récents pour la Bibliothèque

De M. ALGOUD : *Les velours Grégoire*.

De M. MASSANA Y PUJOL : Album de lithographies coloriées : *Histoire de l'infanterie espagnole*.

De M. FULGENCE : Un lot de gravures du dix-septième siècle.

De M. LELOIR : *Portraits des plus célèbres artistes dramatiques et lyriques* (1830), lithographies dessinées d'après nature par A. Colin.

De M. LARISCH : *Histoire de la fourrure*.

De M. LEROY : *L'arme blanche de guerre en France au dix-huitième siècle*, par le capitaine M. Bottet.

Acquisitions

VENTE GUSTAVE JACQUET : Un costume d'enfant, pourpoint à paniers et culotte à la hongroise; un justaucorps et culotte drap d'argent, Régence; un justaucorps et tonnelet d'acteur, dix-septième siècle; un habit d'enfant reps de soie gris, Louis XV; une jupe de satin blanc piqué, Louis XV; une robe de faille jaune, Louis XV; un pourpoint de cuir d'élan brodé, dix-huitième siècle; un gilet de chasse cuir de cerf, Louis XVI; maillot de soie, bas de bottes, paniers à coudes reconstitués; selle de femme garnie velours, dix-septième siècle, reconstituée; selle d'homme garnie peau, fin seizième siècle, reconstitution.

Avis important

MM. les Sociétaires sont prévenus que le recouvrement des cotisations pour l'année 1910, se fera dans le courant de février, au moyen de quittances, qui seront présentées à domicile, par le service postal.

NOS PLANCHES HORS TEXTE

Tapiserie du Musée de Cluny. — Numéro du catalogue 6.317, — fait partie d'une suite de six tapisseries, *Scènes de la vie privée*, exécutées en Flandre du temps de Louis XII. Ces tapisseries ont été trouvées à Rouen. (Voir la description page II.)

Robe de satin blanc, de 1735 à 1740. — Don de M. Jacques Doucet. Cette robe qui a encore toute sa doublure de taffetas jaune rayé vert, blanc et rouge, n'a subi aucune modification et a conservé toute la pureté de sa forme. Elle figurait sur un mannequin dans une vitrine de l'Exposition (salle du Traîneau).

Tombes, Miniatures, Sceaux et Tapisseries

Sur le costume porté par nos ancêtres du treizième au commencement du dix-septième siècle, on possède deux groupes de documents de nature différente et d'égale valeur : les monuments figurés et les documents écrits. Dans les notes qui suivent, je me propose d'indiquer sommairement les ressources qu'on peut tirer des monuments figurés.

Si nous nous en tenons au Moyen âge proprement dit, les représentations plastiques ne manquent pas. Depuis longtemps les anciennes tombes plates ou levées sont tenues pour la source la plus sûre de renseignements sur le costume civil ou religieux, comme sur l'habillement militaire. Très nombreux jadis, ces monuments funé-



CLERC ÉCRIVANT, 1456

Miniature d'un manuscrit ayant appartenu
à Philippe le Bon

(Bibl. Nationale, ms. fr. 9199)

raires, dont on avait entièrement dallé les anciens édifices religieux, se font plus rares de jour en jour, négligés par ceux qui en avaient la garde, effacés par les pieds des passants ou brisés par les brutalités de la populace en ses jours de révolte. D'autres motifs nous conseillent de n'user qu'avec quelque précaution de cette nature de documents. Certaines tombes n'ont reçu leur parure funèbre que nombre d'années après la disparition de celui dont on voulait évoquer le souvenir, de sorte que le costume du défunt peut être sensiblement plus récent que ne le ferait supposer la date gravée dans la pierre. Enfin, cette série de

monuments, s'il nous a conservé la forme, ne nous dit rien de la couleur, de la nature des étoffes ou des ornements. C'est ailleurs qu'il faut chercher des détails sur ces points essentiels. Quoiqu'il en soit, les tombes de toute nature, encore si nombreuses malgré tant de pertes, fournissent la plus copieuse, la plus large et la plus sûre contribution à l'histoire des transformations du costume à travers les siècles.

Les miniatures, elles aussi, seront toujours précieuses à consulter. On les connaissait peu jadis ; on les consultait rarement. Les expositions, les progrès de l'érudition ont révélé toutes les ressources qu'elles offraient aux travailleurs cherchant à reconstituer, avec son véritable caractère, la vie d'autrefois. Ce nouveau champ d'études, ouvert récemment à la science, offre certains inconvénients contre lesquels on a dû se préoccuper de prendre des précautions. Trop souvent feuilletés, nos plus précieux manuscrits à miniatures ont vu leurs peintures s'altérer et même disparaître peu à peu. Il a fallu aviser. Heureusement, la photographie apportait un concours précieux aux conservateurs inquiets de nos grandes collections.



JEAN DE LIÈGE, 1437

D'après un sceau
tiré des Archives du Nord
et publié par G. DEMAY

Des reproductions d'un prix modique mettaient les images les plus précieuses à la portée de toutes les bourses, tandis que des publications plus somptueuses rendaient avec plus de finesse et de perfection les chefs-d'œuvre de nos meilleurs artistes du quatorzième et du quinzième siècles. Il suffira de citer les livres de M. Gruyer sur *les Fouquet de Chantilly*, de M. Durrieu sur les très belles *Heures du duc de Berry*, sur le *Boccace* de Munich, sur les *Antiquités Juives* de Josèphe, de M. Henri Martin sur le *Térence* de la Bibliothèque de l'Arsenal, enfin la magistrale étude, résultat de longues années de travail persévérant, que le comte Alexandre de Laborde vient de faire paraître pour la Société des Bibliophiles français, sur les manuscrits à peintures de *la Cité de Dieu* de saint Augustin. Qui voudra étudier et rapprocher les miniatures très fidèlement reproduites dans ces somptueux ouvrages y trouvera une mine d'utiles comparaisons sur le sujet qui nous occupe. Il sera toujours loisible de recourir aux originaux pour se renseigner sur la couleur des étoffes et sur d'autres particularités.

Il y a une trentaine d'années parut un livre fort original dont le

titre indique assez le sujet : *Le Costume au Moyen âge d'après les sceaux* (1). L'auteur avait relevé, moulé, décrit, commenté, classé plus de quarante mille types différents depuis le huitième siècle jusqu'à

nos jours. Aussi, lui fut-il possible de former un corps de doctrine de tous les éléments recueillis sur des milliers de spécimens à date certaine. Car les empreintes des sceaux présentent cet avantage incomparable, d'être très exactement datés par l'acte écrit auquel ils sont attachés.

Certains chapitres de ce livre, ceux notamment sur le vêtement féminin, l'habillement chevaleresque, avaient accumulé des exemples topiques sur les deux tuniques, le manteau, la cein-



AGNÈS DE BOURGOGNE, † 1476
Femme de Charles I^{er}
duc de Bourbon

Tombeau de l'église de Souvigny
d'après le moulage
du Musée de Sculpture comparée



CHARLES I^{er}, DUC DE BOURBON
† 1456

Tombeau de Souvigny (Allier)
exécuté
par le sculpteur JACQUES MOREL
entre 1448 et 1453

ture, la coiffure de la femme, et aussi sur le haubert, la cotte d'armes, les différentes pièces de l'armure, le casque, le bouclier, l'éperon, enfin les diverses sortes d'armes et le harnachement du cheval.

La moisson de Germain Demay fut abondante surtout dans les provinces du nord de la France. Ses inventaires des sceaux de la Flandre, de l'Artois et de la Picardie, de la Normandie,

(1) Par Germain Demay, archiviste aux Archives Nationales, Paris, 1880, gr. in-8; nombreuses reproductions dans le texte.

montrent que nulle part l'art du graveur de sceaux, qui touche de très près à celui du graveur en médailles, n'avait atteint le même développement que dans le nord de la France. Son apogée fut atteinte sous les ducs de Bourgogne de la maison de France. On ne saurait trop regretter que Demay n'ait pas eu le temps de compléter son œuvre en relevant les types conservés dans les Archives de l'Est. Toutefois, ce qui peut diminuer nos regrets, c'est que la plupart des sceaux des ducs de Bourgogne se rencontrent dans les dépôts de l'ancienne Flandre, et ainsi les Archives de Lille, de Douai, de Cambrai ont procuré des échantillons des admirables effigies de Philippe le Hardi et de Charles le Téméraire. Demay a montré dans le livre que nous rappelons, tout le profit que l'histoire du Costume pouvait tirer de l'étude attentive des sceaux. Son livre a bien des chances de ne pas être de longtemps continué ou complété; car quel érudit voudra ou pourra consacrer quarante années de sa vie à des travaux aussi spéciaux?

Aux trois espèces différentes de monuments qui viennent d'être signalées, comme devant apporter leur contingent utile à l'histoire du Costume au Moyen âge, nous joindrons une quatrième catégorie peu étudiée jusqu'ici au point de vue des connaissances qu'elle peut fournir sur le mobilier, l'habillement, la vie familière de nos ancêtres, en même temps que sur les armures, le harnachement des chevaux, les habits de cérémonie, etc... Nous voulons parler des tapisseries. Certes, s'il était possible de réunir dans une galerie, — il la faudrait bien vaste, — un type des diverses tapisseries à personnages depuis l'an 1300 jusqu'en 1600, une pareille collection présenterait la plus complète et la plus saisissante histoire du Costume pendant trois siècles. Le commentaire de ces images pour ainsi dire vivantes, serait fourni par les textes anciens, par les inventaires, par les comptes, par ces multiples pièces d'archives dont le dépouillement méthodique n'est guère commencé que depuis une cinquantaine d'années. On connaît les exemples fameux de ces sortes de publications donnés par le comte Léon de Laborde, dans les livres sur la *Renaissance des arts à la Cour de France* et sur les *Comptes des ducs de Bourgogne*.

Seules, les anciennes tapisseries nous introduisent dans un milieu où les personnages en action se présentent avec leurs accoutrements quotidiens, se livrant à leurs occupations familières. Quel malheur que ces splendides monuments de l'industrie d'autrefois aient été si longtemps traités avec un dédain, un mépris même, qui a causé la perte de

trésors considérables ! Les tapisseries à sujets religieux ont éprouvé, sans doute un meilleur sort que celles sur lesquelles étaient retracées des aventures profanes, des épisodes vulgaires, et cela se conçoit. Mais, malgré tant de destructions dues surtout à l'ignorance, il existe encore par bonheur dans nos collections publiques, à Cluny, au Louvre, au Musée de Arts Décoratifs, des séries importantes que la libéralité des amateurs accroit chaque jour. Sans doute, ces documents textiles manquent presque complètement pour le quatorzième siècle ; mais ils se multiplient de plus en plus au quinzième et atteignent un développement considérable vers l'an 1500, sous le règne de Louis XII. C'est à cette période qu'appartiennent quelques-uns des panneaux du Musée de Cluny, comme le *Départ pour la Chasse*, l'*Enfant prodigue*, l'*Arithmétique*, et aussi ces réunions de seigneurs et de dames dans un paysage conventionnel, d'un effet décoratif si charmant. Examinez la scène reproduite dans notre planche. Un jeune seigneur, debout devant une dame assise dans un large fauteuil, lit un papier qu'il tient à la main. Il porte le costume du début du seizième siècle en somptueuses étoffes moirées. La dame, elle aussi richement habillée, avec une coiffure fort originale, écoute son interlocuteur sans interrompre son travail ; elle est occupée à filer ; sa quenouille est placée derrière elle. Un petit chien, debout sur les genoux de sa maîtresse, regarde avec envie le jeune chat qui se roule à terre en jouant avec le fuseau. Comme cette scène si simple, si naturelle, nous en dit plus sur les mœurs et les habillements d'autrefois, que les allégories compliquées ou les sujets héroïques fort répandus à la fin du Moyen âge ! Et pourtant dans ces réminiscences de l'histoire ancienne, Guerre de Troie, Prise de Jérusalem, Conquêtes d'Alexandre, Vie de Charlemagne, comme dans les fictions légendaires tirées de l'*Histoire des Preux*, des romans de chevalerie, des moralités ou des fabliaux satiriques, les personnages portent presque toujours le vêtement du temps où la tapisserie a été tissée. Et c'est là ce qui fait de ces tentures des documents d'un prix inestimable, puisque nous n'en possédons pour ainsi dire pas d'autres de même dimension, aussi précis, conservant encore l'éclat de leurs anciennes colorations.

Non moins précieuse que la série de Cluny, la collection du Musée des Arts Décoratifs a comblé par d'intelligentes acquisitions, la plupart des lacunes de nos autres collections. Une direction toujours à l'affût des circonstances favorables a su profiter de toutes les bonnes

occasions. Cette suite des boscherons ou bûcherons, par exemple, met sous nos yeux le vêtement modeste et plusieurs fois séculaire des travailleurs de la campagne, tandis que la plupart des autres tentures



TAPISSERIE DU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE

Aux armes de Maillé et de La Rochefoucauld, d'après une aquarelle du fonds GAIGNIÈRES

(Bibl. d'Oxford)

de la même époque existantes encore, ne nous montrent que des personnages d'un rang supérieur. De ces bûcherons, on peut rapprocher l'idylle champêtre de Gombaut et Macé, si souvent reproduite pendant deux siècles et plus. Quels autres monuments que les tapisseries nous ont ainsi conservé une image fidèle de l'humble habillement de l'homme des champs, de ce laboureur, qui reparait si fréquemment dans les textes du quinzième et du seizième siècles ?

Que si l'on veut tenter de commencer cette galerie du costume

ancien, avec des tapisseries de différentes époques, il n'y a pas un moment à perdre. L'étranger nous envie et nous enlève chaque jour des trésors longtemps négligés, et dont nous n'avions ni souci, ni même conscience. C'est notre faute. L'aventure des tentures Bardac donne une leçon dont notre pays fera bien de profiter, s'il ne veut pas se voir dépouillé de trésors sans prix, amassés par le talent de nos industriels ancêtres. Et par quelles pauvretés et quels misérables témoignages de décadence nous remplaçons ces reliques glorieuses d'un long passé de travail continu!

Pour nous résumer, les tapisseries anciennes, depuis le milieu du Moyen âge jusqu'à la fondation des manufactures royales, constituent un des éléments les plus précis et les plus authentiques d'information sur les variations du costume national aux différentes époques de notre histoire. Les ressources qu'elles offrent à cet égard sont particulièrement abondantes sur la fin du quinzième siècle et le début du seizième. Toutefois, elles peuvent aussi fournir de précieux détails sur la période antérieure. C'est un sujet qui mériterait d'être traité avec ampleur. Nous y reviendrons s'il paraît offrir quelque intérêt à nos lecteurs.

JULES GUIFFREY.

COLLECTIONS, VENTES, EXPOSITIONS

La Vente Jacquet

Gustave Jacquet, l'artiste mort cet été, qui avait si brillamment collaboré à notre Exposition du Costume, a possédé une admirable collection de vêtements, étoffes, armes anciennes, dont il se servit pendant des années, pour les reproduire dans ses tableaux.

Depuis un certain temps la mode, perpétuelle girouette, détourne les artistes de l'étude des temps passés. La plupart de ceux dont les œuvres représentaient des scènes historiques ou des sujets à costumes anciens ont dû se tourner du côté du portrait. Jacquet subit la loi commune, d'autant plus facilement qu'il avait, de tout temps, été un portraitiste remarquable. Dès lors, la plupart des costumes, des armes, qui emplissaient son atelier, outils du peintre, devenaient bibelots de collectionneur. Jacquet haïssait le modernisme, mais désespérant de voir revenir à la mode le goût d'autrefois, il se défit petit à petit des plus belles choses qu'il possédait. Il avait déjà fait une vente il y a quelques années, et cela explique pourquoi celle-ci, qui a eu lieu à la fin de novembre dernier, a déçu quantité d'amateurs qui croyaient y trouver une beaucoup plus grande quantité de pièces de valeur. Néanmoins, il y avait encore beaucoup de choses intéressantes.

Parmi les robes du dix-huitième siècle, l'une en faille rose tendre, d'environ 1760, était délicieuse de ton. Elle fut vendue 140 francs. Nous en avons acquis une pour le musée, en taffetas bouton d'or, très fraîche, de même date, 74 francs.

Un costume de chasse, veste et jupe de velours cramoisi, d'une qualité et d'un ton superbes, s'est vendue, pour l'étoffe, 410 francs, car la veste était reconstituée avec une veste d'homme brodée d'or.

Une grande robe Régence, boutonnée devant, en damas rouge, fort belle d'étoffe, bonne de forme, mais reconstituée, 165 francs.

Une petite pèlerine en velours bleu brodé d'argent, Régence, 185 francs.

Le costume d'enfant, justaucorps à paniers et culotte à la hussarde, ayant figuré à l'Exposition du Costume sur un petit mannequin, nous a été adjugé 200 francs...

Un pourpoint de chasse, en cuir d'élan, décoré de piqûres de soie bleue, rose et verte formant dessins sur les devants et les manches, les revers doublés de velours cramoisi, nous a été adjugé avec un gilet de cuir de cerf, Louis XVI, pour 23 francs. Ce pourpoint nous semble espagnol, du dix-huitième siècle.

Nous avons eu pour 32 francs, un habit d'enfant en reps de soie souris, un véritable Chardin, *l'Enfant au tolon*. Néanmoins, nous devons dire que ce fut un habit d'homme retailé pour enfant, à l'époque même. L'examen des coutures, doublures et garnitures en fait foi.

Parmi les costumes d'hommes il y en avait plusieurs de la Régence.

L'un, justaucorps, veste et culotte en velours ciselé, bleu de ciel, lamé d'argent, tous ses boutons intacts, 400 francs.

Nous avons acquis pour 145 francs, un justaucorps avec culotte assortie, en drap d'argent à ramages, tous ses boutons intacts. La forme est admirable. Les pans sont garnis de grosse laine, tresses sous la doublure de toile raide. La culotte sans pont, date le costume de 1720 à 1725. La veste manque malheureusement.

Nous avons pu avoir pour 140 francs, le petit justaucorps d'acteur ou danseur, avec tonnelet en velours vert brodé d'or en relief, qui a figuré dans la salle 113 à notre Exposition. Nous allons compléter, remonter ce vêtement et le dresser sur mannequin pour le musée. Il est de la taille d'un garçon de douze ans; le dos manque, mais dans les costumes de théâtre, souvent les parties que masquait un manteau étaient d'étoffe commune.

Nous avons eu une robe Empire, en taffetas changeant, pour 22 francs.

Les deux manteaux du seizième siècle, ont été adjugés : celui qui est galonné d'argent, à fentes pour le passage des bras, 300 francs. L'autre, brodé de cannetilles or et argent, 555 francs. Ce dernier est allé, je crois, enrichir l'admirable collection de M. Besselièvre.

Je ne parle, que pour mémoire, de nombreux corsets de femmes, de corps à baleine, de robes orientales fort belles, de chaussures anciennes dont plusieurs ont atteint de bons prix.

Une selle d'homme, en velours rouge, fin dix-huitième siècle ou Empire, a été acquise par M. Scott, 65 francs.

Nous avons acquis deux selles fort bien reconstituées : l'une en cuir, fin du seizième siècle; l'autre, selle de femme à planchette, habillée de velours, dix-septième siècle.

Il n'y avait pas d'armes vraiment remarquables; seule, une dague du seizième siècle, ayant figuré à l'Exposition du Costume, a atteint 660 francs.

Le dernier objet que nous avons acheté, dont personne dans la salle ne comprenait la forme, fut une reconstitution parfaite des paniers à coudes et à charnière, d'après ceux de Cluny, dont nous avons donné la figure et la description dans le numéro 2 du *Bulletin*, page 41. Ils valent largement les 2 francs qu'ils nous ont coûtés.

MODES ACTUELLES

1900-1910

Il est certain que la silhouette féminine change à peu près tous les dix ans.

1910 semble marquer une de ces évolutions et je dirai tout de suite que la période qui commence est loin de débiter sous les auspices du goût, de la mesure et de la grâce qui ont caractérisé la période précédente, c'est-à-dire celle de 1900 environ à 1910.

Aujourd'hui le couturier semble avoir cédé la place au tapissier et les toilettes de nos soi-disant élégantes ressemblent bien plus à des rideaux, à des stores à l'italienne qu'à des robes. Certes, les femmes sont, comme aspect général, encore exquises, dans la rue surtout et avec les costumes tailleurs; ceux-là ne changent pas trop encore, sauf le ridicule et lamentable essai des jupes très étroites du bas, qui heureusement a vécu.

Mais quelle pauvreté de goût et d'invention dans les robes dites habillées! Les étoffes en sont admirables de couleur, les broderies très belles mais quel est l'ouvrier tapissier à façon (j'insiste) qui tente de nous faire revenir aux doubles jupes et aux relevés lourds, disgracieux et illogiques.

Tous ces enroulements sont aussi laids qu'inutiles et font songer à des paquets de tissus qu'on ne sait où placer et qu'on relève ou ajuste n'importe où.

Il ne fait doute pour aucun artiste que la robe la plus vraiment « féminine » soit celle qui, montant les hanches, va en augmentant d'ampleur jusqu'au sol. Avec les belles et souples étoffes modernes, cette forme de jupe que nous avons connue et aimée, avec quelques légères variantes, depuis dix ans, est vraiment celle qui donne à la femme son maximum de féminité c'est-à-dire de grâce.



Encore un coup, quel est le saboteur qui veut nous changer cette jolie silhouette pour celle d'un paquet imbécile. Qu'on s'inspire du XVIII^e, de l'Empire et même du 1830, fort bien : chacune de ces



époques a son charme bien personnel, ce sont de bons modèles, qu'on a invoqués tour à tour ou ensemble ces dernières années; mais réellement quel besoin de ressusciter, en moins bien puisque plus illogiques, les drapés (!) de 1875 ?

Doucet, le grand maître de l'élégance féminine moderne, celui qui justement le premier a réagi contre les modes d'il y a vingt ans, se désintéresse-t-il donc de la lutte et n'élèvera-t-il pas sa voix autorisée contre cette déformation étrangère du légendaire goût parisien ?

Réellement, ce goût si sûr, si averti des Parisiennes, semble avoir abandonné les femmes des hautes classes et leurs fournisseurs. Ce joli goût universellement reconnu, fait de tact, de mesure, d'harmonie et surtout de désir de plaire, ne se retrouvera bientôt plus que parmi les femmes de fortune modeste, celles que nous rencontrons

dans la rue, vêtues de façon plus sobre et surtout moins compliquée. Celles-là sont exquises, probablement parce qu'elles ne peuvent pas suivre les conseils des « grands couturiers ».

(A suivre.)

L. VALLET.

AVIS

Nous rappelons que toutes les communications relatives au *Bulletin*, articles, notes, dessins, photographies, doivent être désormais adressés à M. JEAN LARAN, secrétaire du *Bulletin*, 1, rue du Val-de-Grâce.

Le Gérant : RICHET.



TAPISSERIE FLAMANDE DU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE

(Musée de Cluny)



ROBE DE SATIN BLANC (1735-1740)

Appartient à la Société (Don de M. J. DOUCET)

BULLETIN

Assemblée générale du 18 mars 1910

Membres présents ou représentés : 79.

Le président annonce que le Conseil d'administration a dû accepter la démission de M. Jacques Doucet, désireux d'être relevé de ses fonctions de trésorier. Le Conseil a demandé à M. Le Roy-Dupré de vouloir bien accepter de le remplacer.

En conséquence, c'est le nouveau trésorier, M. Le Roy-Dupré, qui donne lecture des comptes de l'année 1909 :

RECETTES

Cotisations.....	Fr.	4.370 »
Intérêt des titres de rentes.....		180 »
Report du solde créditeur 1908.....		336 05
Total.....	Fr.	4.886 05

Réserve statutaire : 170 fr. rente 3 o/o.....	Fr.	5.392 45
Report du solde créditeur 1908.....		107 55
Total.....	Fr.	5.500 »

DÉPENSES

Bulletin de la Société.....	Fr.	1.781 90
Annuaire.....		117 20
Loyer.....		600 »
Frais de bureaux.....		286 30
Indemnité à l'agent comptable.....		600 »
Total.....	Fr.	3.385 40

RÉSUMÉ

Actif.....	Fr.	10.386 05
Passif.....		3.385 40
Solde créditeur : fonds disponibles.....		1.500 65
— : réserve statutaire.....		5.500 »

Lecture est donnée des comptes de l'Exposition. Nous ne publions que le détail des dépenses. S'en référer pour le reste au Bulletin n° 9, janvier 1910.

COMPTE PARTICULIER DE L'EXPOSITION

DÉPENSES

Assurances.....	Fr.	4.043 40
Transports.....		1.428 10
Publicité.....		5.643 »
Dépenses diverses, savoir : location de vitrines, mannequins, perruques, réparations et manutention, employés, gratifications.....		4.999 50
Secrétaires, écritures, correspondance, impressions, etc.		1.360 40
Achats divers (vitrines, mannequins, étoffes, chaussures) pouvant servir dans le futur musée.....		1.761 05
Total.....	Fr.	<u>19.235 45</u>

— M. Carême, en l'absence de M. Risler, lit son rapport constatant l'entière exactitude des comptes et la parfaite tenue des livres et demandant, en conséquence, l'approbation des comptes par l'assemblée.

— Les comptes sont approuvés à l'unanimité.

— On procède au renouvellement d'un dixième des membres formant la première moitié du Conseil (nommés pour 30 ans). Le sort désigne M. le comte de Cossé-Brissac. Il est réélu à l'unanimité.

— Renouvellement d'un cinquième des membres formant la deuxième moitié du Conseil (nommés pour 5 ans). Le sort désigne MM. Le Roy-Dupré et Tenré. Ils sont réélus à l'unanimité.

— Élection du commissaire des comptes pour 1910.

M. Carême décline toute réélection, demandant qu'il y ait pour la vérification des comptes un roulement entre les membres de la Société. Sa proposition est adoptée. Sont élus pour 1910 : commissaire des comptes, M. Duperdussin ; commissaire des comptes adjoint, M. Boivin.

— Rapport du président sur les travaux du Conseil d'administration. Il remercie au nom de la Société tous ceux qui, soit par le prêt d'argent consenti par eux, soit par le travail et le temps consacrés à l'organisation de l'Exposition, en ont assuré le succès.

Le résultat financier a été à peu près nul, si l'on ne considère que la balance entre dépenses et recettes ; considérable si l'on songe que c'est grâce à cette Exposition si bien réussie que l'Etat a pris réellement au sérieux notre Société et lui a accordé une part de 300.000 francs sur les loteries des œuvres d'art et de bienfaisance, alors que la loterie accordée jadis en principe avait été supprimée.

Pendant l'organisation et la dislocation de l'Exposition, M. André Cabard s'est mis à la disposition du Comité comme secrétaire général

de l'Exposition. L'utilité de cette fonction n'avait pas été prévue et les services que M. Cahard a rendus l'ont démontrée. Le président propose à l'assemblée de créer le titre de secrétaire général des expositions et du musée, et de demander à M. Cahard de vouloir bien l'accepter, afin que dans l'avenir il soit, pour remplir ces fonctions, muni d'un mandat régulier.

L'assemblée adopte cette proposition à l'unanimité.

Des acquisitions ont été faites pour le futur musée.

Ce qui manque, c'est, en attendant un local définitif, au moins un local provisoire où nous puissions déposer les objets, dons et acquisitions que les locaux actuels sont insuffisants à contenir, et où il soit possible de travailler à l'organisation de ce musée.

Des demandes, des recherches sont faites, sans avoir encore abouti. L'assemblée invite le Conseil à faire tous ses efforts pour réussir à obtenir le prêt de ce local si nécessaire, car il ne faut pas songer à une location; il est préférable de consacrer toutes les ressources disponibles à des achats et des reconstitutions.

L'assemblée remercie M. Kellner, qui a l'amabilité de loger dans ses ateliers les deux carrosses provenant de l'Exposition.

Le président rappelle combien intéressante fut la conférence que voulut bien faire M. Jules Guiffrey, le 28 janvier dernier. Le malheur voulut que, en pleine période d'inondations, les communications fussent devenues si difficiles ce jour-là, que quarante personnes à peine purent y assister. Il serait très utile pour la Société de continuer ces conférences, soit dans notre salle de réunion, soit dans des musées. L'assemblée invite le Conseil à s'occuper activement de la question.

Le président demande à l'assemblée quel jour sera choisi pour le banquet annuel de la Société. On décide que ce dîner aura lieu le samedi 23 avril. Il sera envoyé une circulaire à ce sujet.

La séance est levée à cinq heures et demie.

Nouveaux membres nommés :

MM. Bardet, Champier, Chéreau, Dupuis, Fleury, Frings, A. Gonthier, Huffer, P.-Albert Laurens, de Madrazo, de Pavant, Quantin, Mme G. Sortais, M. Georges Sortais.

Dons

De M. le comte DE JOYBERT : Diligence du marquis de Thomassin, bailli d'épée de Vitry-le-François (a figuré à l'Exposition).

De M^{me} JACQUET : Bonnet de coureur brodé (a figuré à l'Exposition.)

De M. LELOIR : *Les Arts somptuaires* de Louandre, 2 vol. texte, 2 vol. planches.

De M. VERRECCHIA : Costume de cavalier, Italie vers 1850.

Acquisitions

COLLECTION ROBERT DE CUVILLON : Toutes les pièces ayant figuré à l'Exposition, soit : Deux justaucorps de buffle, dix-septième siècle ; deux corsets de femme, Allemagne, dix-huitième siècle ; un chapeau d'homme, Flandre, dix-septième siècle ; un cabasset à ergot ; un gorgerin or et argent ; un hausse-col gravé ; une paire de souliers de cuir ; un manteau de femme, satin brodé, dix-septième siècle ; une paire de souliers d'homme brodés, dix-septième siècle ; un devant de gorge en dentelle et deux cols *idem* ; deux houppelandes de citadins de Nuremberg, dix-septième siècle, l'une en moire, l'autre en drap, avec son écusson armorié ; un petit collet de femme, même date ; une paire de socques, Hollande, dix-septième siècle ; un corps à baleines, dix-huitième siècle ; un guidon de cavalerie ; une trompette ; deux pulvéris ciselés, dix-septième siècle ; une bandoulière avec ses charges de poudre ; deux mousquets ; une arquebuse à mèche ; un archiluth ; un théorbe ; un parasol de velours brodé ; une épée avec son fourreau ; deux figures de cire, portraits d'homme et de femme, dix-septième siècle.

— OBJETS PROVENANT DE LA VENTE GUSTAVE JACQUET : Un manteau seizième siècle ; une robe de faille rose, dix-huitième siècle ; deux palatines velours brodé, dix-huitième siècle ; trois bonnets ; un justaucorps de chasse pour femme, en brocart ; un manteau Directoire en velours brodé ; un harnais complet en velours rouge.

— COLLECTION de patrons, papier et toile, ayant été exécutés par Henri Cloutens.

— QUINZE VITRINES n'ayant jamais servi et pouvant être utilisées dans le musée.

Les Collections de François-Roger de Gaignières

Voici un homme admirable ! Il a rendu d'immenses services à l'histoire de l'art. Qui le connaît aujourd'hui ? C'est la loi commune. N'est-ce pas un devoir de remettre en honneur la mémoire d'un bon Français, dont toute la vie a été consacrée à sauver de la ruine les plus précieux monuments de notre passé et dont les précieuses collections constituent, aujourd'hui, une mine inépuisable de documents pour la généalogie des grandes familles de notre pays, pour l'iconographie des personnages illustres, pour l'histoire des coutumes, des mœurs et des modes du temps passé ?



François Roger de Gaignières, originaire du Lyonnais, appartenait à une bonne famille de petite noblesse. Il naquit en 1644 et mourut le 27 mars 1715. Dans sa jeunesse, il eut la charge d'instituteur des enfants de France, ce qui nous prouve qu'il s'était fait remarquer de bonne heure par une solide instruction. Il s'attacha par la suite à la maison de Guise et devint écuyer de Charles de Lorraine, dernier duc de Guise, dont il obtint la fonction de gouverneur de Joinville. Après la mort de ce protecteur, il demeure comme écuyer



ROBERT, COMTE DE BREUX, † 1233

Tombe de Saint-Yved de Braine
d'après un dessin de la collection Gaignières
(Cab. des Estampes. Pe. 1)

auprès de Mademoiselle de Guise, dernière représentante de cette grande famille. En cette qualité, il est logé dans la demeure de cette dame, ancien hôtel Clisson, devenu plus tard l'hôtel du prince de Soubise, et où est installé de nos jours le dépôt des Archives Nationales. Bien que la duchesse fût morte le 3 mars 1688, Gaignières conserva le logement qu'il occupait dans son hôtel, jusqu'à la vente de l'immeuble. Il ne le quitta qu'en 1701 pour aller s'installer, avec ses collections, déjà considérables, dans la vaste maison, entre cour et jardin, qui lui appartenait rue de Sèvres, en face des Incurables. C'est là que le jeune duc de Bourgogne vint lui faire une longue visite, dont le *Mercur*

galant du mois d'avril 1702 a donné une relation détaillée ; elle n'aurait pas duré moins de trois heures. Georges Duplessis a reproduit jadis dans sa notice sur Gaignières, publiée par la *Gazette des Beaux-Arts* en mai 1870, l'article du *Mercur* dans lequel le jeune prince est représenté passant successivement en revue toutes les curiosités de l'immense collection : portraits originaux de Janet et de Corneille, peintures des maîtres de toutes les écoles, sceaux, jetons, monnaies, manuscrits, lettres de souverains, et autres raretés de toute sorte. Sans doute l'amateur raffiné s'était occupé dès sa jeunesse de rechercher et de réunir les éléments de cet incomparable musée. Il voulait les faire servir comme pièces



JEHAN DE COURTIVRON, † 1470
ET PERRETTE DE MAIREY, † 1423
Tombe du prieuré du Quartier
d'après un dessin de la collection Gaignières
(Cab. des Estampes. Pe. 4)

justificatives à une grande histoire de la Monarchie française, projet qu'il n'eut pas le loisir de réaliser, mais qui fut repris plus tard par le Béné-

dictin dom Bernard de Montfaucon, et poursuivi en grande partie avec les documents réunis par l'ancien écuyer de Mademoiselle de Guise. Ce ne fut qu'au prix de voyages incessants et de grosses dépenses que le collectionneur parvint à réaliser le plan qu'il s'était tracé. Toutes les pièces originales, les manuscrits, les autographes, les peintures que ses ressources lui permettaient d'acquérir, entrèrent dans sa collection. Mais combien de monuments, tombeaux, miniatures, vitraux, tapisseries ne pouvaient y être représentés que par des reproductions. C'est alors que Gaignières s'adjoignit deux collaborateurs dont il fit lui-même l'éducation, qu'il hébergea, qu'il entretenait après les avoir formés et qui lui rendirent durant de longues années de signalés services. Le nom de ces deux modestes assistants est inséparable de celui de leur patron. L'un, Barthélemi Rémy, était le valet de chambre du grand collectionneur. Il se passionna pour ces études auxquelles la confiance de son maître l'avait associé et parvint à déchiffrer les écritures les plus difficiles aussi bien qu'un paléographe de profession. A l'autre collaborateur de Gaignières était assignée une tâche différente.

Graveur de profession, et graveur assez médiocre, il faut bien le reconnaître, Louis Boudan avait reçu la mission de dessiner, soit au simple trait, soit avec des rehauts de couleurs, les monuments figurés existant dans les églises, les édifices publics et les collections particulières. Son absence d'originalité personnelle était une garantie qu'il saurait bien s'acquitter de sa tâche. Ses reproductions sont lourdes mais fidèles; c'est l'essentiel. Boudan avait signé un marché fixant à l'avance le prix de chaque dessin, suivant la nature et la complication du modèle. Cette pièce, publiée jadis par Duplessis,



YSABEAU D'ESCLANS, † 1434
Veuve de Berthran de Thesse
Tombe de l'église de Jarzé
d'après un dessin de la collection Gaignières
(Cab. des Estampes. Pe. 2)

serait trop longue à reproduire; quelques citations suffiront pour donner une idée des sommes infimes dont se contentait l'artiste :

Les armoiries *croquées* à l'encre, un liard pièce. Les armoiries dessinées et enluminées avec un carré à double trait au-dessous pour y placer une légende, un sol. Les tombes et épitaphes, y compris les tombeaux colorés, 5 sols; quand ils seront dessinés en voyage, 9 sols. les uns portant les autres.

Les grandes modes en miniature sur veslin, avec de bonnes couleurs, or et argent fin, le veslin compris, 39 sols.

Les pièces historiques en miniature, de même le veslin compris, 50 sols pièce.

Les grandes vues ou autres pièces colorées, d'une feuille, 3 livres pièce. C'est le prix le plus élevé de cet état.

Les tombeaux surchargés d'ouvrage extraordinaire, colorés et dorés d'or fin, 30 sols pièce.

Ces mentions indiquent la besogne incombant au sieur Boudan. Et, en effet, les recueils conservés au Cabinet des Estampes se composent en majeure partie de dessins de tombeaux, d'armoiries, de costumes peints, de copies de miniatures, et en même temps de reproductions de vitraux, de tapisseries et de portraits.

La collection entière fut cédée au Roi en 1711 contre une rente viagère de quatre mille livres et une somme de vingt mille livres à payer aux héritiers du collectionneur après sa mort, la jouissance de la collection lui restant réservée sa vie durant. Une estimation de toutes ces richesses, faite peu de temps après la donation, donnait des prix dérisoires : 24.000 livres pour 2.407 manuscrits, dix livres pièce! 2.400 livres pour vingt-quatre portefeuilles de modes colorées, contenant 2.231 pièces; 3.100 livres pour trente-un volumes de tombeaux dessinés et colorés avec 3.181 pièces; 4.509 livres pour cent dix-sept volumes de géographie, topographie, manuscrits, imprimés et estampes gravées, en tout 12.805 pièces; enfin 2.704 livres pour cent volumes de portraits gravés, contenant 7.752 pièces. Quelle valeur représenterait aujourd'hui pareil ensemble! Parmi les tableaux originaux, non compris dans la vente et mis aux enchères après la mort du possesseur, nous signalerons seulement le fameux portrait du roi Jean, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale.

Nous n'entrerons pas dans le détail des tracasseries et des humiliations infligées au grand collectionneur pendant les dernières années

de sa vie. C'est ainsi qu'il fut payé de tant de zèle pour nos gloires nationales et de son désintéressement. La postérité n'a guère été plus équitable que ses contemporains. Bien des érudits ont tiré parti des travaux de Gaignières, sans que sa mémoire ait reçu l'hommage et la



GENTILHOMME DE LA SUITE DE LA MARÉCHALE DE GUÉBRIANT, 1646
Aquarelle de la Collection Gaignières (Oa 18).

reconnaissance dus à l'immense service qu'il a rendu. Quand donc la France s'acquittera-t-elle envers ce bon patriote? Certes, nous ne demandons pas pour lui un de ces bronzes si facilement prodigués à des inconnus ou à des intrigants. La seule manière de glorifier comme il le mérite l'homme dont la vie fut vouée tout entière à sauver les souvenirs de la vieille France, c'est de faire connaître, c'est de répandre le plus largement possible les trésors amassés par ce grand travailleur.

Une publication aussi

complète que possible des documents de toute nature accumulés par Roger de Gaignières s'impose. On a déjà trop attendu pour les mettre au jour et les mettre à la portée des amateurs et des érudits.

Les échantillons reproduits ici des dessins de cette collection unique font suffisamment ressortir quelles ressources l'histoire du costume y trouvera quand ces documents précieux seront plus accessibles et plus répandus.

JULES GUIFFREY.

Le Costume préhellénique

Hypothèses pour la reconstitution du Costume, de la Parure et de l'Armement
des Grecs primitifs (Pélasges, Égéens, Achéens, Mycéniens, Crétois, Troyens, etc.)
(du vingtième au douzième siècle avant J.-C.)

Mémoire communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Séances des 8 mai et 10 juillet 1908

(SUITE)

CUIRASSES. — Ces deux guerriers, par dessus une tunique rayée, frangée et à *manches longues* (1), ont le torse couvert d'une autre tunique rigide, de même apparence que le casque, comme lui probable-

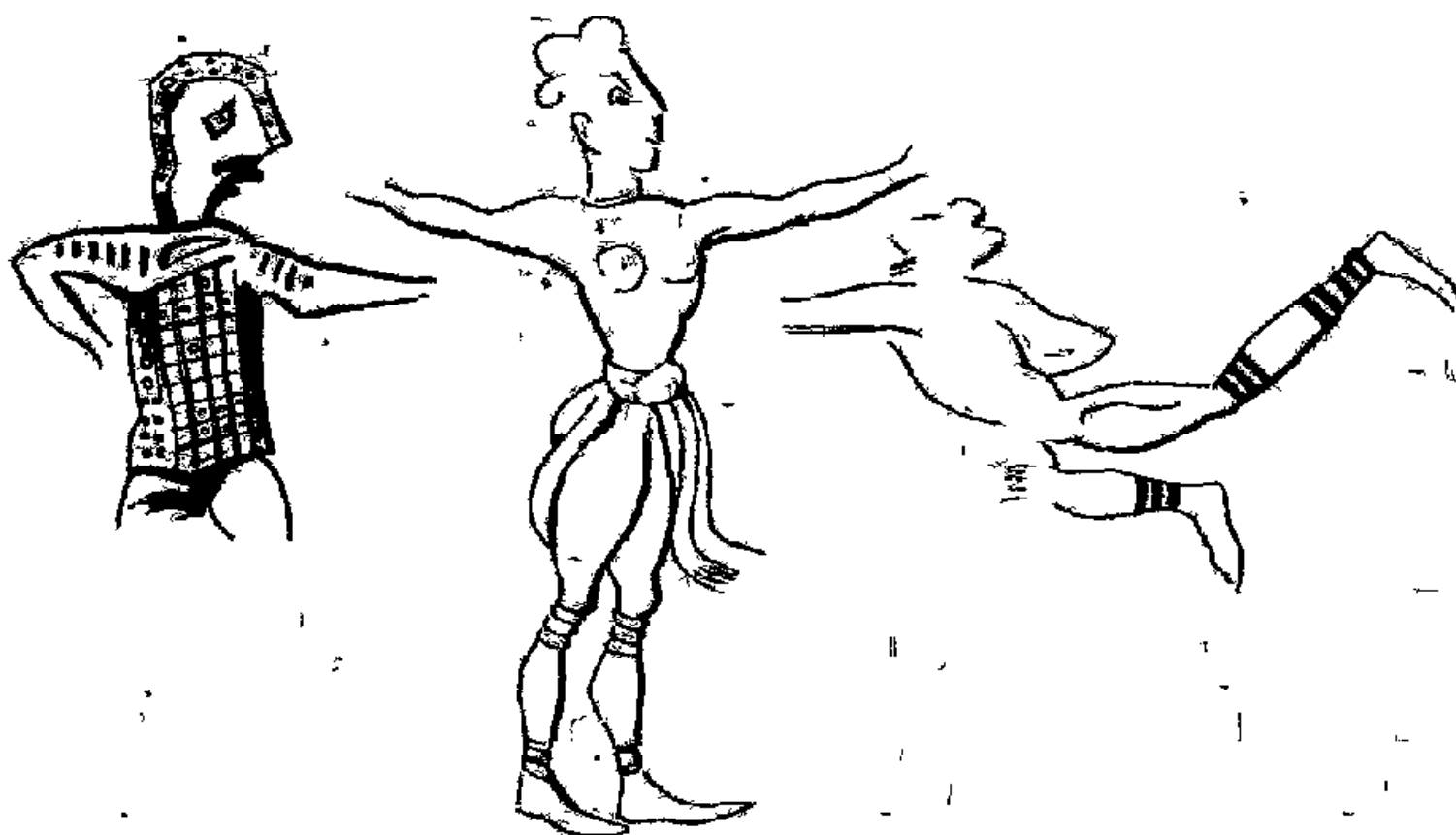


Fig. 91

Fig. 92

Fig. 93

ment en cuir, et, comme lui encore, renforcée de clous rivés dont la tête brillante est visible.

Un exemple du même genre est offert par un fragment de poterie trouvé à Tirynthe (*fig. 91*). Un personnage porte une tunique courte, déceinte, d'apparence rigide, tombant carrément comme un tabard de héraut d'armes. Les bords verticaux de ce vêtement, à droite et à

(1) Avec la femme qui sur le cratère les accompagne (revoir fig. 26). C'est le seul exemple que nos figures nous donnent de semblables manches.

gauche, sont garnis de têtes de clous, comme les casques et cuirasses dont nous venons de parler : quant à la partie médiane, elle présente un quadrillage, avec une tête de clou au milieu de chaque petit carré. L'aspect est absolument celui des *cottes treillissées*, figurées sur la tapisserie de Bayeux comme armant les guerriers normands et saxons du onzième siècle de notre ère. Ces treillisés sont faits de cuir, et constituent un des nombreux moyens imaginés (de longue date, comme nous voyons) en vue de renforcer l'action défensive d'une première étoffe.

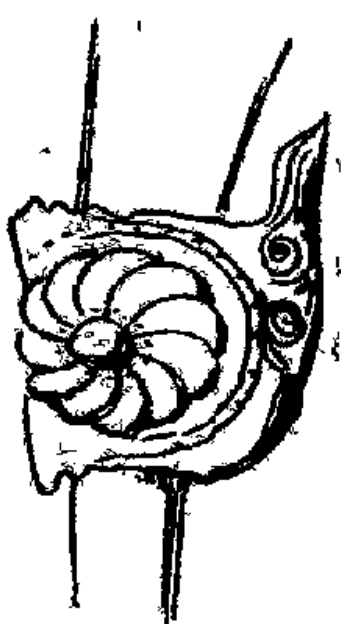


Fig. 94

ARMEMENT DES JAMBES. — Revenons encore à nos deux soldats du cratère de Mycènes (*fig. 84*). Ils ont la jambe et le mollet couverts d'une sorte de guêtre ou de molletière, de cuir probablement, ligaturée par de triples jarretières, et qui sera l'origine de la *cnémide* portée dans les âges ultérieurs.

L'homme représenté sur un chaton mycénien en jaspe rouge (*fig. 92*) et l'homme domptant un taureau (peinture de Tirynthe) (*fig. 93*) portent de triples jarretières, pareilles à celles de nos deux soldats, et des lanières du même genre, formant plusieurs fois le tour de la cheville. On ne peut, sur l'intaille ou la fresque, distinguer si la jambe, entre les ligatures du haut et celles du bas, est protégée en réalité par une guêtre ou cnémide analogue à celle dont il vient d'être parlé. Mais c'est probable ! Car si les lanières de la cheville peuvent être considérées, elles, comme l'attache du soulier, on ne s'expliquerait pas l'utilité de jarretières portées sur la jambe nue, et n'attachant rien.

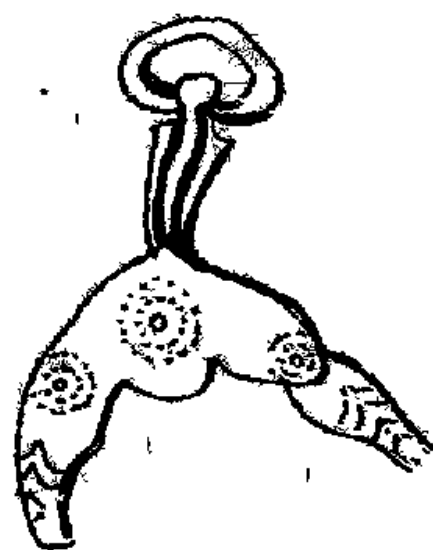


Fig. 95

Il n'est pas téméraire de supposer — l'existence d'une *cnémide* étant donnée — que les chefs en portaient de richement ornées, peut-être au moyen de ces motifs orfèvres si recherchés, notamment à Mycènes. La bande d'or ciselé (*fig. 94*) entourant un fémur; l'autre anneau destiné à une cheville (*fig. 95*) provenant tous deux de cette ville, peuvent alors être considérés comme des attaches de jambières.

Armes offensives

GLAIVES, ÉPÉES, POIGNARDS. — Dans tous les monuments figurés ces armes présentent, comme détail caractéristique, l'excessive largeur de la lame au talon. Voir les combattants intaillés sur porphyre

vert (*fig. 96*) — le conducteur du char représenté sur une stèle de Mycènes (*fig. 97*) — les schémas gravés trouvés à Cnossos (*bas de la fig. 100*) (1).

Ce caractère se vérifie dans les armes véritables dont nous possédons les vestiges. Voir les épées de bronze, provenant l'une de Phaistos (*fig. 98*); — les autres de l'acropole de Mycènes (*fig. 99*); — les poignards, de même provenance (*haut de la fig. 100*). — La plupart de ces armes paraissent avoir été munies d'un gros pommeau sphérique.



Fig. 96

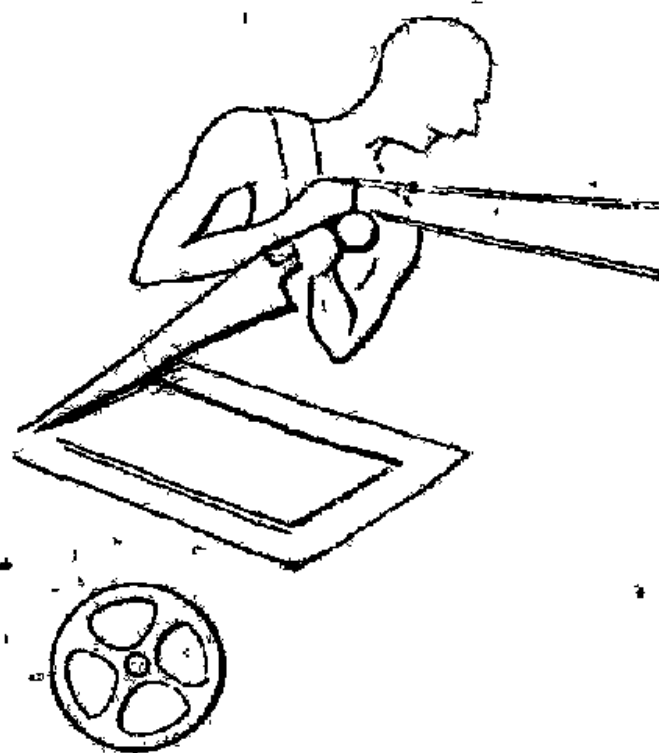


Fig. 97

ou demi-sphérique. Elles varient de longueur, depuis 25 centimètres environ, taille des poignards de Mycènes, jusqu'à 65 centimètres, qu'atteint l'épée.

Un exemple d'arme plus longue (de 70 à 75 centimètres) et de moindre largeur au talon, est porté par le soldat représenté sur une coupe de Haghia Triada, et auquel, visiblement, un officier fait faire l'exercice (2) (*fig. 101*).

A remarquer les courtes et très larges dagues de terres cuites de Pesrofa (*fig. 102*). Les *sandedei* ou *lancues-de-boeuf* du quinzième siècle en rappelleront les formes.

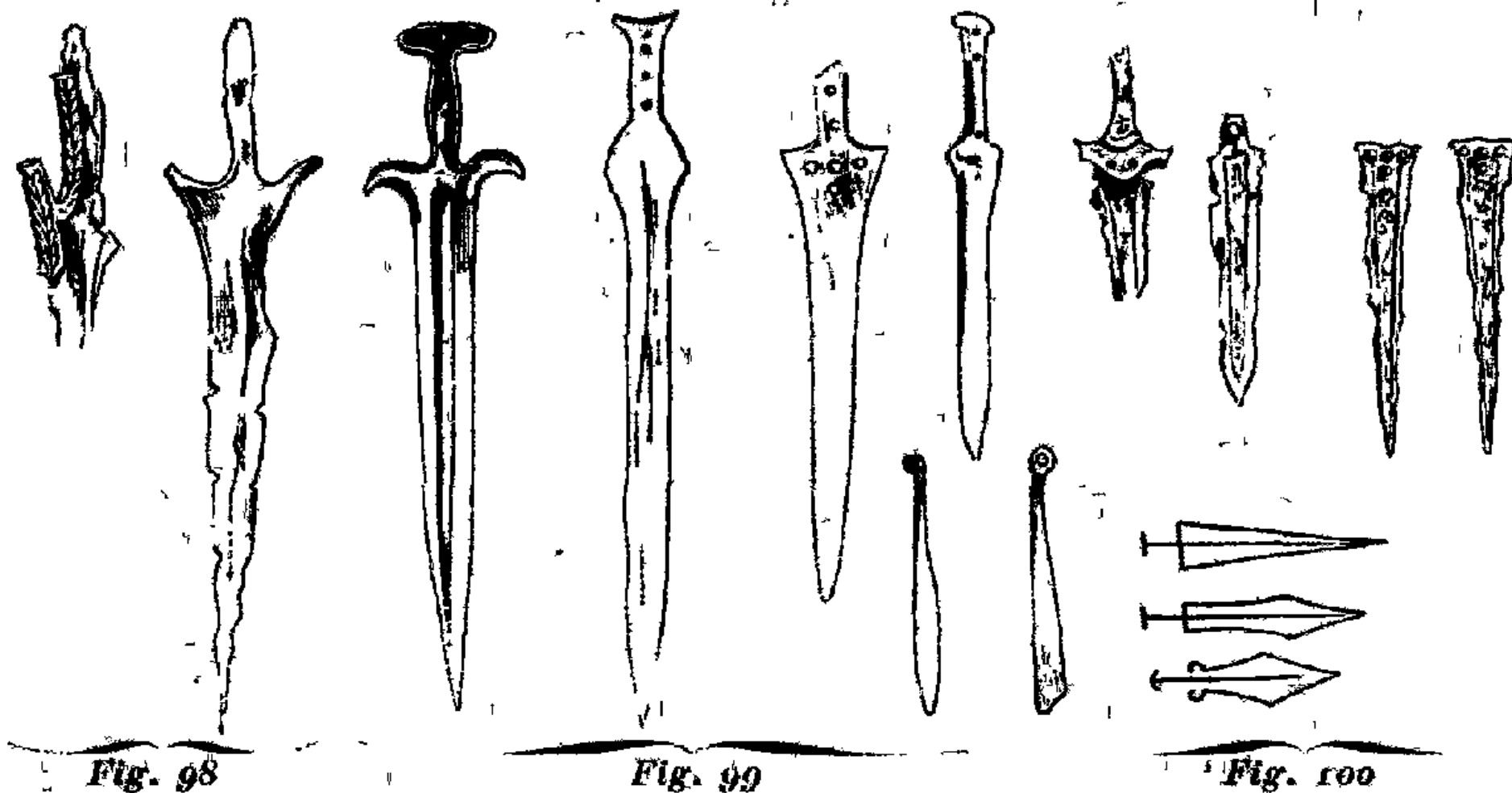
Un autre modèle similaire a été trouvé à Hissarlik (*fig. 103*).

La plupart des épées (voir notamment les exemples *fig. 98 et 99*)

(1) Revoir aussi les fig. 9, 78, 81, 82.

(2) Les poses respectives et si caractéristiques de chacune de ces deux figures ont fait faire à A. Mosso (*Monumenti antichi*) la réflexion suivante : « On voit que le militarisme, dans tous les temps, eut des gestes et une expression identiques. » — Remarquons le mouvement de pronation de la main droite de la seconde figure, laquelle tient une lance ou une longue gaule. Ce mouvement pourrait indiquer des *moulinets*, dont l'instructeur accompagnerait ses commandements.

sont coulées en bronze d'un seul jet, lame et poignée. Cette dernière est percée de trous pour les clous de rivure des plaques de recouvre-



ment, faites probablement, pour les armes ordinaires, de bois, d'os ou d'ivoire. — Quant aux armes des chefs, non seulement la lame en

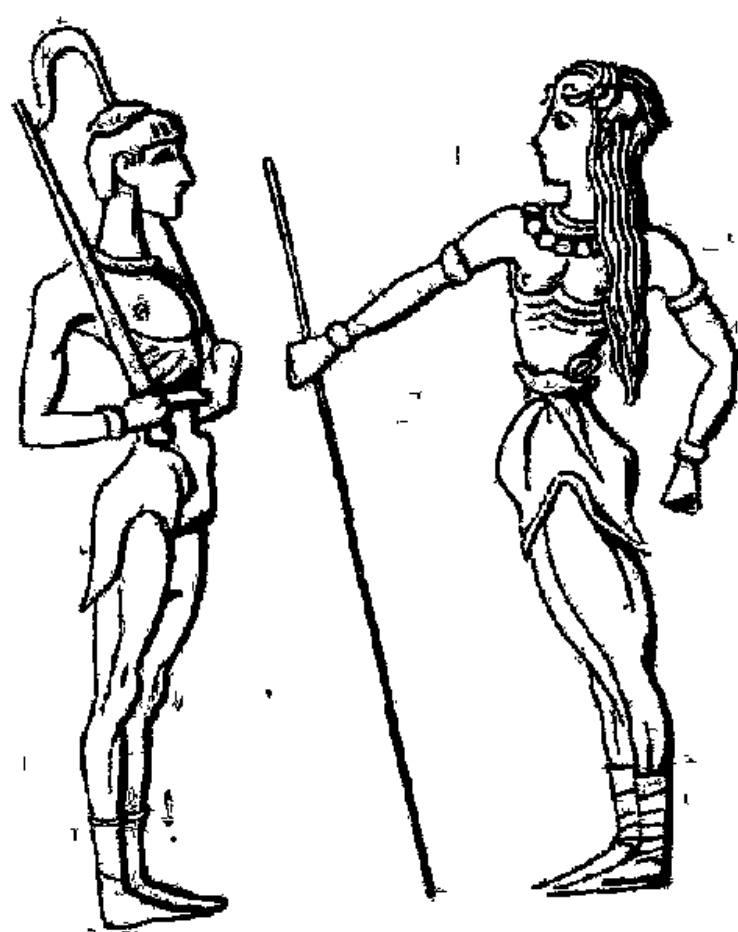


Fig. 101

est munie de magnifiques poignées, pommeaux et cercles de garde en motifs orfèvrés, mais encore le fourreau en est garni de chapes et bouterolles conçues d'après le même principe, et où s'est donné carrière le talent des excellents orfèvres mycéniens (fig. 104).

C'est sur la lame de bronze de nos poignards (1), somptueusement incrustée d'or et d'argent, que se



Fig. 102

trouvent figurés, entre autres, nos chasseurs au lion déjà cités plusieurs fois (2). La riche poignée de ces armes, faite à part, est fixée à la lame au moyen de rivets. L'épée est suspendue d'ordinaire à un large baudrier passant sur l'épaule droite (3). La figure 105 représente un baudrier riche, fait d'une feuille d'or estampée, et trouvé par Schliemann dans un des tombeaux de Mycènes,

(1) Revoir fig. 99.

(2) Revoir fig. 5.

(3) Revoir fig. 97.

LANCES. — Un véritable fer de lance, de 0 m. 235 de longueur, a été trouvé à Vaphio (*fig. 106*). Il est formé d'une feuille de bronze

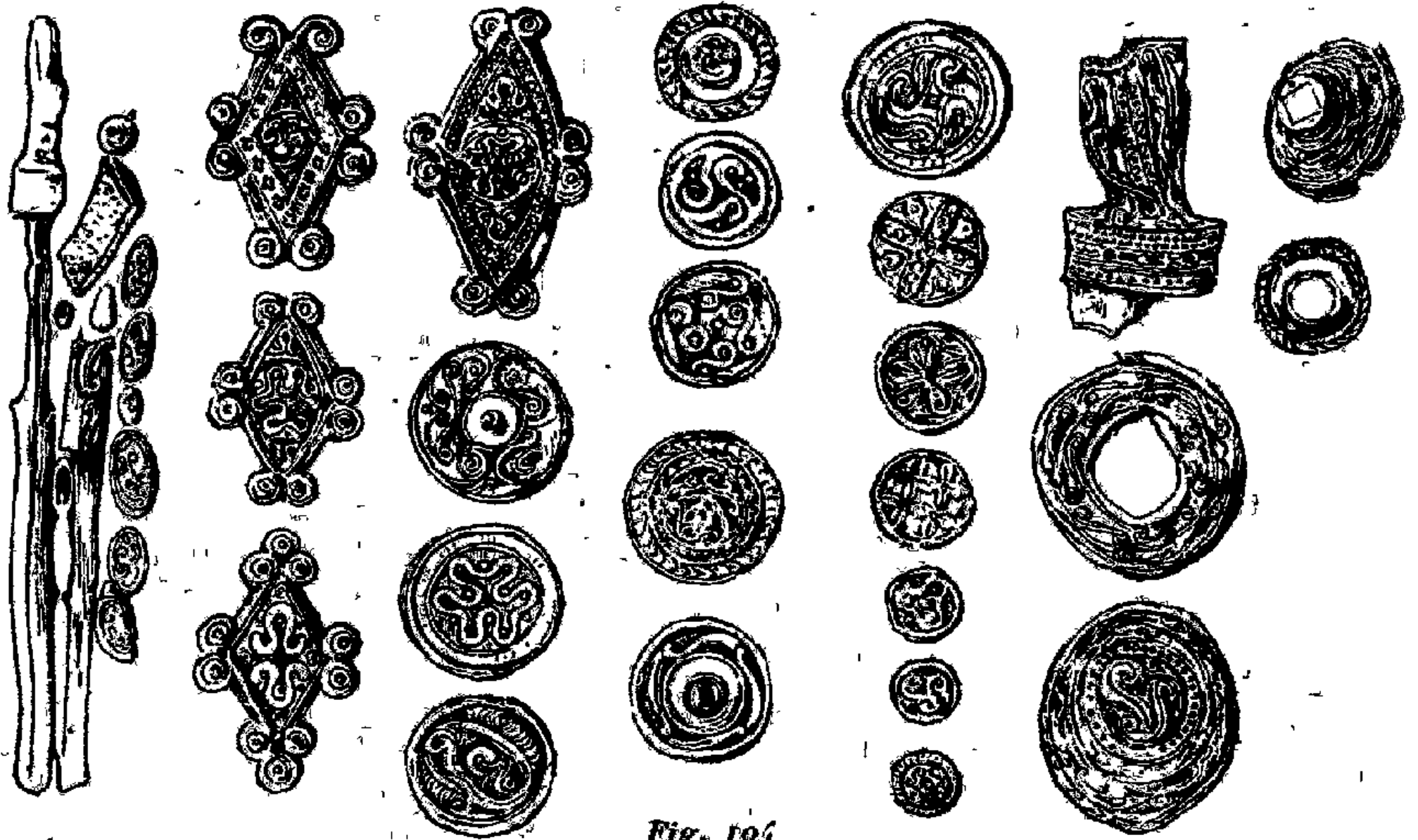


Fig. 104

dont les bords, à une extrémité, s'effilent en longue pointe, et, à l'autre, ramenés et enroulés latéralement, forment une douille susceptible d'entourer la hampe de l'arme.

Nos autres exemples proviennent de monuments figurés. La lance des deux soldats du cratère de Mycènes (1) est munie d'une pointe à chaque extrémité, l'une plus courte, plus oblique que l'autre,

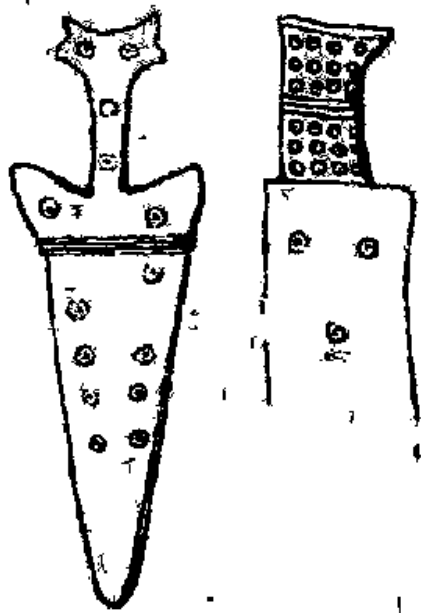


Fig. 103

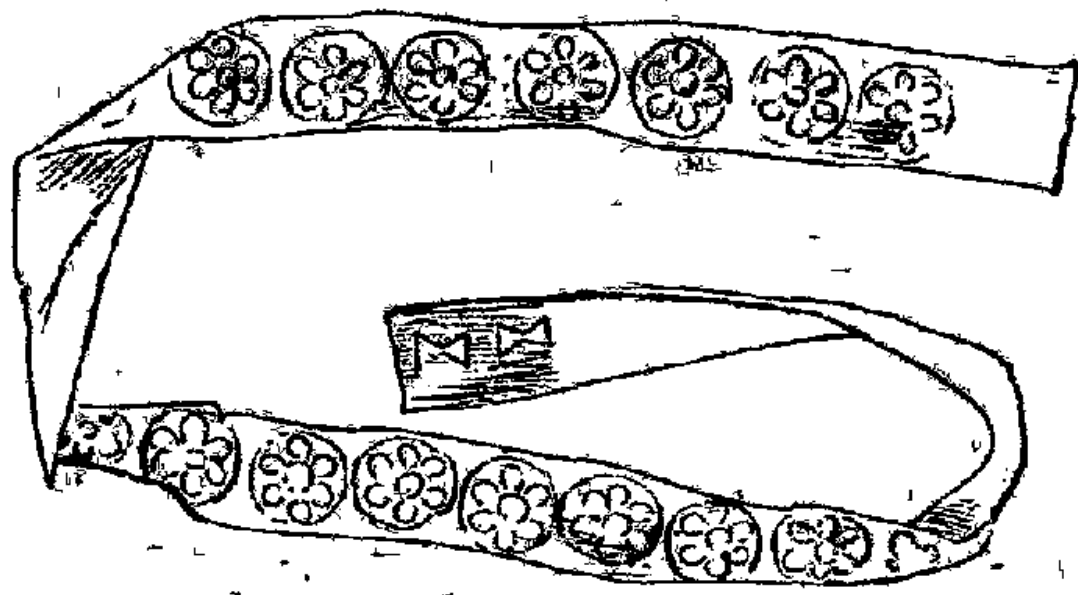


Fig. 105



Fig. 106

et d'un dessin différent. La pointe de l'arme du soldat de Cnossos (2) offre une barbelure. Celle d'un des combattants du chaton mycénien (3) semble en présenter deux. (A suivre)

D. CHAINEUX.

(1) Revoir fig. 84.
(2) Revoir fig. 80.
(3) Revoir fig. 81.

NOS PLANCHES HORS TEXTE

« LE COURTISAN ET SA DAMOISELLE, 1586. » — L'aquarelle qui porte ce titre fut faite pour Roger de Gaignières, dont M. J.-J. Guiffrey a étudié plus haut la précieuse collection. Le Cabinet des Estampes conserve aussi dans le volume Oa 39, *Habits de France, 1581*, une petite gouache qui semble avoir servi de modèle au dessinateur de Gaignières. Nous ne l'avons pas reproduite parce qu'elle est moins lisible, mais son antériorité est évidente. Entre les deux dates alléguées, 1581 et 1586, on se décidera difficilement, la mode n'ayant subi dans ce court intervalle que des changements peu sensibles. Le document n'en reste pas moins curieux pour le costume et l'histoire des mœurs à la cour de Henri III.

COSTUME DE COUREUR DE LA MAISON DE CONDÉ. — Il existe au Cabinet des Estampes un grand volume relié en maroquin rouge aux armes de Condé, recueil de dessins à la plume coloriés avec grand soin, intitulé : *Desseins de l'Habillement général des Livrées de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, 1776* (Oa, 137). Ce précieux ouvrage contient toutes les pièces des vêtements portés par la domesticité de cette époque. Les différences étaient dans les couleurs et les détails dus à la fantaisie de chaque famille. On voit là, séparés, étalés, les vêtements des laquais, suisses, coureurs, heiduques, chasseurs, piqueurs, valets de chiens, courriers, etc... Nous nous proposons d'y puiser souvent pour le Bulletin de notre Société.

Nous donnons ici les pièces du costume de coureur : costume de ville, car, à la chasse, les galons étaient bien plus simples et, pour les cérémonies, le costume était blanc et argent ; la place nous manque dans ce numéro, mais prochainement nous reproduirons ce dernier vêtement. On voit que l'habit court, sur la veste sans manches, est identique à celui de coureur dessiné par Moreau le Jeune à la même date dans « La Petite Toilette ». Dans celui-ci on ne voit pas



COUREUR
d'après
Moreau le Jeune

trace de la trousse. Peut-être est-elle masquée par la ceinture. Cette fausse ceinture a ses plis cousus et se noue simplement sur les hanches par des liens.



BONNET
appartenant à la Société

La trousse est le dernier vestige des trousses de page portées depuis le seizième siècle avec des transformations jusqu'à la fin de Louis XIV. La canne à grosse pomme et bout ferré servait à écarter un peu rudement les badauds et souvent à lutter pour la préséance dans les rues étroites. C'était aussi une sorte de balancier pour la course. Le bonnet, très caractéristique, est, pour la forme, identique à celui que nous a donné M^{me} Jacquet et dont malheureusement les armoiries ont disparu, ne laissant que leurs attributs militaires.

ERRATUM. — Dans une des planches hors texte de notre précédent numéro, nous avons reproduit, pour illustrer l'article de M. J.-J. Guiffrey, une précieuse *Tapisserie du Musée de Cluny*. La légende de notre planche, répétant la notice du catalogue de Du Sommerard (p. 501, n° 6317), attribuait à cette pièce une origine flamande. Nous ne voudrions pas cependant prendre à notre compte une tradition qui n'est plus guère admise. Notre tapisserie est vraisemblablement due à un atelier français et les costumes représentés sont des costumes français du temps de Louis XII.

Bibliographie

LES LANSQUENETS DU CHATEAU DE MOGNEVILLE. — Ce sont deux hauts-reliefs, provenant d'un ancien château de la Meuse et dont l'entrée au Musée du Louvre vient d'être commentée par M. André Michel dans le *Bulletin des Musées* (1910, p. 1). Ils nous fournissent la représentation la plus précise de ces « gens de pié », originaires d'Allemagne, qui grossirent les armées royales, sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}. Ces deux grandes figures doivent dater, dit M. Michel, de la première moitié ou vraisemblablement du milieu du seizième siècle. Leur vêtement à crevés, leurs armes à l'italienne (notamment une large dague du type dit *cinquedea*) sont représentés avec une rare netteté, qui mérite d'être signalée aux historiens du costume et de l'armement.

Le Gérant : RICHET.



COURTISAN.

Et la Damoiselle 1586.

(Collection GAGNIÈRES. — Bibliothèque Nationale, Cabinet des Estampes)



COSTUME DE COUREUR DE S. A. S. MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ (1776)

A. Habit de ville. — A'. Manche de l'habit et parement. — B. Bonnet (en 1780 on a ajouté des glands au bonnet). — C. Veste. — D. Trousse. — E. Culotte. — F. Ceinture. — G. Jarretière. — H. Canne

Conseil d'Administration

Le Conseil examine, dans sa séance du 27 avril 1910, le dossier de l'affaire Donzel.

Un tableau à l'huile, portrait de la Reine Hortense appartenant à M. Donzel, à L'Étoile (Jura), avait été par lui prêté à la Société pour l'Exposition de 1909.

Au moment de la dislocation, le 10 octobre, diverses courses (transport de tableaux) furent confiées à un employé de confiance du Musée des Arts décoratifs. Un ensemble de circonstances laissa croire que tous les objets exposés avaient été sans exception rendus à leurs propriétaires. Aucune réclamation ne s'étant produite au bout d'un mois, quitus fut donné à la Compagnie d'assurances. A la fin de décembre, ledit tableau fut réclamé par M. Donzel. Il n'avait pas été rendu et toutes les enquêtes, y compris une enquête faite par la Sûreté, n'aboutirent qu'à un résultat négatif. L'employé chargé de rendre ce tableau ne put jamais se souvenir de rien. Vis-à-vis du propriétaire, notre Société était responsable. Quant à l'assurance, elle était dans son droit en déclinant toute responsabilité, quitus lui ayant été donné régulièrement. Nous avons donc dû payer le prix auquel avait été assuré le tableau, trois mille francs, que son propriétaire nous remboursera si jamais nous retrouvons ce portrait disparu. La somme a été avancée, en attendant la réunion de l'assemblée générale, qui seule a qualité pour décider un prélèvement sur le fonds de réserve. Si alors cette somme est retirée de la réserve, après approbation du gouvernement, elle y serait reversée par annuités sur le solde créditeur des fonds courants de chaque exercice.

Projet de Musée. — Plusieurs membres du Conseil d'administration ont visité l'hôtel Biron, ancien couvent du Sacré-Cœur, 77, rue de Varennes, et ont examiné la possibilité d'y loger provisoirement le Musée du Costume si l'État veut bien y consentir. Le Musée de Marine destiné à quitter le Louvre s'y installera peut-être. Nous nous sommes mis en rapport avec la Ligue Maritime pour étudier les moyens d'arriver

ensemble à ce résultat. Nous attendons le moment propice pour faire les démarches auprès des pouvoirs publics, sans pour cela abandonner le projet d'installation future au Musée du Luxembourg.

Bulletin Illustré. — Le Président avertit le Conseil que les pages spéciales d'annonces accompagnant le Bulletin n'ont pas donné de résultat suffisant et qu'il convient de les supprimer, ces annonces étant une charge au lieu d'un bénéfice.

Il annonce que M. Leroy va fonder une nouvelle revue mensuelle du costume et de l'uniforme. Cette revue, beaucoup plus fournie que notre Bulletin, ferait double emploi avec lui. Il conviendrait peut-être, au lieu de laisser cette publication marcher parallèlement, de la patronner et de traiter avec M. Leroy afin qu'elle remplaçât, pour les membres de la Société, le Bulletin actuel.

Sur le costume et l'uniforme spécialement, il paraîtrait six numéros par an, avec 24 à 32 pages de texte, de nombreuses gravures en noir et en couleurs. La cotisation de 20 francs payée par chaque membre de notre Société, donnerait droit, comme cela a lieu pour le Bulletin, à ces six numéros ayant une pagination spéciale, et paraissant de deux en deux mois. Pour les sociétaires, ces numéros seraient accompagnés du Bulletin proprement dit, c'est-à-dire du compte rendu de nos travaux, de l'annuaire, etc...

Les six autres numéros, consacrés spécialement à des monographies, musées, collections, etc., ne seraient pas délivrés aux sociétaires. Mais M. Leroy ferait la faveur d'un abonnement réduit à 12 francs aux sociétaires qui désireraient les recevoir. En librairie, chaque numéro sera vendu 2 fr. 50.

Le Conseil croit avantageux de traiter sur ces bases avec M. Leroy qui garantit la publication régulière de sa revue mensuelle au minimum pendant une année. Si au bout d'un an la publication n'était pas continuée, la Société reprendrait son Bulletin tel qu'il paraît actuellement. Il y a là une tentative à faire. Le Conseil élabore un traité qui pourrait être signé à une prochaine séance.

Dons

De M. DEPERDUSSIN : Un chapeau d'incroyable exposé en 1909.
— De M. BOURGEAT : *L'art du menuisier* par Roubo. Carrosserie dix-huitième siècle. — De M. TENRE : Une série de dessins originaux

de modes pour tailleurs, 2^e Empire. — De M. J. PAUTARD : Un costume de polichinelle ayant appartenu à l'acteur Montrouge.

Acquisitions

JACQUEMIN : *Iconographie du costume du IV^e au XIX^e siècle.* — Habil Louis XIV en velours de Gênes brodé ; Poupée vêtue d'un costume de théâtre, dix-septième siècle ; Jupe de toile brodée, régence ; Veste à manches, toile brodée, régence ; Bonnet de blonde, Louis XVI ; Bonnet d'heiduque, dix-huitième siècle ; Porte-manteau de cuir, dix-huitième siècle ; Étriers à bouts de pieds ; Selle indienne.

NOS PLANCHES HORS TEXTE

Notice sur la statuette de saint Georges conservée au Musée de Cluny

Cette statuette de bois, jadis peinte et dorée, donne une assez bonne idée de l'acoutrement porté par les gens de guerre bourguignons et flamands dans les dernières années du quatorzième siècle et les premières années du quinzième. L'artiste inconnu qui sculpta ce curieux morceau était probablement picard. La croix rouge de Bourgogne, qui se détache encore sur la jaquette, suffit à prouver que le type adopté n'est pas français. La figure n'est point celle de l'archange saint Michel, protecteur de la France, mais bien celle de saint Georges, patron de l'Angleterre. Le saint Georges du Musée de Cluny n'est point représenté sous les espèces d'un chevalier, comme le prouve l'absence du surcot et surtout de la ceinture d'orfèvrerie arrêlée autour des hanches qui se portait encore en 1415. Ici la ceinture occupe sa place normale serrant à la taille une courte jaquette ou petite huque dont les plis ne sont point « organisés » comme dans les types classiques du quinzième siècle. Les courtes manches de ce vêtement ne dépassent point la saignée. Cette disposition ne peut aider à fixer la date de l'œuvre, car des manchérons aussi courts s'observent chez un des chevaliers dressés qui ornent le remarquable tombeau de

Jacquemar de La Sarraz (1363), et le saint Georges du Musée de Cluny est certainement postérieur.

Celui-ci ne porte ni éperons, ni épée, ni dague, non plus que les pitons pectoraux ni les chaînes qui en partent pour se rattacher aux prises des armes de main. Il est probable que l'épée et la dague, pendant à la ceinture, ont été détruites. En tous cas on n'en voit point les amorces, on ne voit point davantage celles des chaînes. J'en conclus que le saint Georges est représenté sous le harnois d'un simple écuyer, peut-être même d'un homme de pied. Et si les solerets de fer contredisent cette opinion, elle peut s'appuyer sur la nature des gants. Les mains, en effet, ne sont point gantées de gantelets, mais bien de gants à armer, avec les doigts protégés par des écailles de baleine, de laiton ou de fer, gants d'un usage courant parmi les miliciens flamands depuis le douzième siècle et dont le port se prolonge jusqu'au commencement du seizième. On remarquera que ces gants n'ont point de gardes en fer. Si faible que soit l'exécution de ces parties, on peut comprendre que l'orle des canons d'avant-bras se dessine sous la garde de cuir et que celle-ci forme ensuite un pli circulaire à hauteur de l'articulation des métacarpes avec le poignet. Mais cela demanderait une longue étude. L'arme tenue en mains, et dans un mouvement assez gauche, est une pique dont le fer monté en fer de bêche ne présente rien d'assez particulier pour qu'on puisse fixer une date. Et de même pour les brassards qui semblent être de fer noirci, et dont les bracelets ou cubitières à petites ailes n'ont point grand caractère. Les cuissots, les genouillères et les grèves peuvent aussi bien dater de 1360 que de 1415, et les solerets, avec leur pièce terminale en arc tiers point et leur arête médiocrement accusée manquent complètement de style. La faulx de mailles, non façonnée en pointe, semble être la continuation d'un haubergeon caché par la hague. Le camail de mailles se fixe à la barbute par le système habituel des vertevelles où s'enfilent ses anneaux supérieurs qu'une aiguillette de cuir de cerf, une tresse de chanvre ou un lacet de soie retient, par son passage à travers les yeux des vertevelles.

Je dis que le casque est une barbute, il vaudrait peut-être mieux l'appeler bacinet, capeline, ou huyette. La nomenclature des défenses de tête n'est pas encore établie d'une manière stricte, et je doute qu'on puisse jamais l'établir. J'adopte le mot de barbute, parce que les bacinets de cette sorte étaient généralement munis d'une bretèche, qui, fixée

par sa base au camail, à hauteur de la bouche, défendait le nez et se rattachait au droit du front par une agrafe dont la barbute de notre saint Georges ne présente aucune trace.

Pour résumer, le saint Georges du Musée de Cluny, qui provient du fonds Victor Gay, me semble donner une idée assez exacte de ce qu'était un écuyer flamand ou bourguignon sous le règne de notre Roi Charles VI. La croix rouge de Bourgogne, encore visible sur sa huque, me paraît prouver sa nationalité.

MAURICE MAINDRON.

ÉTUDES ET DOCUMENTS

La coiffure des femmes à la fin du règne de Louis XIV

Rica écrit à son ami Rhédi en 1717 :

« Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver... Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé... »



DAME A SA TOILETTE
Vers 1693, d'après Arnoult

« Quelquefois les coiffures montent insensiblement et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au

milieu d'elle-même ; dans un autre, c'étoit les pieds qui occupoient cette place : les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? les architectes ont été souvent obligés de

hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices... Dans cette changeante nation, quoiqu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

« Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les François changent de mœurs selon l'âge de leur roi... Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à tous les autres. »

On nous pardonnera la longueur de la citation, parce qu'elle résume de la façon la plus charmante une philosophie de la mode assez répandue : le costume se transforme par une série de brusques révolutions, dont la cause, quand on en trouve une, est dans la personne et dans les goûts du Roi.

S'il est un milieu favorable à la démonstration de cette thèse, c'est bien la cour de Louis XIV. Jamais souverain plus que le Roi Soleil ne s'appliqua à modeler ses courtisans à son image et à intervenir personnellement dans les moindres détails de leur vie. En prenant pour exemple ces coiffures démesurées de la fin du règne, que raillait Montesquieu, nous aurons une excellente occasion de mettre à l'épreuve sa théorie.

La tradition semble d'abord la confirmer pleinement. On connaît l'anecdote racontée par Bussy-Rabutin, qui marquerait l'origine de la nouvelle mode. Mademoiselle de Fontanges était alors la favorite. Un jour de chasse, le vent troubla l'ordre de sa belle chevelure et la jeune femme dut maintenir au-dessus du front par un ruban les boucles rebelles. Le Roi exprima son admiration pour cet arrangement et le lendemain toutes les femmes de la cour relevaient leurs cheveux en *fontanges*.

Une autre anecdote, à peu près symétrique, explique d'une façon analogue la disparition des hautes coiffures, après trente-cinq ans de vogue. Elle est racontée dans un manuscrit de 1733, appartenant à cette inestimable collection Richelieu, dont nous aurons plus d'une fois l'occasion de reparler ici (1). Nous la donnons sans trop de coupures, car elle est, sauf erreur, inédite.

(1) Cabinet des Estampes, Oa 79, fol. 31.

Origine de la mode des petites coëffures de teste aux femmes de France.....

Les dames ont l'obligation de [cette mode] à deux angloises qui vinrent en France en 1714, où il leur arriva deux aventures aussy désagréables que fâcheuses.

Ces deux dames angloises étant venues à Versailles dans les mois de



Dame de Qualité à sa Toilette

juin ou de juillet pour en voir les beautez, elles se présentèrent pour voir souper le Roy Louis 14, qui étoit déjà à table. Elle ne furent pas plutôt entrées que tous ceux qui étoient au souper, étonnez de la petitesse de leurs coëffures, qui n'avoient nul rapport avec celles des dames de France et ne les



connoissant point pour étrangères, firent un brouhaha si considérable que le Roy demanda avec émotion qui occasionnoit ce bruit. On luy répondit que c'estoit deux dames extraordinairement coëffées qui se présentoient pour avoir l'honneur de le voir souper... Le Roy les ayant aperçues, et estant belles, et bien faites, il les fit aprocher, et dit tout de suite après les avoir considérées en présence des duchesses et dames qui étoient présentes à son souper, que si toutes les femmes étoient raisonnables, elles ne se coëfferoient jamais autrement que ces deux dames. Il le dit même d'un ton à faire croire que si on paroïssoit autrement devant luy on ne lui feroit pas sa cour. Et peut être si l'on n'avoit point fait de bruit à l'entrée de ces angloises, les hautes coëffures subsisteroient encore.

Il est aisé de juger qu'il n'en falut pas davantage pour faire prendre le party aux dames qui étoient présentes au discours du Roy de faire travailler toute la nuit à la diminution de leur[s] coëffure[s] qui étoient très hautes. Cela leur fut très aisé à faire parce qu'elles portoient trois étages de cornettes, en sorte qu'il ne fut question que de la suppression des deux plus hautes étages, avec tous les fils d'archal qui les soutenoient et de la réduire seulement au premier étage, que l'on rasa encore de moitié, de manière que leurs coëffures se trouva (*sic*) au rez-de-chaussée de leur front.

Les dames, le lendemain, parées de ces nouvelles coëffures ne manquèrent pas de se trouver à la messe du Roy, avec un sérieux qu'elles avoient bien de la peine de garder. A la sortie de la messe, il leur en fit compliment et ajouta qu'elles n'avoient jamais été mieux coëffées. Il n'en falut pas davantage pour faire passer cette mode aux autres dames de la cour. La ville suivit leur exemple et toutes les cornettes des femmes changèrent.

Ainsi racontée, l'histoire des *fontanges* est fort simple. Un regard de Louis les fait surgir. Un mot de Louis les fait écrouler. Malheureusement la réalité est — on va le voir — un peu plus compliquée.

Il faudrait plus de pages que nous n'en avons ici à notre disposi-



tion et une compétence qui nous fait défaut pour analyser dans le détail la structure de l'édifice imposant qui couronna pendant plus de trente ans la tête des femmes de la cour de France. Et chacun des éléments de cet édifice attend son historien. On les verra, dessinés séparément par Larmessin, vers 1694, sur la paroi d'une boutique de coiffense et reproduits dans notre planche hors texte : les boucles de cheveux qui, d'année en année, s'échafaudent en combinaisons nouvelles, *choux*, *tignons*, *passagères*, *favorites*, *cruches*, *confidentes*, *bergers*, *crève-cœurs*; les rubans qui, suivant leur forme ou leur emplacement, prennent le nom de *meurtriers*, *souris*, *duchesses*. On verra aussi les engins variés, *commode*, *palissade*, *monte-là-haut*, fournissant les étais et la carcasse de fil de fer et de gaze qu'envelopperont la batiste et la mousseline de la *coiffe*, de la *bourgogne*, de la *jardinière*, des *cornettes* et des *chicorées*. Les épingles piqueront sur le tout des points brillants, *firmaments*, *papillons*, *guêpes*, selon une ordonnance qui varie à chaque saison.

Dans une autre estampe (ci-dessus, p. 37), on peut voir comment, à sa toilette, une dame peigne et dispose ses propres cheveux, tandis que la soubrette se prépare à les surmonter du bonnet auquel sont fixés les postiches. Sans nous risquer dans l'historique et la définition de tous les accessoires de la coiffure, contentons-nous pour le moment de juxtaposer quelques images qui nous rediront sommairement l'essentiel de ce qu'il faut connaître.

Quoiqu'il puisse sembler à première vue, les portraits du temps ne sont pas les plus sûrs des documents graphiques que nous puissions



consulter. A moins d'indications contraires, nous devons toujours soupçonner le peintre d'avoir ennobli et généralisé la coiffure et le costume de son modèle. La Bruyère nous en avertit en termes exprès : « Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentaient ou qu'ils prévissent l'indécence et le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté. Ils leur préfèrent une parure arbitraire, une draperie indifférente... » Même en dehors du portrait mythologique qui fait alors son apparition, il faut toujours tenir compte, dans les peintures, d'une certaine part d'« arrangement ».

Nous avons au contraire une mine de renseignements fidèles dans les estampes que répandirent à ce moment à profusion des marchands, souvent graveurs eux-mêmes, comme Arnoult, les Bonnart, Dieu de Saint-Jean, Deshayes, Adeline, Trouvain, Béréy, Langlois, Mariette, Jollain, Guérard. Ce sont de véritables gravures de mode, et le costume, qui en faisait déjà le principal intérêt, y est traité avec la plus grande exactitude.

Elles ont un autre mérite. Alors que l'estampe dite historique se prête à une assez longue carrière, et réparaît souvent sous des noms différents pendant un demi-siècle, grâce à de simples retouches de détail, la gravure de mode, au contraire, ayant l'actualité comme principale raison d'être, ne se prête pas aussi facilement à ces transformations et ces baptêmes successifs. En règle générale, nous pouvons accepter comme valable la date du privilège ou du permis d'imprimer



souvent inscrite au bas de la pièce, et, en tous cas, assez facile à retrouver.

Les quelques exemples que nous avons puisés dans ce riche *corpus* peuvent donc être considérés comme très sûrs. Ils permettront au lecteur, sans qu'il soit nécessaire de les commenter individuellement, de suivre d'année en année les transformations de la coiffure féminine. Leur rapprochement suffit à renverser la légende des soudaines révolutions. Ici, comme partout, les modifications se font par degrés, et les transitions, que l'on oublie rapidement à distance, sont facilement visibles dès qu'on entre en contact avec les faits.

La lenteur relative de cette évolution pourrait déjà suffire à affaiblir la thèse de l'influence personnelle de Louis XIV sur la faveur et la défaveur des hautes coiffures. Mais nous n'aurons pas de peine, en consultant les contemporains, à trouver la preuve que les variations de cette mode se firent sans lui et même longtemps contre lui.

Le Roi ne cessa, en effet, pendant toute la fin de son règne, de marquer son aversion pour les échafaudages de boucles et de rubans qu'arboraient cependant toutes les dames de sa cour. « Une chose, écrit Madame de Sévigné vers 1690, qui a donné plus de peine à Sa Majesté que ses dernières conquêtes, c'est la défaite des *Fontanges*. » Et la marquise, constatant un assagissement passager de la mode, ajoute : « on fait usage de ses cheveux comme on faisoit il y a dix ans. »

Quelques années plus tard, nouvelle accalmie, que le rédacteur



du *Mercur de France* note en octobre 1699 avec une satisfaction évidente (1) :

Je ne doute point, écrit-il, que vous n'ayez de l'impatience de sçavoir comment on se coiffe à la Cour depuis que les coëffures y sont baissées. Comme on estoit en deuil lorsque ce changement des modes est arrivé, j'ay fait graver deux testes coëffées en deuil, et je vous les envoie.

On trouvera ci-dessus le dessin des deux têtes, d'après la gravure de F. Erbingen. Une courte légende explique que le profil est celui d'une dame en « corps de jupe ». Les cheveux sont encerclés d'une *nonpareille* noire, et d'un large ruban « de tafetas blanc rayé de satin blanc ». Par derrière on voit dépasser à peine le haut d'un « petit bonnet fraizé de mousseline avec de l'éfilé. » Le trois-quarts est celui d'une « personne en deshabillé. » Au-dessus des cheveux s'élève la « bourgogne de baptiste claire », bordée également d'un effilé. La tête est enveloppée dans une vaste « coëffe de gaze blanche à fleurs » nouée sur la poitrine.

Le mois suivant, le *Mercur* complète ainsi son information.

Je vous diray seulement que les nouvelles coëffures, que je vous ay envoyées gravées, continuent à s'établir, et que la hauteur des anciennes commence à paroistre ridicule auprès de celles qu'une telle proportion rend plus convenable aux Dames qui s'en servent, ainsi que de meilleur sens, et

(1) Tous les chercheurs savent combien il était long et difficile de s'orienter dans la collection du *Mercur*. Cette difficulté n'existe plus aujourd'hui. Grâce à l'initiative de notre confrère M. Jacques Doucet, une excellente table, dressée et publiée par M. Deville, vient d'être mise à la disposition de tous les travailleurs.



de meilleur goust. On porte beaucoup de nonpareilles dans les coëffures. On commence à voir des rubans à franges et il n'y a point à douter que cette mode ne soit bientôt établie.

Une fois de plus, les faits trompèrent l'espoir des gens raisonnables et les hautes façades de « baptiste » reconquirent bientôt toute leur vogue, pour la conserver encore une douzaine d'années. Quand on s'en lassa enfin, ce n'est pas au Roi que l'on attribua l'honneur de leur défaite.

En 1713 était arrivé à la cour, comme ambassadeur du roi d'Angleterre, le duc de Shreswsbury. La duchesse était fille du marquis Paleotti, de Bologne, et petite-fille par sa mère du duc de Northumberland et d'une Gouffier de Brazeux. « Voilà bien du mélange », s'écrie Saint-Simon, à qui nous allons emprunter le récit de l'histoire de l'ambassadrice :

C'étoit une grande créature, et grosse, hommasse, sur le retour et plus, qui avoit été belle et qui prétendoit l'être encore; toute décolletée, coiffée derrière l'oreille, pleine de rouge et de mouches, et de petites façons. Dès en arrivant, elle ne douta de rien, parla haut et beaucoup en mauvais français, et mangea dans la main à tout le monde. Toutes ses manières étoient d'une folle, mais son jeu, sa taille, sa magnificence, jusqu'à sa familiarité générale, la mirent à la mode. Elle trouva bientôt les coiffures des femmes ridicules, et elles l'étoient en effet. C'étoit un bâtiment de fil d'archal, de rubans, de cheveux et de toutes sortes d'affiquets de plus de deux pieds de haut, qui mettoit le visage des femmes au milieu de leurs corps, et les vieilles étoient de même, mais en gazes noires. Pour peu qu'elles remuassent, le bâtiment trembloit, et l'incommodité étoit extrême. Le Roi, si maître jusque des plus petites

choses, ne les pouvoit souffrir. Elles duroient depuis plus de dix ans sans qu'il eût pu les changer, quoiqu'il eust dit et fait pour en venir à bout. Ce que ce monarque n'avoit pu, le goût et l'exemple d'une vieille folle étrangère l'exécuta avec la rapidité la plus surprenante. De l'extrémité du haut, les dames se jetèrent dans l'extrémité du plat, et ces coiffures plus simples, plus commodés et qui siéent bien mieux, durent jusqu'à aujourd'hui.

Ainsi présentée, la version est plus vraisemblable que celle que nous a fournie le manuscrit de la collection Richelieu. Le lecteur a déjà remarqué, cependant, qu'elle simplifie et précipite encore beaucoup les événements. A la mort de Louis XIV, à en juger par les almanachs gravés, la mode était encore assez loin des coiffures plates qui devinrent peu à peu en honneur sous le nouveau règne et qu'ont si souvent représentées Watteau et Lancret.

Quant au miracle de la « dame anglaise », n'y croyons qu'à moitié. Si elle réussit aussi vite là où tant d'autres avaient échoué, c'est qu'elle eut la chance d'entrer en scène au moment précis où le règne de la *fontange* avait enfin fait son temps. Ce n'est pas seulement dans l'histoire du costume que le secret est d'arriver à son heure.

JEAN LARAN.

Le Costume préhellénique

Hypothèses pour la reconstitution du Costume, de la Parure et de l'Armement.
des Grecs primitifs (Pélasges, Égéens, Achéens, Mycéniens, Crétois, Troyens, etc.)
(du vingtième au douzième siècle avant J.-C.)

*Mémoire communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Séances des 8 mai et 10 juillet 1908*

(SUITE)

HACHES. — Le type représenté dans nos figures déjà vues (1) a été trouvé en nature à Vaphio (*fig. 109*). L'exemplaire est en bronze, et mesure environ 15 centimètres.

Cette arme est d'origine égyptienne (*fig. 108*). Les deux ouvertures rondes qui viennent en évider le corps éclaireissent le passage

(1) Revoir *fig. 15, 66*.

de l'Odyssée (XXI-120) où Ulysse « lance sa flèche à travers douze haches placées à la suite l'une de l'autre » (1).

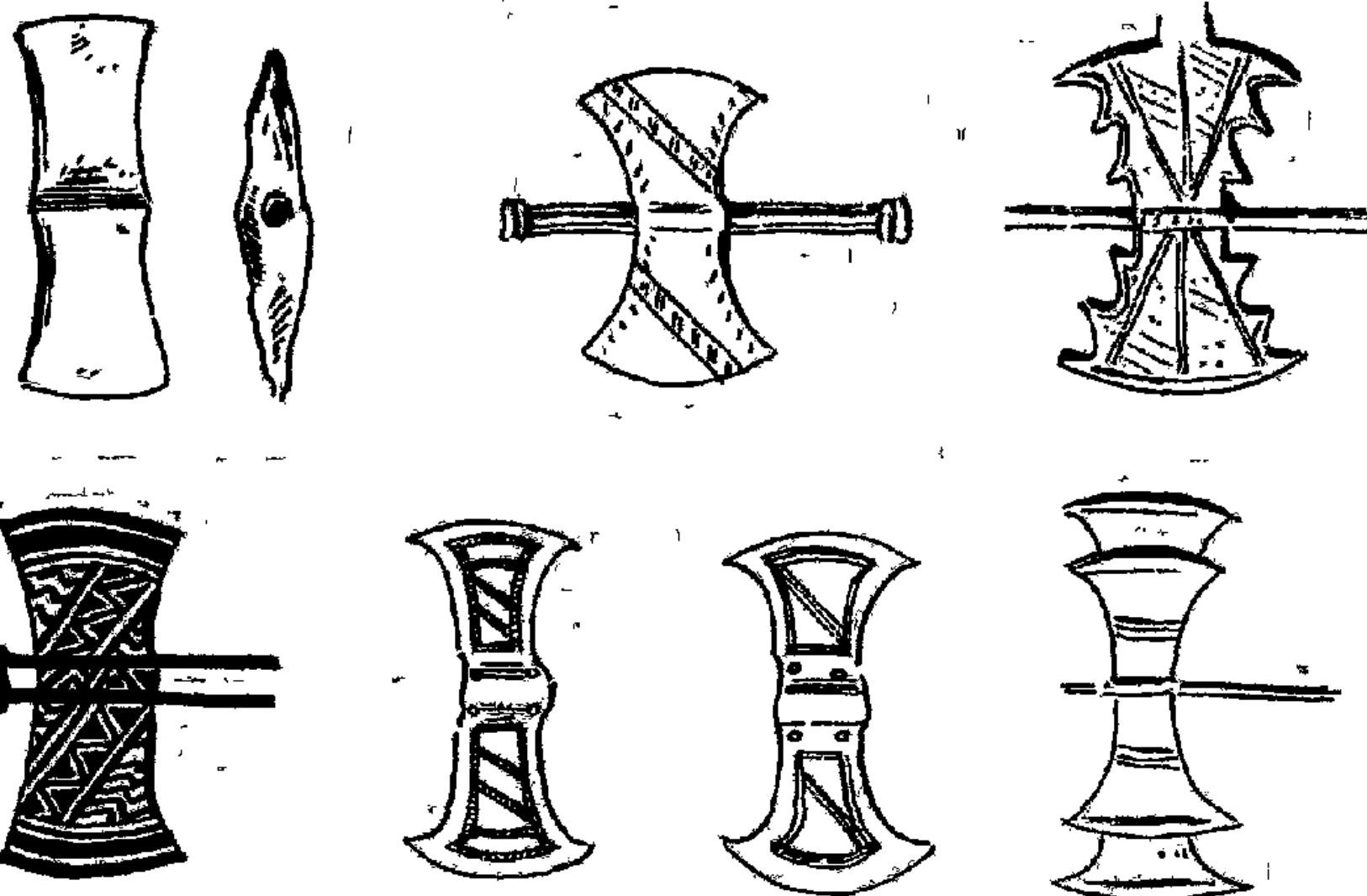


Fig. 107

Une hache de forme différente, non évidée, et à double tranchant (telle à peu près que longtemps on s'est faussement représenté la fran-

cisque germanique), se trouve gravée sur le chaton de Mycènes dont notre figure 37 n'a donné que les trois principaux person-

nages. Ci-contre

Fig. 109

(fig. 107 et 110) le dessin de l'arme, dont le modèle — à nombre d'exemplaires — a été retrouvé dans les fouilles de Crète. Il semble avoir toujours une destination hiératique ou votive (2).

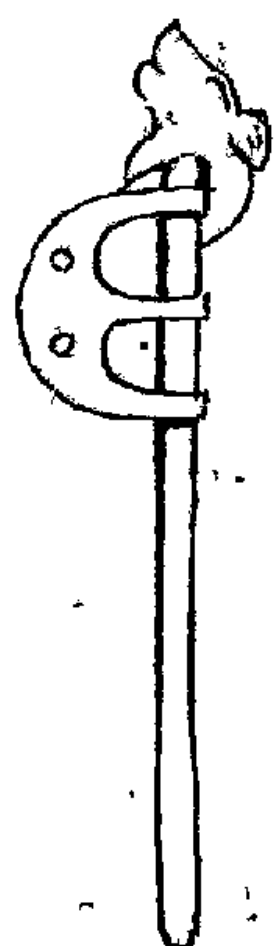


Fig. 108

Enfin des haches à profil semblable, mais à tranchant unique, sont gravées sur une épée dont les débris ont été découverts à Théra (fig. 111).



Fig. 110



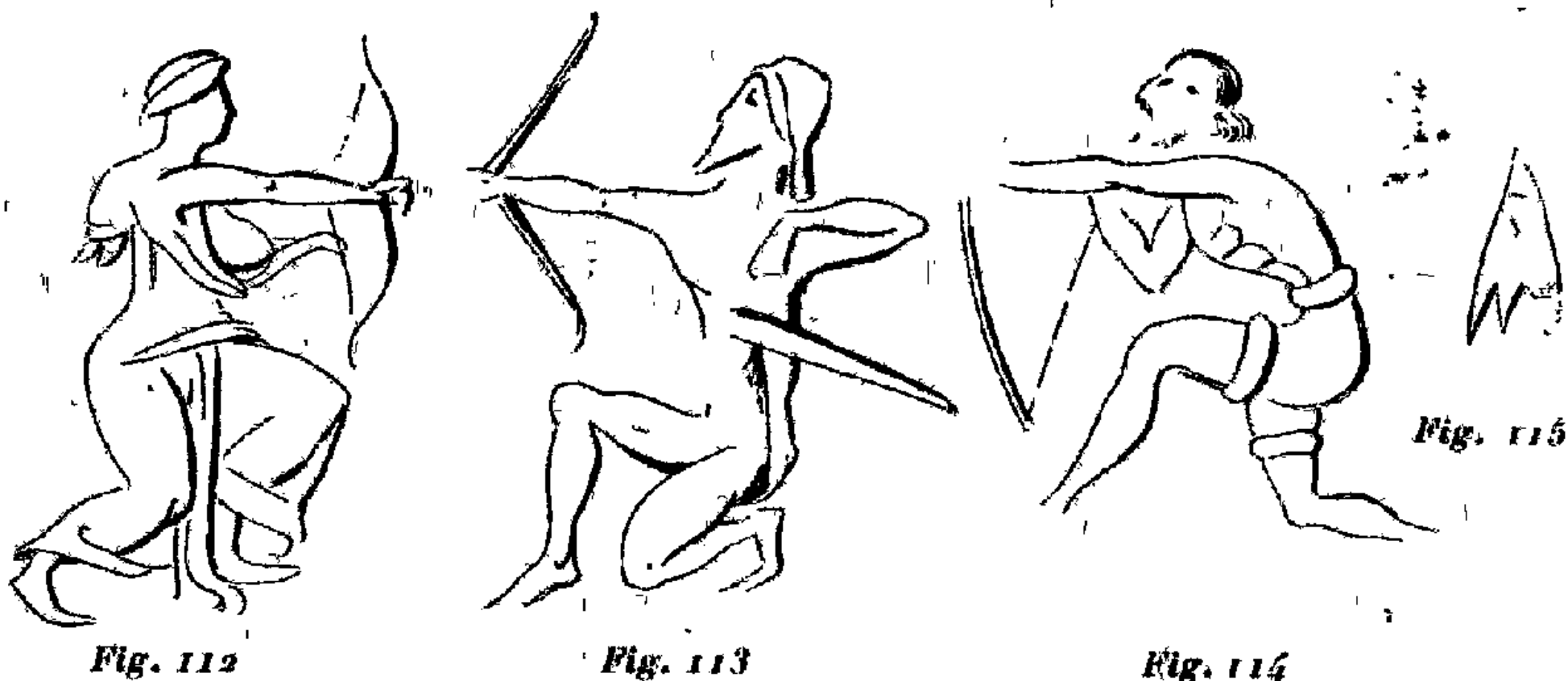
Fig. 111

ARCS, FLÈCHES. — Nous ne connaissons l'arc préhellénique

(1) Perrot et Chipiez : *Histoire de l'Art*, vol. VI.

(2) Revoir aussi fig. 31.

que par des représentations sur monuments figurés (1). — Il ne dépasse pas certaines dimensions.



Un véritable fer de flèche, en bronze, offrant une barbelure de chaque côté de la base, a été trouvé à Phaistos (*fig. 115*).

Chaussure

La chaussure — et c'est concevable — est presque invisible sur les intailles, toutes de dimensions minuscules. Parmi les monuments d'échelle un peu plus grande, nous constatons l'existence de sortes de bottines, vraisemblablement faites en cuir souple, moulant le pied, et montant jusqu'au bas du mollet. (Revoir la terre cuite de Petsofa, *fig. 102*; — le soldat de Triada et son instructeur *fig. 101*.) — Celles de l'officier sont renforcées par des lanières.

Ce type de chaussure est similaire à celui que portent le bronze phénicien du Louvre (2) et le Cypriote ou *Kafit* (3). La chaussure de ce dernier est fort richement décorée.

C'est de hautes bottines également, pointues, et renforcées par des lanières cousues de façon à former un quadrillage, que sont chaussés les guerriers du cratère de Mycènes (4).

(À suivre)

D. CHAINEUX.

(1) Revoir *fig. 5, 14, 16*, et voir *fig. 112, 113* et *114* ci-contre (112 et 113, intailles mycéniennes; 114, stéatite trouvée à Cnossos).

(2) Revoir *fig. 4*, n° 4 du Bulletin, p. 85.

(3) Revoir *fig. 13*, n° 4 du Bulletin, p. 88.

(4) Revoir *fig. 84*.



SAINT GEORGES

(FIN DU XIV^e OU DÉBUT DU XV^e SIÈCLE)

Statuette récemment entrée au Musée de Cluny



La Coiffeuse

H. de l'Armateur, Inventeur et Sculpteur.

Paris, Chez H. de l'Armateur, Rue St. Jacques, deuant la rue du Platre, a la Coupe d'Or.

C.P.R.

(Bibliothèque Nationale, Cabinet des Estampes)

Conseil d'Administration du 8 juillet

Discussion sur les modifications à apporter à la publication du Bulletin. — Solution remise au prochain Conseil. Pour le moment la publication continue dans les mêmes conditions.

Réception d'un nouveau membre : Mademoiselle de Fournoux la Chaze, château de Saint-Maurice, par Crocq (Creuse).

La Société a à déplorer la perte de six de ses membres décédés récemment. MM. Georges Berger, Hornung, Orville, le comte Maurice de Cossé-Brissac, le comte d'Oultremont, et M. Quentin-Bauchart.

Acquisitions

Un habit complet, justaucorps, veste et culotte, époque de la Régence, en drap d'or et d'argent. Un buffle à doubles basques du dix-septième siècle. Une capeline de fer à nasal, milieu du dix-septième siècle. Un justaucorps d'enfant en soie rose, 1730. Un costume complet Louis XVI en soie mauve. Un habit en soie verte 1787. Une paire de souliers de femme Louis XIII, reconstitution par Clotens. Un ceinturon et pendant d'épée Henri IV, reconstitution par Clotens. Ouvrage sur le costume d'Hottenroth, deux volumes planches, un volume de texte. Cinq grands cadres de chêne à compartiments pour exposer des estampes.

Dons

M^{me} Hugo Finaly, membre fondateur, donne au Musée du Costume : Un corps italien à baleines du dix-huitième siècle ; Un costume d'enfant, une robe, un bonnet, une poupée et divers vêtements de femmes hongroises ; Une paire de curieuses épingles de tête hispano-américaines, de la fin du dix-huitième siècle, provenant du Chili.

Le docteur et M^{me} Heitz : Des coiffures ornées et des bonnets de femmes russes.

M. Angelo Mariani : Six statuettes en terre cuite formant la série de costumes portés par une femme arlatane depuis sa jeunesse jusqu'à son extrême vieillesse. Ces figurines sont l'œuvre du sculpteur C.-A. Férigoule.

GEORGES BERGER

La Société de l'Histoire du Costume ne peut voir disparaître un de ses doyens sans lui adresser un suprême adieu et sans rappeler les services qu'a rendus à l'Art, cet homme, dont la vie fut entre toutes active et utile.

Georges Berger, mort à Versailles le 8 juillet dernier, à l'âge de 76 ans, était né en 1834 à Paris. Ingénieur des Mines, il parut dès sa jeunesse s'intéresser beaucoup plus aux choses de l'Art qu'à celles de la pure Industrie. Ce goût pour les Arts, qui ne l'empêcha nullement d'être un administrateur de premier ordre, le porta vers ces grandes Expositions qui, dès le milieu du siècle dernier, donnèrent un si puissant élan à l'activité humaine, dans quelque domaine où il lui convint de s'exercer.

Depuis 1867, Georges Berger fut la cheville ouvrière de toutes les Expositions Universelles, qu'il les dirigeât, comme celle de 1889, ou qu'il se contentât de siéger dans les commissions, comme en 1900. Mais le désir qui le tenait était celui d'une Exposition permanente de caractère franchement artistique. L'Union des Arts Décoratifs fut en partie son œuvre, et personne n'ignore l'impulsion qu'il lui donna comme président. De cet organisateur sans égal, la Société de l'Histoire du Costume ne tarda pas à s'associer les talents. Ce fut Georges Berger qui régla avec notre Comité d'organisation les conditions de notre Exposition de 1909. Le succès qu'obtint cette première manifestation de notre Société est pour nous faire garder à la mémoire de Georges Berger des sentiments de reconnaissance.

Sa carrière est trop connue pour que nous entreprenions d'en présenter le tableau. Il connut tout ce que la vie politique et sociale prodigue d'honneurs à ceux qui n'en font point fi. Aussi, est-ce surtout au vieillard aimable et courtois, d'accueil bienveillant et de commerce sûr, au doyen de nos sociétaires, que nous adressons ces paroles de gratitude et d'adieu.

LE COMTE MAURICE DE COSSÉ-BRISSAC

C'est avec un sentiment de profonde tristesse que nous avons appris la mort récente du lieutenant-colonel comte Maurice de Cossé-Brissac, que notre Société s'honorait de compter parmi ses membres fondateurs. Peu d'entre nous peuvent se vanter d'avoir rendu à la Société de l'Histoire du Costume des services aussi effectifs et aussi nombreux. Notre première Exposition seule pourrait dire ce qu'elle lui dut, surtout dans la section de la carrosserie où il prodigua sans ostentation ni pédantisme sa science large et profonde du cheval, de ses garnitures, de l'attelage et aussi des voitures du temps passé.

Cet officier de dragons archéologue n'en était pas à son coup d'essai. En 1900, il avait activement collaboré à l'Exposition des Moyens de transport, exposition qui fut remarquée au milieu du désordre même de cette foire cosmopolite qui semble avoir dégoûté la France de ces sortes d'opérations. Le comte de Cossé-Brissac avait fondé, avec Vallet, Bixio et autres artistes et amateurs, une Société dont le but était l'établissement d'un Musée de la Carrosserie et de la Sellerie. Le mauvais vouloir et l'inertie des Pouvoirs publics, la sournoise opposition des gens en place qui dirigent l'Opinion découragèrent, par malheur trop facilement, cette tentative. Toutefois le principe demeura sauf. La Société du comte de Cossé-Brissac se fonda avec la nôtre qui n'a nullement l'intention d'abandonner ses projets, comme l'a prouvé notre Exposition, comme le prouvera bientôt l'établissement de notre Musée du Costume.

Ouvrier de la première heure, ce gentilhomme affable et discret nous honora en prenant place dans notre Conseil, où sa voix était toujours affectueusement et favorablement écoutée. Ouvrier de la première heure, il travailla de ses mains aux arrangements de l'Exposition, attelant, bouclant, ajustant, et toujours à la bonne et correcte mesure. Et il faisait plus encore. Toute démarche qui pouvait être utile à notre association était aussitôt entreprise. N'est-ce pas lui qui nous fit donner

par le comte de Goybert la fameuse diligence qui appartient au bailli d'épée de Vitry-le-François, diligence qui est une des pièces capitales de notre futur Musée ?

Combien de fois, sans s'occuper ni du froid, ni du temps, partit-il de sa maison de Fontainebleau pour travailler ici, pendant les quelques heures que nous consacrons aux travaux obscurs des commissions ? Et il repartait, toujours alerte, bienveillant, plein d'espoir et de confiance dans la réussite de nos projets... Et, à la veille de réussir, il nous faut souffrir cette amère douleur de savoir qu'il ne sera plus là pour se réjouir avec nous.

Comte Maurice de Cossé-Brissac, notre Société vous adresse ici son plus sincère et plus affectueux souvenir. Quand vous vous êtes senti mourir, vous avez demandé que l'on mît une dernière fois sous vos yeux la statue de Jeanne d'Arc qui habitait votre chambre, et vous avez rendu l'âme sans en détacher vos yeux. Je crois que la simple fille qui, docile à la voix de l'Archange et des saintes Patronnes, laissa pays et famille et s'en fut combattre l'Anglais, était de votre lignage moral. Comme vous elle aima sans détour son pays, et mourut dans cette foi limpide qui, à la dernière heure, rafraîchit délicieusement le cœur des forts... Et c'est pourquoi nous vous aimions quand vous étiez parmi nous ; et maintenant que vous nous avez quittés, nous garderons votre souvenir comme un exemple et un encouragement.

Au moment où nous mettons sous presse, la triste nouvelle nous parvient de la mort subite de notre confrère M. Quentin-Bauchart. Une notice nécrologique lui sera consacrée dans le prochain Bulletin.

Les Sources de l'Histoire du Costume

LE COSTUME D'APRÈS LES INVENTAIRES

Dans le Bulletin de janvier dernier, nous avons insisté sur les éléments que les monuments figurés, tombeaux, miniatures, sceaux, tapisseries pouvaient apporter à l'histoire du costume aux temps passés. Nous insistions en même temps sur l'importance des documents écrits pour cette étude. Tel compte de dépense du temps de Charles V ou de Charles VI ouvre des horizons imprévus sur le luxe des fourrures, des gants, des chapeaux, des chaussures, des bijoux dont la cour de France donne le spectacle à la fin du quatorzième siècle. Et ces comptes l'emportent, sous le rapport de la précision et de l'authenticité, sur les chroniques et les mémoires contemporains. Les archives publiques contiennent deux catégories de documents officiels en quelque sorte, dont le dépouillement méthodique fournirait au besoin les notions les plus sûres sur tous les détails de la parure, de l'habillement, et aussi du mobilier dans la société bourgeoise, comme chez les grands seigneurs. Nous voulons parler des comptes et des inventaires. Sans doute, les scribes se montrent assez sobres de ces descriptions précises dont on est aujourd'hui si justement avide. Ils se bornent souvent à des énumérations un peu sèches et n'entrent guère dans de longues explications. Encore, ne doit-on négliger aucun indice, si mince soit-il, et, bien souvent, les termes employés dans ces textes fournissent des indications précieuses à recueillir.

Il faut d'ailleurs le reconnaître : c'est sur le costume que les inventaires dressés par les notaires, après le décès de leurs clients, se montrent le plus sobres de détails. Ordinairement, ces habillements, fatigués par l'usage, ne leur semblent guère valoir la peine d'être mentionnés. Plus de trois cents inventaires des effets mobiliers trouvés dans la succession d'artistes, du dix-septième et du dix-huitième siècle, nous ont jadis passé sous les yeux, et dans cette

masse de descriptions, presque jamais ne s'est rencontrée la mention des effets personnels ou du linge possédés par le défunt. Raison de plus pour recueillir avec soin tous les textes qui traitent de cette matière, si brefs, si concis qu'ils soient. Quand on en possédera un certain nombre, on arrivera sans doute, en les rapprochant, à en tirer de fructueuses conclusions. Il convient cependant, si l'on ne veut pas se condamner d'avance à un ajournement indéfini, de se résigner à un début modeste. Aussi, donnerons-nous ici, comme spécimen de ce genre de documents, un extrait de l'inventaire après décès, encore inédit, d'un artiste flamand fixé à Paris, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, au cours de la seconde moitié du seizième siècle.

Jérôme Franco ou Franck (1) mourait le 16 juillet 1610, laissant un riche héritage. L'inventaire énumère des meubles de prix, de nombreux tableaux et en donne l'estimation. Nous ne nous y arrêtons pas. Ce qui nous intéresse uniquement, pour le moment, c'est la description de la garde-robe du mari et de la femme, garde-robe de bourgeois aisés et analogue très vraisemblablement à celle de beaucoup de Parisiens de ce temps-là. Voici donc l'énumération des pourpoints, manteaux, collets, robes de chambre et cotillons, suivie de celle du linge, ayant appartenu au peintre Jérôme Franco et à son épouse. Nous mentionnerons encore les bijoux les plus remarquables, passant sous silence les bagues ou chaînes communes ne méritant pas d'être rappelées. Cet inventaire provoquera peut-être la communication de documents analogues; c'est le but que nous nous proposons actuellement. Les descriptions de trousseaux du dix-huitième siècle offrent le plus souvent un très vif intérêt. Leur acquisition monte parfois à des sommes fort élevées. Nous engageons beaucoup nos confrères à communiquer à notre Bulletin ceux qui leur tomberaient sous la main.

(1) Né à Herrenthal ou à Anvers vers 1640, Jérôme Franco, ou Francken, ou Franck, appartenait à une famille très nombreuse de peintres flamands. Son père Nicolas, ses frères Ambroise et François furent peintres comme lui. Ses neveux Sébastien et François le jeune, tous deux fils de François, sont également artistes, comme Jean-Baptiste, le fils de François le jeune. Trois autres homonymes de Jérôme Franck, Constantin, Gabriel et Maximilien Franck, ont aussi tenu le pinceau. On ignore quel degré de parenté les rattachait aux précédents. Quant à Jérôme Franco, dont le nom fut italianisé à la suite d'un séjour en Italie, il vécut longtemps à Paris et y mourut. Il avait peint un portrait du roi Henri III, aujourd'hui perdu, une *Nativité* pour les Cordeliers de Paris, datée de 1585. L'église Notre-Dame d'Anvers possédait de lui un tableau de 1607, où était représenté *saint Gomer rejoignant les deux parties d'un arbre fendu*.

Inventaire des biens du peintre Jérôme Franco (Franck), demeurant dans le quartier Saint-Germain-des-Prés, mort à Paris le 16 juillet 1610.

L'acte enregistre nombre de tableaux avec leur estimation. Les vêtements forment un article spécial :

Premièrement, un manteau de drap gris brun, prisé	5 livres
<i>Item</i> , un manteau, serge de Florence, bordé d'un gallon, garny d'un collet de taffetas	8 —
<i>Item</i> , deux manteaux de camelot (2), l'un desquels est de peu de valeur	9 —
<i>Item</i> , pourpoint et hault de chausse de velours figuré (3), tel quel	3 —
<i>Item</i> , un autre habit, chausse et pourpoint de satin	5 —
<i>Item</i> , un collet de maroquin	10 solz
<i>Item</i> , une couverture d'habit de fustaine (4) noire	3 livres
<i>Item</i> , une jupe de camelot, telle quelle	20 solz
<i>Item</i> , un habit de chamois, tel quel	50 —
<i>Item</i> , trois bas d'estame (5), telz quelz	20 —
<i>Item</i> , un bas de serge gris brun	10 —
<i>Item</i> , un bas blanc de laine	12 —
<i>Item</i> , une pièce de camelot violet, contenant dix à onze aulnes	13 livres
<i>Item</i> , une robe de chambre de serge bleu, doublé de frize (6) de mesme couleur	100 solz

(2) Camelot. Ce terme désignait anciennement une étoffe en poil de chameau, — d'où son nom formé de *camelus*, — venant d'Orient et rangée parmi les tissus précieux dont l'usage était interdit aux personnes de basse condition. Sa fabrication s'introduisit dans notre pays; le terme de camelot désigne alors une étoffe à tissu non croisé, comme le satin de laine, dans laquelle la laine était mêlée de poil de chèvre et quelquefois de soie.

(3) Velours figuré, velours à dessins ou à figures, par opposition au velours uni ou « velours à plain ».

(4) Le terme fustaine, ou futaine, d'un usage encore courant, est tiré du nom d'un faubourg du Caire. Il désignait une étoffe d'origine orientale, étoffe croisée dont la chaîne est de fine et la trame de coton. Elle fut importée en Europe lors des Croisades.

(5) Bas d'estame, bas de laine au tricot. Depuis le commencement du seizième siècle, on fabriquait des bas de chausses en laine et en soie. Les métiers à bas, d'invention anglaise, datent de la fin du règne de Henri IV. Les chausses étaient divisées en deux parties : haut de chausses, des cuisses à la ceinture, et bas de chausses, couvrant les jambes et se rattachant ordinairement au haut de chausses.

Un bas de chausses, au singulier, signifie une paire de bas.

(6) Frise, étoffe de laine, frisée d'un côté; elle se fabriquait surtout en Angleterre.

<i>Item</i> , ung manteau noir, à usage de femme, de cafars (7).	8 livres
<i>Item</i> , ung autre manteau de serge rayée, à usage de femme	6 —
<i>Item</i> , une robe de camelot de Turquie.....	4 —
<i>Item</i> , ung cotillon, camelot noir, tel quel.....	50 solz
<i>Item</i> , une robe de moncayart (8) à fleur.....	6 livres
<i>Item</i> , deux cotillons de taffetas changeant, tel quel.....	8 —
<i>Item</i> , ung cotillon camelot violet roze seiche, garny de passement.....	100 solz
<i>Item</i> , une autre robe de moncayart, tel quel.....	20 —
<i>Item</i> , deux cappes, l'une taffetas, l'autre moncayart.....	20 —
<i>Item</i> , deux juppes de taffetas blanc, à usage de femme..	30 —
<i>Item</i> , ung tapis de haulte lisse fait en paysage, où est dépeint l'histoire d'Europe.....	50 —

Ensuict le linge :

Premièrement, une garniture de liet de rezeuil (9), recouvert avec trois courtines et la bonne grâce, trois pantès, ung dossier, trois cour- tines, une bonne grâce (10), un soubassement de mesme, layé d'oreillier, prisé.....	18 livres
<i>Item</i> , une autre garniture de liet de rezeuil, recouvert avec les rideaux tout unis.....	15 —
<i>Item</i> , six draps de litz, plus que demy usés.....	12 —
<i>Item</i> , une douzaine et demye de draps de chanvre, partie neufz, partie demy usés.....	36 —
<i>Item</i> , deux nappes ouvrées de deux aulnes et demie de long	12 —
<i>Item</i> , trois grandes nappes de quatre aulnes, pièce de lin, ouvrées.....	8 —

(7) Cafars, caffart ou caffè, sorte de damas, tout en soie jusqu'au dix-septième siècle, puis en fil et en soie, puis tout fil à la fin du siècle. Le cafars de Flandre avait conservé la chaîne de soie.

(8) D'après le *Dictionnaire du Mobilier* de Henry Havard, ce terme désignait une étoffe de laine employée dans la garniture des meubles. On voit, par notre inventaire, que ce tissu était aussi employé pour les vêtements. Il était encore employé à la fin du dix-huitième siècle. C'était une espèce de serge fine, imitant un tissu oriental, d'où son nom.

(9) Ce terme de rezeuil, rezeuil, rezaul, reseul ou encore rezeau et rezeau désignait (d'après le *Dictionnaire de Trévoux*) un ouvrage de fil de soie, or ou argent, formant des mailles et des jours. On le rencontre souvent dans les inventaires du seizième siècle.

(10) Bonnes grâces, rideaux très étroits pendant le long des colonnes d'un lit, masquant les rideaux d'étoffe plus légère. On applique aujourd'hui ce terme à des rideaux de croisée n'occupant qu'une partie de la largeur de la baie.

<i>Item</i> , une douzaine et neuf de serviettes de lin ouvrées..	10 livres
<i>Item</i> , une serviette de collation ouvrée.....	25 sous
<i>Item</i> , une douzaine de serviettes de lin ouvrées.....	100 —
<i>Item</i> , trois serviettes de buffetz, damassés, de une aulne et demye de longueur.....	9 —
<i>Item</i> , trois autres serviettes de buffet, commun.....	4 livres
<i>Item</i> , trois tavayolles (11) et six taves d'oreillers de rezeuil recouvert et de toile coupée.....	12 —
<i>Item</i> , une douzaine de serviettes neuves de toile de chanvre.....	4 —
<i>Item</i> , deux douzaines de vieilles serviettes de thoille de chanvre.....	4 —
<i>Item</i> , six chemises à usage d'homme, de thoille de lin, demy usée.....	6 —
<i>Item</i> , six autres chemises de thoille de chanvre, à usage de femme (12).....	100 sous

L'argenterie et les bijoux dont l'énumération vient ensuite, atteignent des prix d'estimation assez élevés. On remarque notamment deux chaînes d'or évaluées 60 et 92 livres, à raison de 30 livres l'once; un chapelet de jais avec une croix d'or et une perle de 50 livres; une paire de bracelets d'agate, garnis d'or et de perles, de 50 livres; un anneau de turquoise, fait en cœur, de 30 livres, et d'autres anneaux de moindre valeur.

(11) Tavayole, pièce de toile garnie de dentelle ou d'autre ouvrage, servant à couvrir l'enfant présenté au baptême ou le pain béni à l'offrande.

(12) N'est-il pas un peu bizarre que la femme porte des chemises de chanvre, tandis que les chemises d'homme sont de lin.

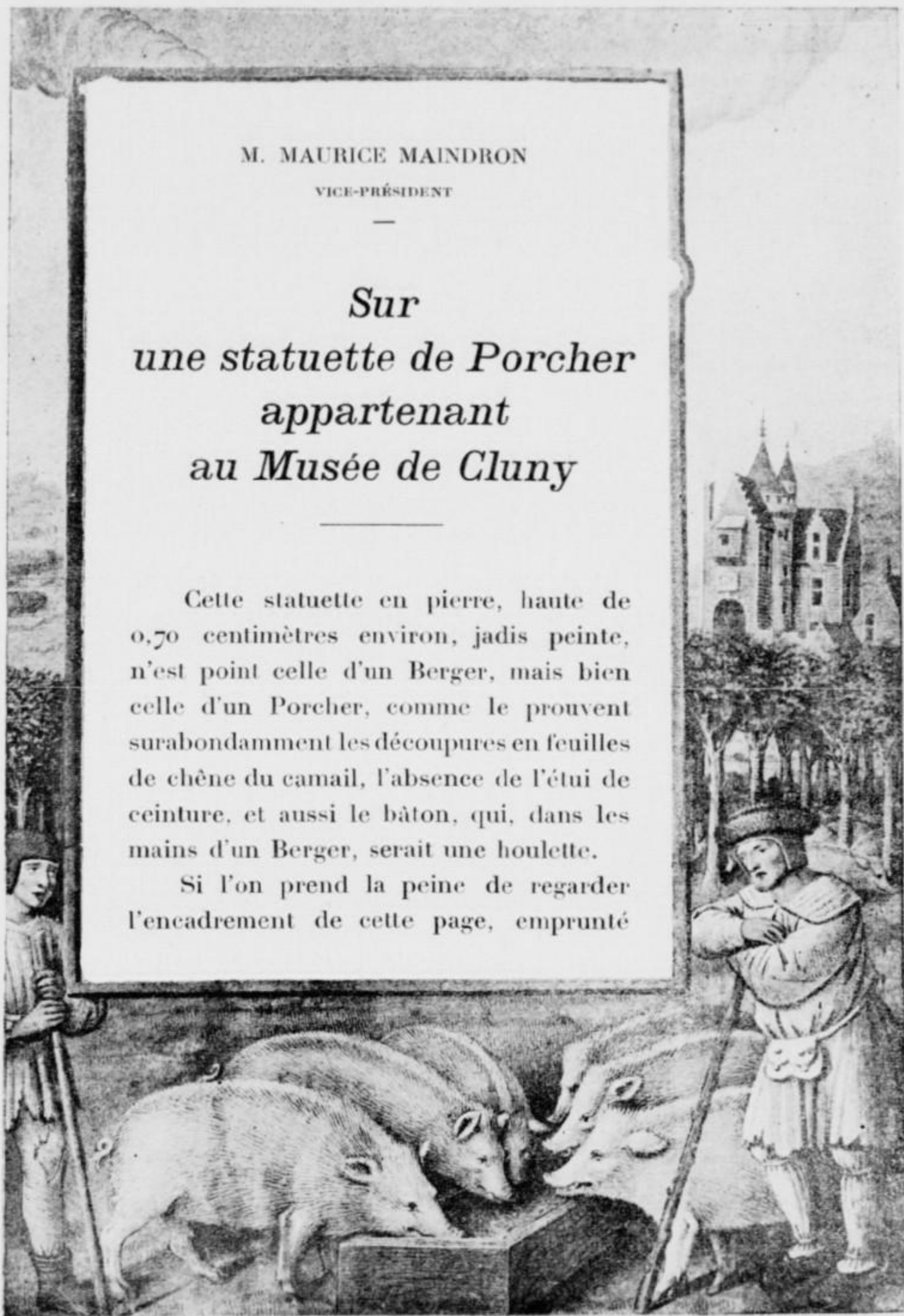
M. MAURICE MAINDRON

VICE-PRÉSIDENT

*Sur
une statuette de Porcher
appartenant
au Musée de Cluny*

Cette statuette en pierre, haute de 0,70 centimètres environ, jadis peinte, n'est point celle d'un Berger, mais bien celle d'un Porcher, comme le prouvent surabondamment les découpures en feuilles de chêne du camail, l'absence de l'étui de ceinture, et aussi le bâton, qui, dans les mains d'un Berger, serait une houlette.

Si l'on prend la peine de regarder l'encadrement de cette page, emprunté



aux classiques *Heures d'Anne de Bretagne*, on verra que le Porcher s'y appuie sur un bâton écoté, en tout pareil à celui de la statuette du quinzième siècle que donna feu Edmond Bonnaffé au Musée de Cluny. La mention *Berger* qu'y porte cette statuette doit donc être remplacée par celle de *Porcher*. L'erreur est d'ailleurs petite. La mention *Art français* n'a rien de répréhensible, non plus que celle de *Quinzième siècle*. La date exacte doit être fixée entre 1470 et 1500, environ.

Les renseignements sur le costume que peut nous donner cet intéressant objet sont assez nombreux. En comparant la statuette du Musée de Cluny au classique manuscrit français de la Bibliothèque nationale dont nous reproduisons deux personnages (*fig. 1 et 2*), nous voyons qu'elle donne la représentation fidèle d'un homme des champs sous le règne de Louis XI. Les porchers des *Heures d'Anne de Bretagne* ont déjà un caractère un peu différent. Encore faut-il compter avec le costume des diverses provinces du Royaume, beaucoup plus qu'avec l'époque elle-même. Je ne parle pas du petit valet qui est revêtu de haillons, avec sa misérable *biande* effilochée, ses *chausses* d'une pièce déchirées au genou, et ses grossières chaussures du type des *bobelins* à tige courte, montant au-dessus de la cheville. Ce porcher subalterne est coiffé d'un bonnet, ou pour parler plus exactement, d'une *cale* dont les larges brides rabattues lui couvrent les oreilles. Et il porte un bâton, comme le maître porcher, lui-même, mais plus court.



Fig. 1
BERGER, VERS 1470
(Bibl. Nat., ms. n° 873)

Le maître porcher est coiffé, par dessus sa *capeline*, sorte de *cale* dont les brides et le couvre-nuque sont d'une même pièce avec le bonnet, d'un chapeau ou *chapel* en poil de lapin ou de lièvre, suivant la mode du temps, mode qui durera jusqu'au dix-septième siècle.

Le cou est dégagé par le large col très avalé de la *cotte*, col qui, relevé, fait office de camail. La *cotte*, qui peut s'appeler, dans l'espèce, aussi bien une *biande* qu'un *gipon*, est à peine serrée à la ceinture par la courroie d'une grande bourse du type classique dit à *cul de vilain*. Les *braies*, qui descendent peut-être jusqu'aux pieds, dispa-

raissent, à partir des genoux, sous des *fausses chausses*, dites aussi *bottines*, *heuses*, et *chaussettes*. Ces bas de chausses de dessus semblent arrêtés sous le genou par une jarretière ; un lien semblable les arrête au-dessus des chevilles, et le bas s'épanouit sur le soulier dont il cache la tige, suivant une mode depuis longtemps en usage et qui se prolongera jusqu'au seizième siècle, comme le prouve notre figure 3, datant de 1507. Mais là, le personnage porte des *longues braies* ajustées à demi, ressemblant à un pantalon, et descendant en ligne



Fig. 2
PORCHER, VERS 1470
(Bibl. Nat. ms. n° 873)

directe des *braies* gauloises et franques issues elles-mêmes des *anaxyrides* de la Perse et de l'Inde, ainsi que chacun sait.

On remarquera que le porcher des *Heures d'Anne de Bretagne* ne porte ni son *écharpe* ou *panetière*, ni son *baril*, comme celui du Musée de Cluny. C'est que, et la bourse l'indique, notre homme n'est pas dans la forêt, menant ses porcs à la glandée. Il est dans la cour de la maison où les porcs s'engraissent à l'auge, et sans doute s'apprête-t-il à les mener au marché. Le fond du tableau est chargé d'une charmille, d'une église, décor plutôt citadin que rustique.

La statuette de Cluny, au contraire, est celle d'un porcher campé sur son bâton et en costume de travail. Son mauvais chapeau, son camail, son manteau valent contre les intempéries. Il porte en sautoir sa *panetière* ou *écharpe* (1) sur la hanche droite, et la corde qui soutient son *baril* (2) sur la gauche, se croise avec le lien de l'*écharpe*. Dans celle-ci, sorte de sac transversal que portent aussi les bergers, les chasseurs, les pèlerins, voire

(1) 1379. « ...Le berger doit porter et ceindre sa panetière pour mettre le pain pour lui et son chien. La panetière doit être de cordelle treillée et nouée au droit neu, en manière de la harace du potier de terre... Et cette panetière doit estre attachée au senestre côté du berger. » J. de Brie. *Le Bon Berger*, ch. 8, p. 69.

1500. « ... Et vos riches panetières bien garnies qui pendent à vos belles saintures. » Lemaire des Belges. *Illust.* 1, 1, f° 24, v°.

1609. « L'escharpe d'un pèlerin. *Id est* malette, car il la porte en escharpe. » Nicot. *Thésor Lang. Fr.*

(2) Les deux barils que nous figurons sont portés l'un par un porcher (fig. 2), l'autre par un lépreux (fig. 8). C'est à cette dernière catégorie que se rapporte le texte de 1568. « ... Fut condamné d'avoir le fouet... ayant son baril pendu au col devant sa poitrine... » Ambroise Paré. *Chirurgie*, 1, 19, c. 23.



STATUETTE DE PORCHER, DE LA FIN DU XV^e SIÈCLE

(Musée de Cluny)

les nobles hommes (3), se renferment les vivres, dans celui-là, l'eau, le vin, ou la petite bière. Ainsi muni, le porcher peut passer tout le

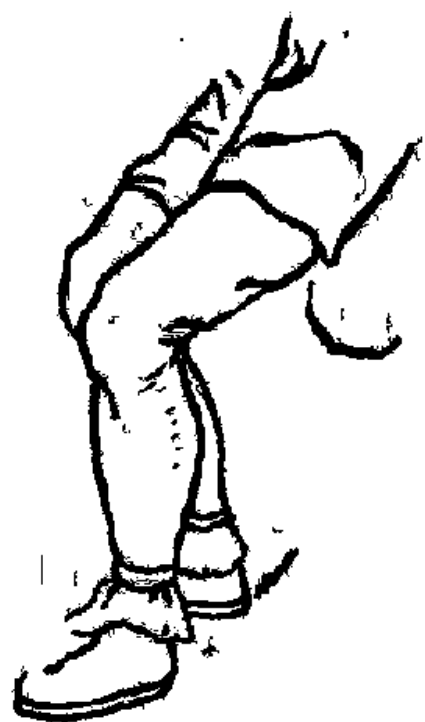


Fig. 3

CHAUSSETTES À PIEDS
COUPÉS

(Mystère de la Concep-
tion. Impr. Paris, 1607).

jour dans les sauvages solitudes de la forêt de chênes où ses bêtes se pressent à la recherche des glands. Si les fruits ne jonchènt pas le sol en quantité suffisante, l'homme avec son long bâton terminé en crosse s'en ira gaulant les branches, et les glands tomberont en pluie. Pour pénétrer dans les halliers où se croisent les tiges épineuses, le porcher doit être solidement chaussé. Aussi, porte-il des bottines arrêtées aux genoux et dont les retombées, taillées en façon d'empeigne, recouvrent en partie les souliers comme le pied d'une guêtre moderne. Par une modeste recherche d'élégance, le pourtour inférieur du camail est orné d'ébarbures en feuilles de chêne. N'ayant pas encore eu l'occasion de voir des objets similaires, je me demande si ce petit enjolivement n'est pas une fantaisie de l'artiste qui a voulu fixer ainsi un symbole.

J'en doute, cependant. A cette époque les artistes copiaient très consciencieusement les objets; les moindres accessoires étaient traités avec une scrupuleuse fidélité. Et, comme il s'agissait de choses d'usage courant, point n'était besoin d'inventer. Et, encore, les ornements ébarbés, découpés, n'avaient point passé de mode sous le règne de Charles VIII. Et enfin, la statuette qui nous occupe peut très bien dater du règne de Louis XI.

En effet, les quelques monuments figurés qui m'ont passé sous les yeux et que j'ai retenus comme présentant le plus de rapports communs avec celui qui nous occupe, datent de 1470, pour le plus grand nombre (fig. 1, 2, 8). Certains sont plus anciens (fig. 4, 6). Mais celui-là même qui date de 1456 (fig. 7) ne s'éloigne pas sensible-

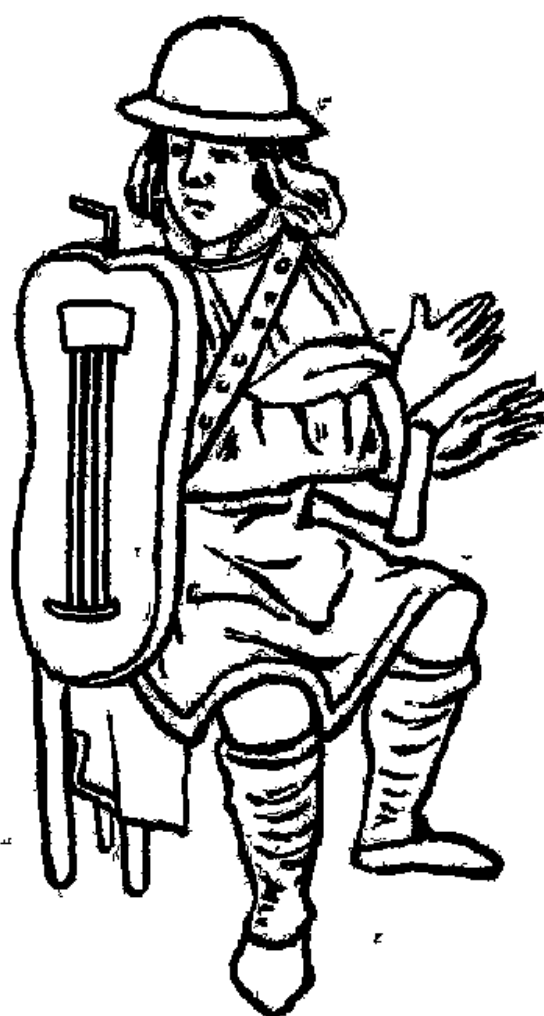


Fig. 4

BAS DE CHAUSSES OU
BOTTINES, 1460

(Manusc. Bibl. Nat., n° 97)

(3) 1416. « ... Une escharpe de cuir noir garnie d'or à l'environ, pendant à un tixu de soie noire, garnie d'or, en manière d'une chayne... » Invent. du Duc de Berry. Apud Gay. Gloss. archéol. ad vocem Echarpe.

ment des types précités. Et, chose plus singulière encore, ceux du seizième siècle (*fig. 3, 9*) ne s'en éloignent pas davantage. Il n'y a même pas de différences fondamentales entre l'ajustement de notre porcher de Cluny et le berger du *Calendrier des Bergers* de 1519 (*fig. 9*), sinon dans le bâton et la houlette. Il est vrai que cette gravure date, très probablement, de la fin du quinzième siècle.



Fig. 5

CHAUSSES À PIEDS
COUPÉS DITES À
ÉTRIER, VERS 1460
(Bibl. Nat., ms. fr. 9198)

Ces considérations sommaires devaient précéder les quelques éclaircissements archéologiques que nous allons donner sur le costume et l'outillage de la statuette conservée au Musée de Cluny. Que ce soit celle d'un porcher, arrêté au milieu de ses pores à la glandée, voilà qui me paraît établi. Étudions donc le costume de ce porcher :

Son petit chapeau, en forme d'écuelle, semble fait de bandes de paille tressée ou de quelque écorce, comme celle du tilleul. Ce



Fig. 6

ÉCHARPE DE BERGER, VERS 1460
(Manusc. Bibl. Nat., 873)

serait alors un de ces *chapeaux de til* (4) dont il est si fréquemment question dans les vieux textes. Ce chapeau rappelle, quoique en proportions réduites, beaucoup plus celui dont est coiffé le berger (*fig. 1*) que celui du porcher du même recueil (*fig. 2*). Il en est de même pour le camail, et, pourtant, il est certain que la figure 1 est bien celle d'un berger, comme le prouve l'étui (5) qui bat son ventre. Et je crois bien que la figure 2 est celle d'un porcher, car ce petit personnage est équipé comme celui du Musée de Cluny.

Le camail qui habille les épaules et la tête, laissant la face à découvert, n'est pas une aumusse; d'ailleurs, ce dernier mot, trop souvent détourné de son sens, signifie une coiffure et non point une pièce de vête-

(4) 1401. « Pour 200 chapeaux de til achetez au lendit pour envoyer à Coucy devers Mons. d'Orléans, pour ce 12 l. p. » *Argenterie de la reine* (Compte d'Hémon Ragnier), f° 55 v°.

(5) Cet étui est minutieusement décrit dans *Le Bon Berger* de Jean de Brie (1379), ainsi que tout l'attirail utile au berger, et la description occupe bien deux pages.

ment (6) comme l'est, par exemple, la cagoule, dont le camail est un dérivé.

Le manteau est un surtout du type le plus commun, celui de la garnache à qui succédera la limousine. Il est agrafé au droit des clavicules et sur lui retombent les barbes en feuillage du camail.

Le vêtement à manches droites, de largeur moyenne, est une cotte ou plutôt un *bloy*, une *blande* ou *biaude*, c'est-à-dire une blouse, descendant presque aux genoux, et dont les plis, serrés par une ceinture, s'organisent parallèlement. Sous ce *bloy* (7) le porcher devait avoir un coteron (8), c'est-à-dire une cotte sans manches, puis une chemise, ainsi que le montre la figure 2. Le joueur de chifonie, contemporain de ces porchers (*fig. 4*) porte un vêtement semblable, de même que le berger (*fig. 6*), dont le camail est rabattu. Le *bloy* du berger de 1456 (*fig. 7*) semble plus vaste et plus long.

Les braies, ou plutôt les chausses de notre porcher sont cachées par son vêtement, à peine en voit-on ce qui habille les genoux. Ce sont des chausses justes (9) ainsi qu'on les portait alors et qui se continuaient jusqu'aux pieds qu'elles habillaient parfois complètement, constituant de véritables pantalons à pieds (10), tels qu'on en porta au



Fig. 7

ÉCHARPE DE BERGER
VERS 1456

Miniature des Miracles de
Notre-Dame
(Bibl. Nat., ms. fr. 9198)

(6) 1408. « Osta son annuche de velours qu'il avoit mise sur son chappron enfourné, dessoubz le quel avoit une capelane. » *Donët d'Arcq. Ann. Soc. Hist. Fr.*, II, 2, p. 14.

1608. « ... Lui en sera fait un bonnet autrement appelé aulmuce... » *Statuts des Bonnetiers aulmuciers mîtonniers de Paris. Arch. Y.*, 13, t. IX, f° 174. *Apud Gay. Gloss. archéol. ad vocem Aumusse.*

(7) 1328. « Pour 4 bloy... pour les cotes de povres gentilshommes, pour l'yver dessus dit. » *Comptes Franche-Comté. Bibl. nat. mss.* 8551, p. 33. *Apud Gay. Gloss. archéol. ad vocem Bloy.*

(8) 1379. « Sur la chemise doit [le berger] avoir ung coteron de blanchet ou de gris camelin sans manches : lequel coteron doit estre double par devant, pour garder sa fourcelle et son estomach des vens et tempestes. » J. de Brie. *loc. cit.*

(9) Chausses justes, c'est-à-dire collantes, par opposition avec les vastes braies ou chausses à la marinière, puis avec celles du seizième siècle dites à la garguesse, à la grecque (grègues), etc. Il est bien entendu que le tricot n'entre que fort tard dans la fabrication des chausses; jusqu'au milieu du dix-septième siècle, les bas de chausses courants étaient faits avec des bandes de tissu taillées de biais et cousues. Nous consacrerons d'ailleurs prochainement une notice aux chausses.

(10) 1389. « ... A Jehan de Saumur, cordonnier, pour avoir semelé 111 paires de chausses, au pris de 6 sols la paire. » *Compt. roy. Apud Laborde. Gloss. Notice Émaux ad vocem Chausses semelées.*

commencement du dix-neuvième siècle. Souvent par dessus ces bas de chausses (11), des chausses coupées (12), soit dépourvues complètement de pieds (13), soit munies d'un court sur-pied et d'une bride ou sous-pied, destiné à les empêcher de remonter (14), comme le montre la figure 5. Ces bas de chausses détachés qui se passaient par dessus les autres munies de pieds et dites *chausses à moufles* (15), s'appelaient souvent *chaussettes* (16). On disait aussi *fausses chausses*, *grandes chaussettes* (17), et plus tard *tricouses* (18), nom qui demeura en usage jusqu'au dix-huitième siècle. Ces tricouses qui se portaient sous la botte furent longtemps de peau blanche (19) et comme le bon genre était de les laisser dépasser au-dessus de l'embouchure, on remplaça encore plus tard cette peau par du linge empesé qui constitua les *manchettes de bottes* (20).

Mais les espèces de heuses qui recouvrent les bas de chausses de

(11) Bas de chausses, c'est-à-dire des bas, non pas au sens moderne du mot, mais des bas faisant partie de l'ensemble. Cependant on trouve des exemples très anciens de bas de chausses indépendants du haut de chausses, ils deviennent communs au quinzième siècle. 1492. « Que les chausses qui sont si bien tirées — soient tenues gentement et gardées — de jarretières. » Ol. de la Marche. *Le parement des dames d'honneur*, ch. IV.

(12) Chausse coupée s'entend aussi bien du haut de chausses s'arrêtant au genou comme une culotte courte, que des bas de chausses à pieds coupés, comme le prouvent ces deux exemples : 1550. « Chausces ont détrenchiées par les piés à sisos. » et 1541. « Une paire de chausses coupées aux genoulx. » Cfr. Gay, *Gloss. archéol.*, p. 362, col 2.

(13) Ce sont les chausses dites à pieds coupés, comme en montre le lépreux (*fig. 8*) — 1492. « ... Qu'il puisse et saiche faire, en une aulne de drap de 5 quartiers de lèze, 4 paires de chausses à femme et l'avant pied du même drap c'est assavoir 2 paires à moufle et les 2 autres à pied copé. » *Statuts des chaussetiers de Poitiers* (Ordonn. des rois), XVII, p. 567.

(14) « Chaussettes à étrier, *Medias calcetas*., l'estrier de la chaussette. » Howel, *Particular vocabulary*, sect. 33.

(15) Chausse à moufles déjà citées dans la note 3.

(16) Ce terme de chaussette est employé surtout à partir du seizième siècle et dure encore, avec le même sens, au dix-septième, soit qu'il désigne un bas de dessous, soit qu'il désigne au contraire la grande chaussette dont il est question dans la note 7. 1680. Chaussette « Bas de toile qui n'a point de pié et qu'on met sur la chair, et sous le bas de dessus. » Dictionn. de Richelet.

(17) 1572. « Une faulces chausses de serge rouges bandées d'une bande de vellours rouge, garnye de son bas, servant à botter. » *Invent. de Claude Gouffier*, p. 557.

1556. « Pour 3 aulnes et demye toile rousse pour servir à grandes chaussettes pour bottes, à 8 s. l'aune. » *Comptes roy. de Henri II, Bibl. Nat.*, mss. 10405, f° 26. *Apud Gay, Gloss. archéol. ad vocem Chaussette.*

(18) 1857. « Et à la deuxième traite que je donnay ma jambe sortit, laissant sous mon cheval ma botte, ma tricouse et mon esperon chaënn en son lieu. » Pape de Saint-Anban. *Mémoires*, édit. Panth. litt., p. 406, col. 1.

(19) Elles étaient de toutes espèces de peaux, de toiles, etc. Souvent aussi la garniture de peau tenait à la botte même, ou bien elle se réduisait à une simple genouillère intérieure.

(20) 1788. « ... Habit gris, veste et culotte rouges, manchettes de botte, bottes à l'écuylère... » Châteaubriand, *Mém. d'Outre-Tombe*, I, p. 224.

notre porcher appartiennent à la catégorie des *bottines*. Ce sont des jambières que l'on passe comme des bas, et qui, comme les guêtres, ont une demi-empeigne (21). Les guêtres modernes, qu'elles soient bou-



Fig. 8

BARIL DE LÉPREUX.
Figure sculptée du cloître
de Cadouin (Dordogne),
vers 1470, d'après Gay.

(Gloss. Archéol. p. 121,
col. 2).

clées ou boutonnées sur le côté, ont pour ancêtres les *gamaches* (22) que les Crispins du dix-huitième siècle portent encore sur la scène.

Les bottines de notre porcher sont arrêtées au-dessous du genou par un lien formant jarretière; leur demi-empeigne recouvre les gros souliers de cuir, à bout large et demi-rond, comme on les portait à l'époque (23). Leur épaisse semelle, peu débordante, ne présente rien de particulier. D'ailleurs je crois que les pieds du personnage ont été refaits, et peut-être aussi le bâton.



Fig. 9

**BERGER, FIN DU
XV^e SIÈCLE**

(Calendrier des
Bergers, édit.
1510, f. Q. 1).

Je ne parlerai pas des tissus qui composent ce vêtement campagnard de la France centrale, car le travail du ciseau et de la gradine n'est pas assez fin pour qu'on puisse juger du grain, de la trame et de la matière des étoffes. Mais, en se reportant au *Bon Berger* de J. de Brie, ouvrage classique du quatorzième siècle, on voit comment était vêtu un berger, et l'on doit croire que de grands changements n'étaient point survenus, un siècle plus tard, dans l'accoutrement paysan. Or,

(21) J. de Brie (*loc. cit.*) recommande au berger de se faire ses bottines ou jambières, ou *vuagues* « de cuyr des buhos d'ung vieux huseaulx pour la pluye. »

(22) 1591. « Une paire de gamaches de drap tanné, 1 esc. 15. s. » *Vente du S^r Beaujeu*. Apud Gay, *Gloss. archéol., ad vocem Gamache*.

(23) Les souliers que montre la figure 3 sont également de ce type. J. de Brie (*loc. cit.*) entre dans de minutieux détails sur la chaussure du bon berger qui « doit avoir souliers bobelinez et taconnés de fort cuyr, et, en yver temps, par dessus ses chausses, doit avoir vuagues de cuyr des buhos d'un vieux huseaulx pour la pluye. Il doit être garny de tacons et de semèles de fort cuyr bien pourpointez de gros fil de chanvre bien cyré de eire blanche, poix rasine et de suif pour plus durer. Et doit savoir asseoir ses tacons ou semèles en ses bobelins par dessoubz le buisson, quand besoing en est. » Les tacons sont des talonnettes et les semèles sont des fausses semelles, le tout se mettant sans doute à l'intérieur des bobelins qui sont des gros souliers épais à clous. Le terme brodequin était alors employé pour des chaussures souples qui se portaient à l'intérieur des forts souliers, des bottes, etc.

J. de Brie nous renseigne très exactement sur les vêtements, leur coupe et leur matière. Depuis la chemise dont il expose la coupe et qu'il veut de grosse toile forte dite *canevas*, ainsi que les braies qui sont de vrais caleçons, jusqu'au surplis ou blande, ou blousé de dessus, rien n'est omis. Les chausses seront de gros *blanchet*, c'est-à-dire de drap grossier de toile blanche, ou bien de *camelin* gris. Les camelins étaient des draps de laine plus ou moins fine, de la famille des aver-sins qui sont à deux faces, c'est-à-dire que ces draps n'ont ni envers ni endroit. J. de Brie veut que le camelin soit gris. L'on sait que les camelins avaient pris leur nom de leur teinte roussâtre qui rappelait la robe du chameau. Il y en avait de toutes sortes, depuis la plus fine jusqu'à la plus commune. Les prix varient en conséquence. Le coteron, qui se pose sur la chemise, sera également de blanchet ou de camelin, comme la *cote* ou *colte* qui vient par-dessus. Par-dessus ces deux vêtements vient le surplis, à manches comme la cote ; celui-là sera de fort treillis. Le surplis est serré au-dessus des hanches par la ceinture.

L'habillement du Porcher conservé au Musée de Cluny ne diffère pas sensiblement de ce type. C'est, en somme, un habillement pratique et confortable qui, s'il manque de qualités luxueuses, demeure cependant loin de ces pittoresques assemblages de haillons dont les Romantiques drapaient invariablement leurs paysans.

*
* *

Telles sont les observations, auxquelles je crois devoir me borner aujourd'hui, que m'inspira cette curieuse statuette du quinzième siècle français. Je me suis tenu à l'essentiel, et encore n'ai-je fait qu'effleurer le sujet. S'il m'était permis d'exprimer un vœu, ce serait que nos confrères de la Société de l'Histoire du Costume s'attachent à toutes ces productions, encore nombreuses, de notre art national, et nous donnent de petites études sur le Costume dans la Statuaire et la Peinture, en appuyant leurs descriptions sur des textes contemporains, suivant la méthode de Visconti.

Cette note n'a pas d'autres prétentions que la recherche de la vérité, c'est-à-dire de la précision dans l'examen et la description des objets. Si j'ai commis des erreurs, je recevrai les critiques avec reconnaissance, cela me prouvera que ce petit travail n'aura pas été perdu.

**Notice sur un tapis de selle du dix-huitième siècle
acquis par la Société pour le Musée du Costume**

La planche qui accompagne cette notice reproduit une récente acquisition pour notre Musée. C'est une *housse en bottine*, tapis de selle muni de sa paire de fontes, en velours bleu rehaussé de broderies d'argent, qui, par leur caractère ornemental, se rapportent à la fin du règne de Louis XIV ou à la Régence. On appelait *Housse en bottine* le tapis de croupe qui rejoignait la selle, comme, plus anciennement le *girel* ou *giret*, mais celui-ci était beaucoup plus long. La *Housse en botte* était le grand tapis de selle qui habillait non seulement le dessus de la croupe, mais qui couvrait les flancs de la bête jusqu'aux fontes. On a pu voir à notre Exposition du Costume, en 1909, des exemples de ces deux sortes de housses.

D. CHAINEUX

Le Costume préhellénique (suite)

Pouvons-nous décidément, avec Champollion, voir des grecs primitifs dans les peintures de Beni-Hassan (1)? Les femmes et enfants y portent une bottine haute, dans le genre de celle que nous venons de décrire. (C'est même le seul exemple déterminé que nous possédions d'une chaussure féminine). — Quant aux hommes représentés sur le même monument, leur chaussure moins haute, formée d'une semelle munie de lanières venant s'entre-croiser sur le pied (2) semble, comme le *tabteb* égyptien ou beaucoup de chaussures orientales, se relever légèrement du bout, comme un palin.



Fig. 116

Le fragment du vase de Tirynthe (3), lui aussi, nous offre ce relèvement visible du bout de la bottine, qui alors saute aux yeux dans

(1) Revoir fig. 14 et 23, n° 4 du Bulletin, pp. 88 et 92.

(2) C'est la *curbatine* de tous les peuples primitifs, encore portée de nos jours par les paysans de Grèce et d'Italie.

(3) Revoir fig. 18, n° 4 du Bulletin, p. 90.

l'exemple donné par les dompteurs de taureaux de Vaphio (1). Remarquons aussi l'épaisseur de la semelle, donnée par la première des figures de ce dernier exemple,... et l'extrême analogie qu'il offre avec la chaussure portée de nos jours en Syrie (*fig. 116*).

C'est cette chaussure en patin, que les Etrusques, descendants de nos Egéens, désigneront plus tard sous le nom de *calceus repandus*.

Toilette, Chevelure, Coiffure

Le tatouage a été usité chez les Grecs, et comme chez les autres peuples, a formé la parure principale aux âges reculés — voir la tête d'idole en marbre (*fig. 117*) trouvée dans une sépulture d'Amorgos, et dont le visage est tatoué; — l'idole féminine en calcaire blanc

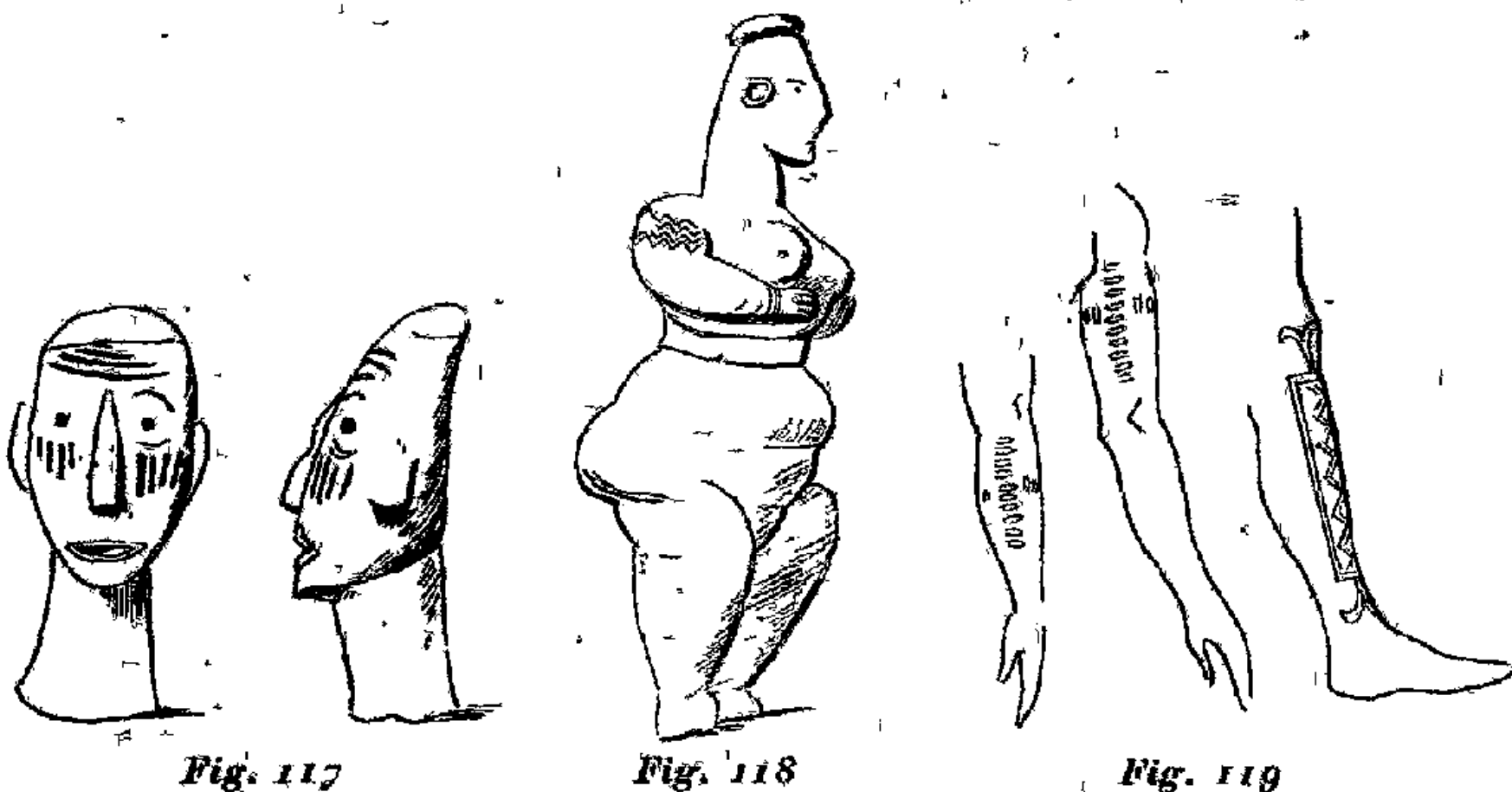


Fig. 117

Fig. 118

Fig. 119

(*fig. 118*) de Sparte, qui porte des dessins en zigzag sur l'épaule. — Les images du *Tamhou*, déjà citées (2), portent des tatouages fort visibles sur les bras et les jambes. Nous en donnons ci-contre (*fig. 119*) le dessin détaillé.

On a trouvé, dans les tombeaux de Mycènes, des grains de matière colorante, bleu intense ou rouge sombre, dont la destination au tatouage apparaît comme absolument vraisemblable.

CHEVELURE. — Lorsque la chevelure masculine n'est pas dissimulée par l'une ou l'autre coiffure, elle apparaît d'habitude portée dans toute sa longueur, parfois frisée ou ondulée (*fig. 120 et 121*) (3). —

(1) Revoir *fig. 1*, n° 4 du Bulletin, p. 85.

(2) Revoir *fig. 21*, Tome I^{er} du Bulletin, page 91.

(3) Revoir aussi les *fig. 1, 13, 14 et 23*, Tome I^{er} du Bulletin, pp. 88 et 92; les *fig. 33 et 40*, *idem*, pp. 118 et 119; et les *fig. 76 et 83*, *idem*, pp. 142 et 146.

Ce sont les Achéens à la tête chevelue « *Karê Komoôntes Achaioi* » dont parlera Homère (1).

Très souvent, cette abondante chevelure est entourée d'une bandelette ou lanière, nouée sur l'occiput.

Le dompteur de taureaux du vase de Vaphio (2) a noué sur la nuque ses très longs cheveux, les laissant ensuite étalés en nappe sur les épaules. Les cheveux, également très abondants, de l'officier de Haghia Triada (3) tombent sur le côté de toute leur longueur, tandis que ceux du front semblent bridés par un lien transversal. Quant au soldat (*même figure*) auquel cet instructeur fait faire l'exercice, comment est-il coiffé en réalité ?

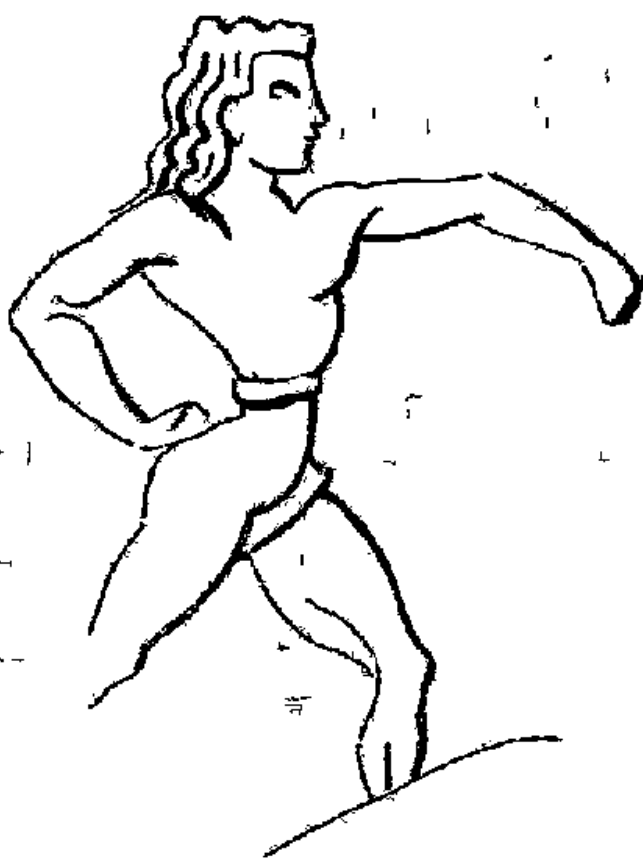


Fig. 120

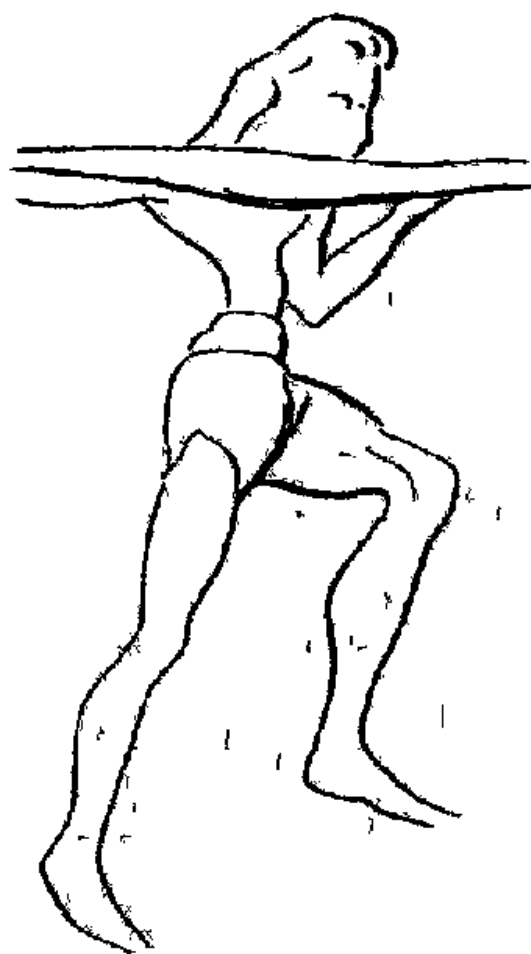


Fig. 121

Aurait-il les cheveux coupés ras sur l'occiput, et le reste rassemblé sur le haut du crâne en une petite masse compacte, d'où surgirait le reste, rassemblé en queue de cheval, comme plus tard chez les peuples germaniques ?

Où cette apparence de queue serait-elle le cimier d'un petit casque, en ce cas bien imparfaitement figuré ?

Où bien enfin cette queue — ce cimier possible — au lieu de faire partie de la coiffure ou de la chevelure, serait-il attaché au *bâton* que semble tenir l'homme de la main gauche ?

Dans ce dernier cas, de quelle destination peut être l'instrument entier ? Fanion ? Enseigne ?

Il est difficile de conclure.

La mode de relever, de serrer et d'attacher ses cheveux étroitement autour de la tête, avant le combat peut-être, d'une part pour n'en être

(1) Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, Tome VI.

(2) Revoir fig. 1, Tome I^{er} du Bulletin, p. 85.

(3) Revoir fig. 101, Tome I^{er} du Bulletin, p. 29.

pas aveuglé, d'autre part pour ne pas donner prise à l'ennemi, paraît résulter de l'examen de certaines intailles (*fig. 122*) (1).

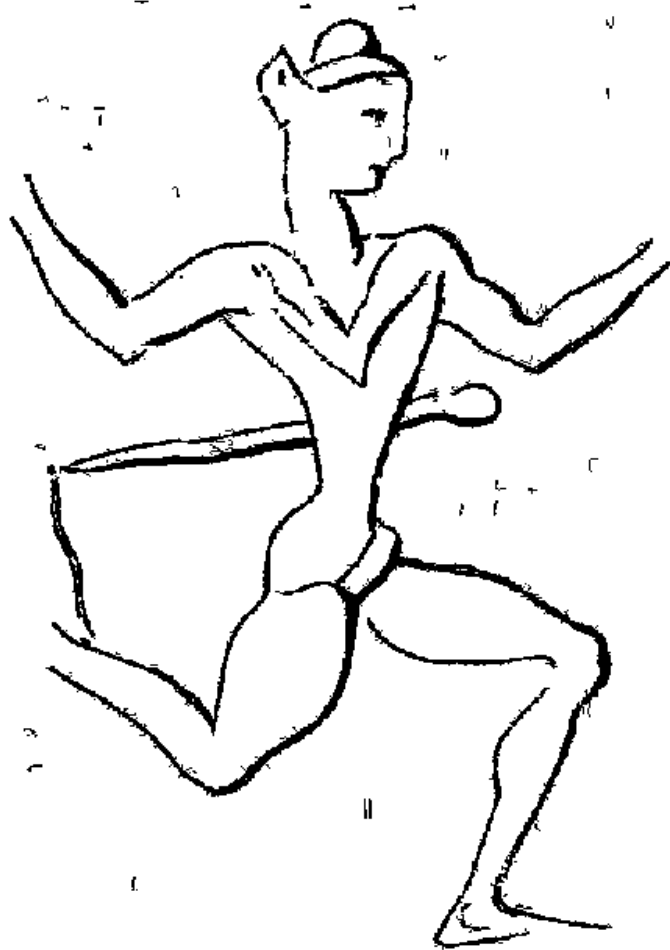


Fig. 122

Non seulement les combattants, mais encore les deux spectateurs et les femmes, sur le vase d'argent de Mycènes (2) ont les cheveux complètement hérissés. L'artiste primitif aurait-il eu l'intention de représenter un effet de l'horreur et de l'anxiété occasionnées par la vue du combat?

L'agate intallée (*fig. 123*) nous montre la chevelure tout aussi

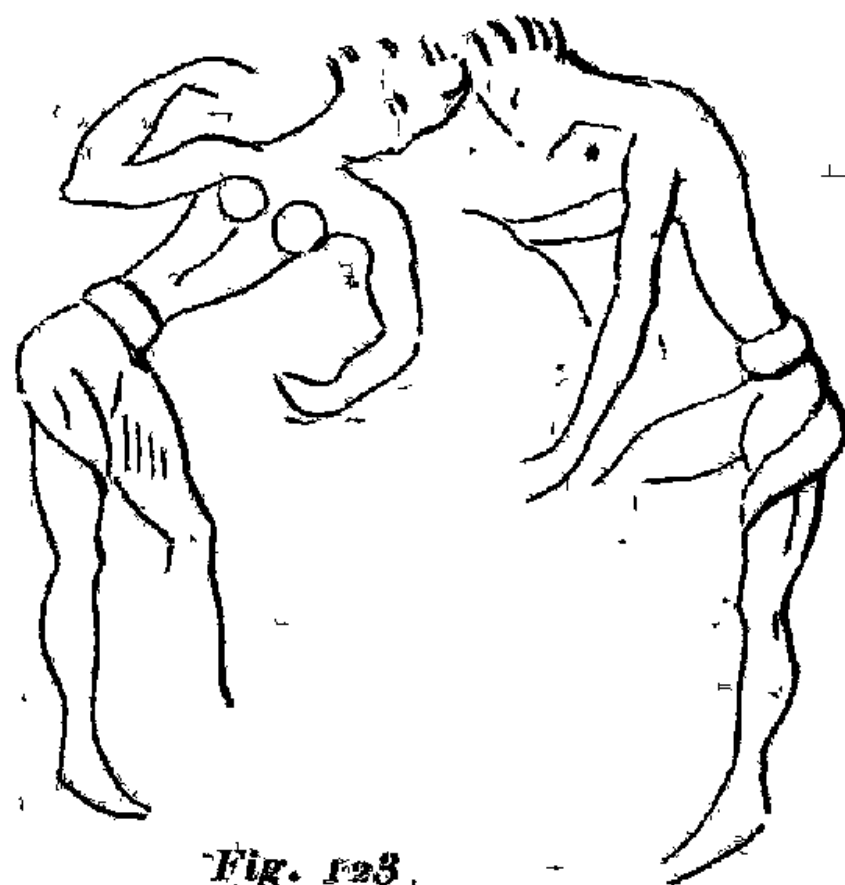


Fig. 123

hérissée de deux chasseurs garrottant un lion, autre action violente.

Les hommes taillent d'ordinaire leur barbe en longue pointe, tout en se rasant la moustache (3). Barbes et chevelures, tout au moins chez les chefs, étaient fréquemment entrelacées de minces spirales d'or en forme de ressort à boudin, dont on a trouvé quantité dans les tombes.



Fig. 124

La femme porte d'habitude, elle aussi, les cheveux dans toute leur longueur (4), parfois ayant subi une ondulation, d'autres fois séparés en tresses (*fig. 124*) tombant sur les épaules en suivant les contours du visage.



Fig. 125

(1) Revoir aussi *fig. 10*, Tome I^{er} du Bulletin, p. 87.

(2) Revoir aussi *fig. 16*, Tome I^{er} du Bulletin, p. 89.

(3) Revoir aussi *fig. 14* et *23*, Tome I^{er} du Bulletin, pp. 88 et 92.

(4) Revoir aussi *fig. 2*, Tome I^{er} du Bulletin, p. 85; *fig. 25*, *29*, *47*, *53* et *57*, *idem*, pp. 116, 117, 120, 122 et 124; et *fig. 58* et *73*, *idem*, pp. 137 et 144.

La statuette de bronze trouvée en Troade (*fig. 125*) nous montre les deux tresses latérales, et le surplus de la chevelure (tombant d'abord en queue dans le dos) tressé lui-même et ramené sur le sommet de la tête, où il se fixe en formant un petit chignon.

La *figure 126* est le dessin de cet arrangement, d'après exécution faite sur nature.

Les lourds chignons sur l'occiput, chers aux dames grecques de l'époque classique, s'annoncent déjà. Voir la seconde figure de

l'intaille (1) où la chevelure formant un gros nœud par derrière, est entourée d'un bandeau ou diadème sur lequel un ornement pointu (*ampyx*) forme saillie au-dessus du front.

COIFFURES — Parmi les coiffures masculines, nous constatons des calottes

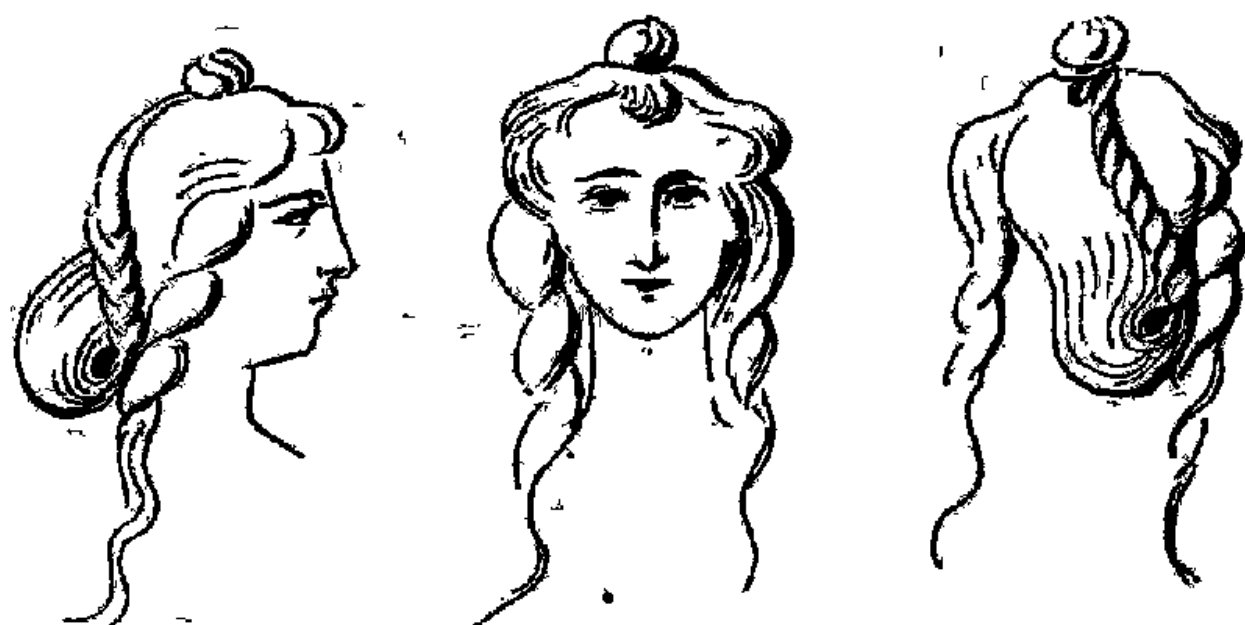


Fig. 126

rondes, emboîtant étroitement toute la tête, et faites probablement, à l'origine, d'une vessie d'animal (laquelle continuera du reste à être employée à cet usage dans les époques postérieures). Rien n'empêche d'ailleurs de supposer qu'on en ait fait aussi en cuir ou en laine feutrée. C'est de cette dernière étoffe que doivent être faits les serre-tête des chasseurs du poignard de Mycènes (2) et la coiffure à profil de bérêt des moissonneurs de Triada (3). À moins que, dans ce dernier exemple, on n'ait voulu figurer un petit turban, comme celui qui se superpose au casque ou bonnet rond avec couvre-nuque que porte un combattant de Mycènes (4).



Fig. 127

Nous rappellerons ici la remarque que nous avons faite au sujet de deux figures crétoises, l'une masculine, l'autre féminine (5) ayant toutes deux la tête couverte de cônes où il est difficile de discerner soit des casques, soit des chapeaux. Un exemple de chapeau, muni d'une avance en forme de visière, nous est donné par une terre

(1) Revoir *fig. 38*, Tome I^{er} du Bulletin, p. 119.

(2, 3, 4, 5) Revoir *fig. 5*, Tome I^{er} du Bulletin, p. 86; *fig. 76, 81, 85, 85 bis*, *idem*, pp. 142, 145, 146 et 147.

cuite de Petsofa (fig. 127). Cette coiffure, elle aussi, doit être faite de feutre, de cuir, ou peut-être de paille.

Une tasse d'argent trouvée par Tsoundàs, également à Mycènes, nous montre une suite de profils masculins, tous coiffés d'une toque

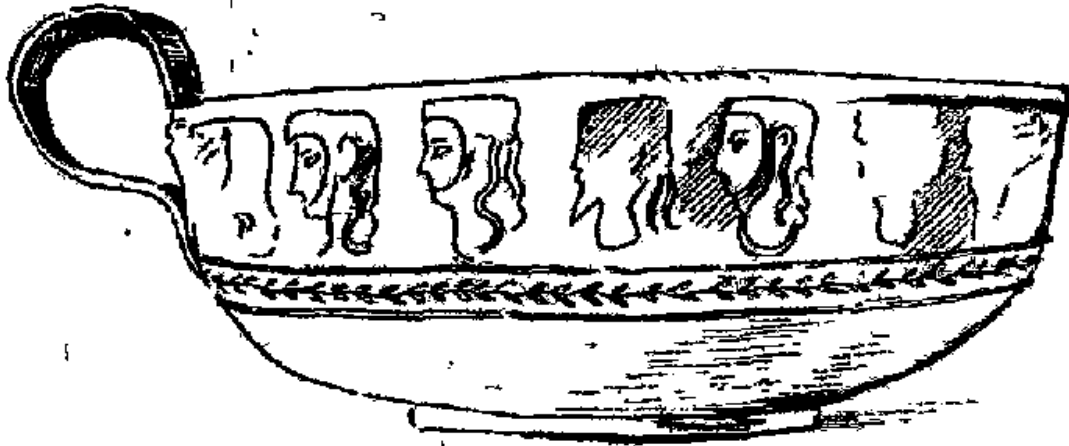


Fig. 128

à dessus carré, échancrée pour laisser libre l'oreille, et munie de brides ou jugulaires s'attachant sous le menton (fig. 128).

Beaucoup de nos figures de femmes sont coiffées du *polos*, sorte de calotte parfois cylindrique, souvent en cône s'évasant par le haut, où il forme une sorte

d'entablement ou de plateforme (fig. 129) (1). La déesse aux serpents de Cnossos (2) fait exception : son *polos*, très élevé, est également en tronc de cône, mais va s'amincissant à mesure qu'il monte : de plus, il semble tordu, formant comme trois spires superposées.

Il est à remarquer que ces *poloi* coiffent d'ordinaire des idoles, ou des représentations de déesses, prêtresses, etc. Il se pourrait donc fort bien que ces coiffures fussent de désignation hiératique. Des bonnets d'étoffe souple, de forme également conique, comme nos bonnets de pêcheurs, et ancêtres probables du bonnet dit *phrygien* sont représentés (fig. 130) (3) sur divers monuments. (A suivre)



Fig. 129

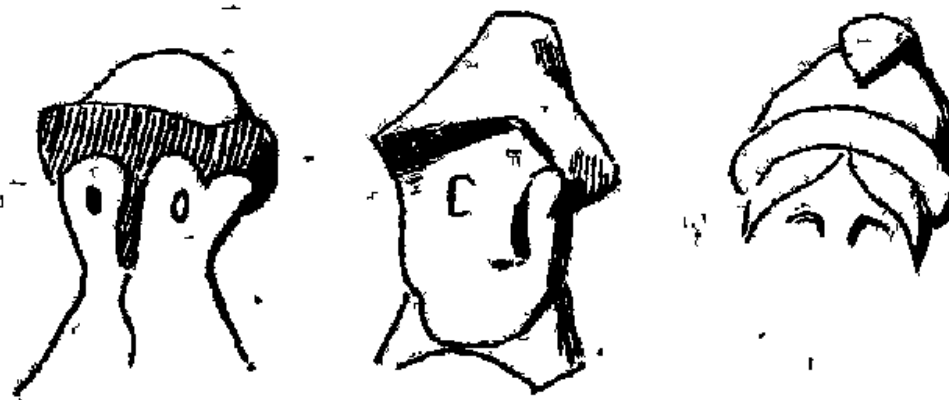
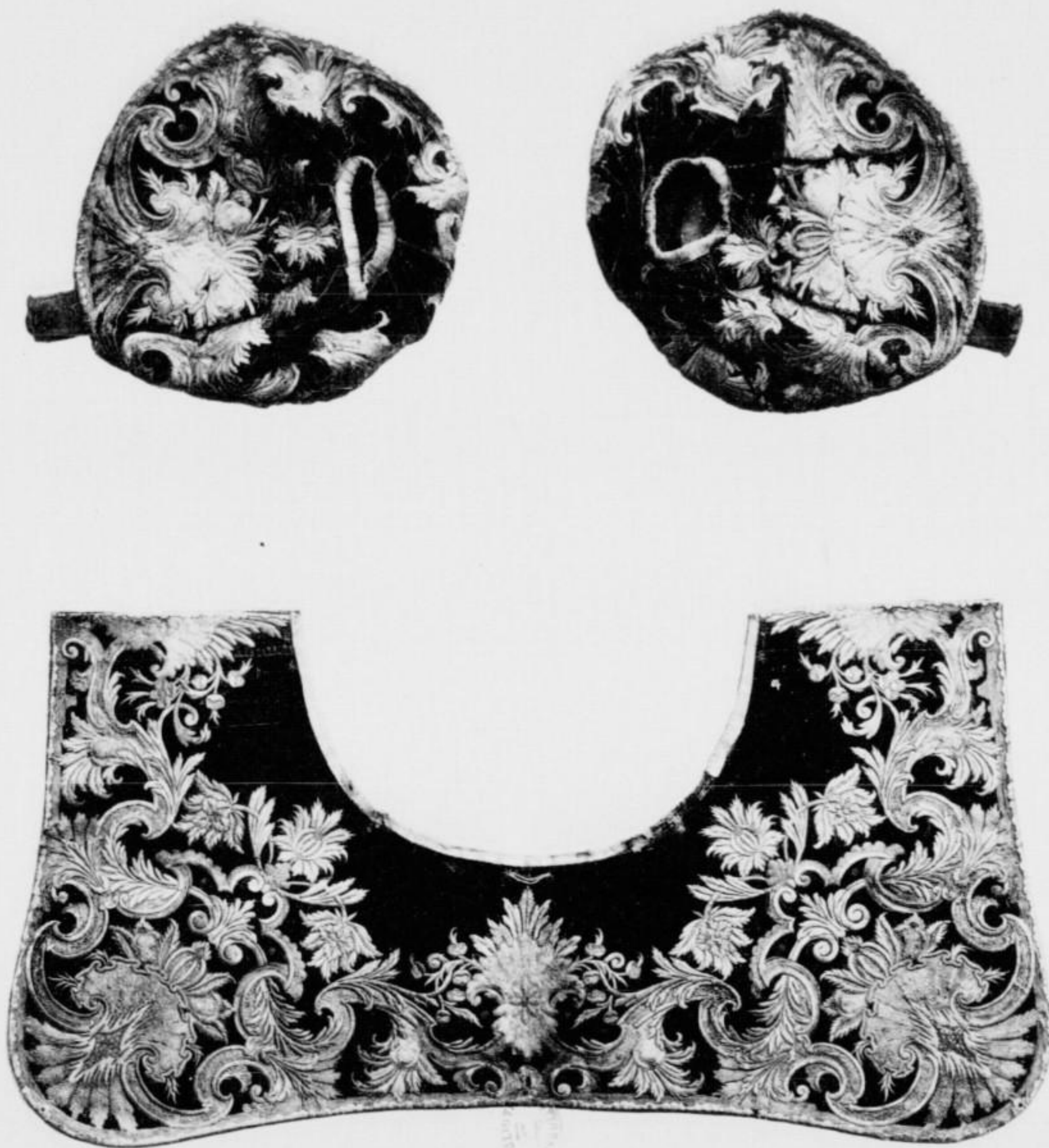


Fig. 130

(1) Revoir fig. 24, Tome I^{er} du Bulletin, p. 115.

(2) Revoir fig. 29, Tome I^{er} du Bulletin, p. 117.

(3) Revoir fig. 26, Tome I^{er} du Bulletin, p. 116. — Voir également l'observation, p. 148, sur la coiffure portée par un personnage du vase de Mycènes, représenté fig. 16 (Tome I^{er} du Bulletin, p. 89).



TAPIS DE SELLE DU COMMENCEMENT DU XVIII^e SIÈCLE

(Musée du Costume)

Conseil d'Administration du 11 février

Le Conseil prend connaissance de l'arrêté ministériel suivant, notifié dernièrement au Président :

Le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur et des Cultes.

Vu :

La demande du 2 décembre 1910 par laquelle le Président de la Société d'Histoire du Costume sollicite l'autorisation de ne conserver en compte courant à vue, au Comptoir National d'Escompte de Paris, sur l'attribution faite à cette Société dans la Loterie de liquidation, par l'arrêté ministériel du 14 septembre 1909, qu'une somme de 25.000 francs, et d'employer le surplus des sommes restant, en titres de l'État français;

L'arrêté ministériel du 23 décembre 1909, déterminant l'affectation de la somme de 300.000 francs revenant à la Société dans la Loterie de liquidation et portant dans son article 3 que cette somme serait déposée au Comptoir National d'Escompte, à un compte spécial ouvert par cet établissement pour être consommée au fur et à mesure des besoins de la Société;

L'avis de la Commission Centrale de Surveillance en date du 7 décembre 1910,

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER. — La Société d'Histoire du Costume ayant son siège à Paris, est autorisée à ne conserver en compte courant à vue au Comptoir National d'Escompte où doit être déposé le montant total de l'attribution à provenir de la Loterie autorisée par arrêté du 15 septembre 1909, qu'une somme de vingt-cinq mille francs (25.000) et à placer le surplus en rentes perpétuelles 3 1/2 o/o ou en rentes 3 o/o amortissables sur l'État français.

Ces titres demeureront déposés au Comptoir National d'Escompte, conformément à l'article 3 de l'arrêté du 23 décembre 1909; ils pourront être vendus après avis de la Commission des Finances, au fur et à mesure des besoins de la Société.

Le Président déclare vacantes dans le Conseil d'administration les places de M. le comte de Cossé Brissac et de M. le vicomte de Richemont, décédés; dans le Comité d'organisation du Musée, celle du comte de Cossé Brissac.

Il est pourvu au remplacement de M. de Cossé Brissac dans le Comité d'organisation M. Georges Scott, artiste peintre, est nommé.

Le Conseil réserve la nomination des deux membres nouveaux du Conseil d'administration à la prochaine séance. De toutes façons, selon les statuts, ces nominations ne seront officielles qu'après ratifications par l'Assemblée générale.

Des démarches sont faites en ce moment pour obtenir du Gouvernement partie de l'Hôtel Biron pour commencer à y organiser le Musée.

Le Président rappelle qu'il a renoncé à s'occuper de la publication du Bulletin. Trop peu de sociétaires prêtent leur concours et il devient presque impossible de faire paraître à temps des numéros égaux aux précédents. Malgré sa bonne volonté, c'est pour le Président une charge trop lourde. En avril 1910, le Conseil avait donc confié cette publication à M. Laran, que ses nombreux travaux obligèrent au mois de juillet à y renoncer; ni M. Maindron, ni M. Leloir ne pouvant s'en charger, il est proposé de remettre à l'étude le projet de Revue de M. Leroy.

Les pourparlers sont donc repris avec MM. Leroy et C^{ie}. Une revue *Le Costume*, publiée sous le patronage de la Société et le contrôle d'un comité nommé par le Conseil d'administration, serait éditée par MM. Leroy et C^{ie}.

Le Bulletin actuel serait supprimé à partir du lancement de la revue *Le Costume*.

Le compte rendu des travaux de la Société serait inséré dans les numéros destinés aux sociétaires.

Le Conseil va continuer à mettre au point ce projet.

Ont été nommés sociétaires :

MM. le comte Philippe DE GRAMMONT; Paul CORNU, archiviste paléographe; Gaston GSELL, homme de lettres; Pierre TASSAIN, avocat à Châteauroux; M^{me} PRÉVOST, fabricante de poupées.

Nécrologie

Nous avons à regretter la perte de plusieurs de nos sociétaires : M. Léon Noël, ancien ministre plénipotentiaire ; M. H. Coudere de Saint-Chamand, ancien capitaine de cavalerie ; M. Rouart, ingénieur, qui avait prêté à la Société, pour son Exposition de 1909, plusieurs tableaux fort intéressants de sa collection ; M. de Richemont, l'artiste de grand talent, membre de notre Conseil d'administration, qui, avant que la maladie ne l'eût retenu chez lui, venait régulièrement à nos réunions depuis 1906, car il était un de nos membres fondateurs, et M. Maurice Faulque de Jonquières.

Notre collègue Quentin-Bauchart, dont nous avons déploré la mort si soudaine dans notre dernier Bulletin, était un de nos sociétaires de la première heure, et il s'intéressait tout particulièrement au projet de Musée du Costume.

Il était petit-fils d'un représentant du peuple en 1848, fils d'un conseiller d'État sous l'empire. Il avait déployé tant d'activité, tant d'énergie au service de la Ville de Paris dont il représentait le plus beau quartier, celui des Champs-Élysées, qu'il semble, au moment où il disparaît à l'âge de 53 ans, laisser une longue carrière derrière lui.

Il s'était spécialisé, au Conseil municipal et au Conseil général, dans les questions d'art. Il s'occupait activement des musées du Petit Palais, Carnavalet, Galliera, Czernuschi, Victor-Hugo, etc. Vice-Président de la Commission du Vieux-Paris, il luttait avec l'ardeur qu'il mettait en tout contre les enlaidissements de la Ville et la destruction des vestiges de son passé. Lors de la fondation de notre Société, il prit intérêt au but que nous poursuivions. Il souhaitait voir le Musée du Costume appartenir plutôt à la Ville qu'à l'État, et un projet fut étudié longuement par lui et le Président de la Société. Mais lorsque M. Clemenceau nous donna l'autorisation d'une loterie, le Musée futur dut être attribué à l'État. Cela n'empêcha pas Quentin-Bauchart, collectionneur remarquable, d'exposer en 1909 dans une vitrine, quantité de pièces rares et curieuses de sa très intéressante collection de boîtes et de bonbonnières.

Livrées
de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé
(1776)

COSTUME DE COUREUR

Le Bulletin n° 10, avril 1910, contenait une planche en couleurs représentant l'habit de ville de coureur, d'après le recueil d'aquarelles conservées au Cabinet des Estampes intitulé : « Dessains de l'habillement

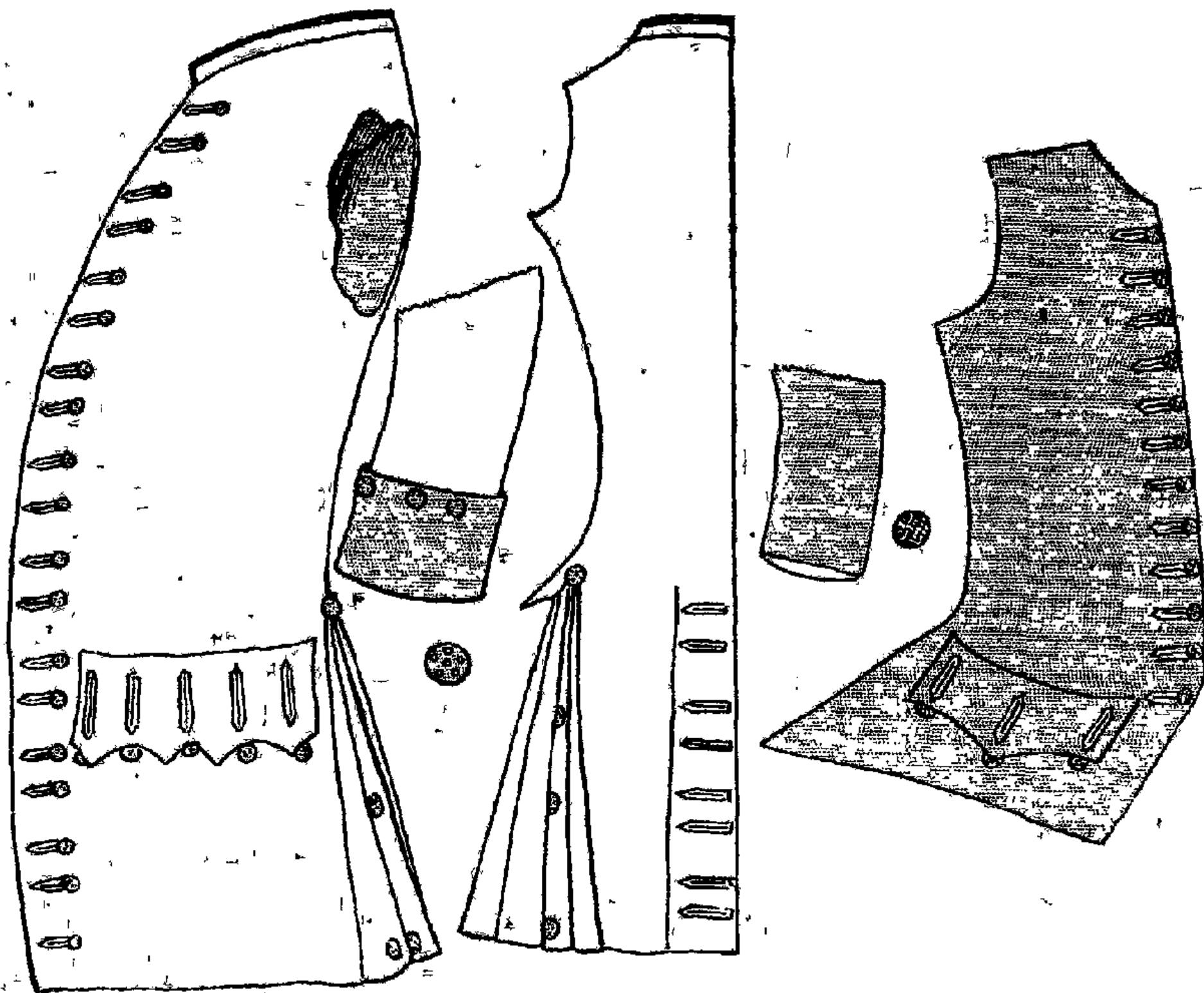


Fig. 1

ment général des livrées de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, 1776 ». La place nous avait manqué pour reproduire toutes les pièces de l'habillement de coureur.

Outre l'habit de ville, veste, culotte, trousse, ceinture, jarretière,

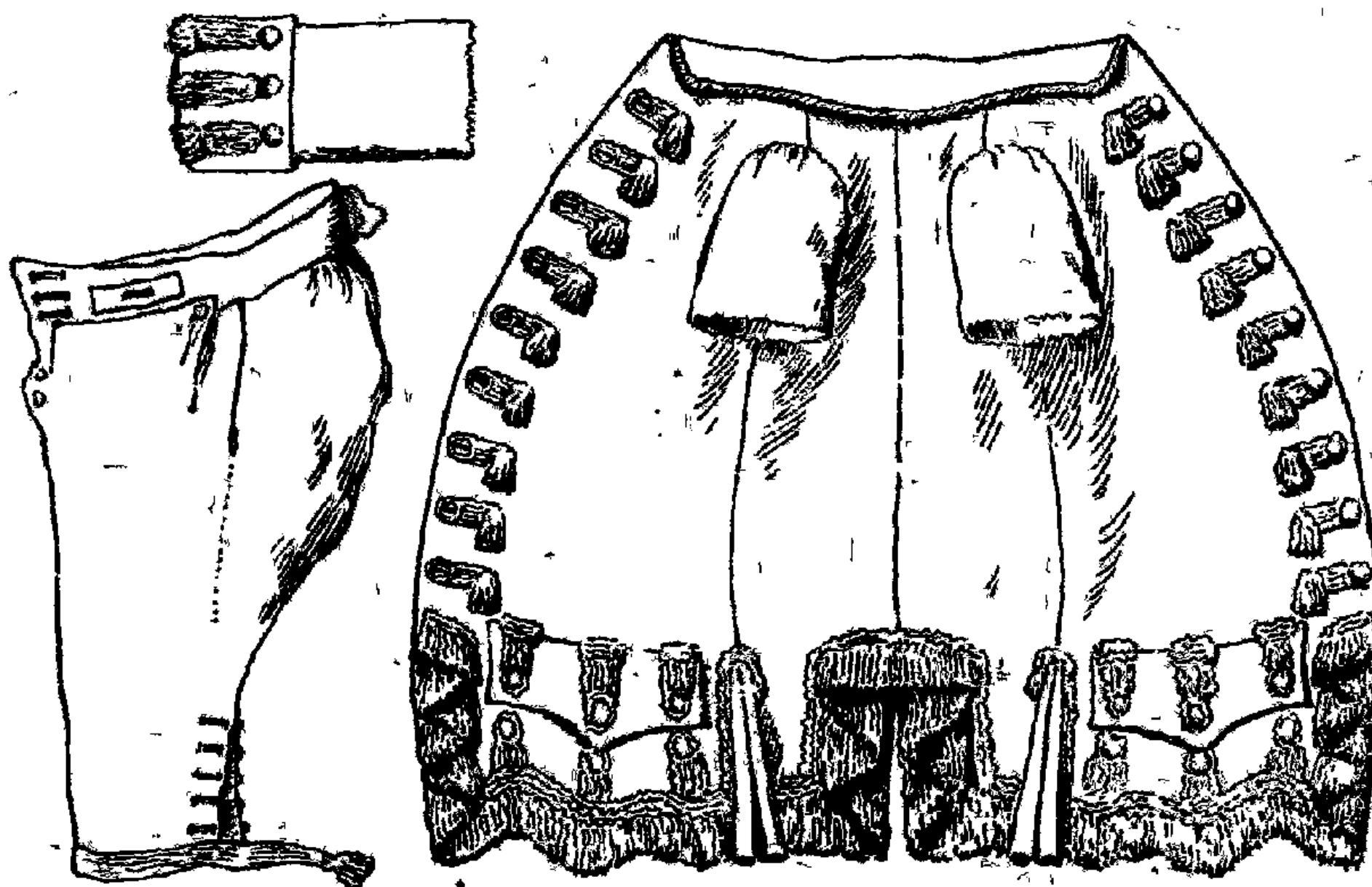


Fig. 2

canne et bonnet que nous avons publiés, il y a dans le recueil d'autres pièces de livrée que nous donnons ici au trait.

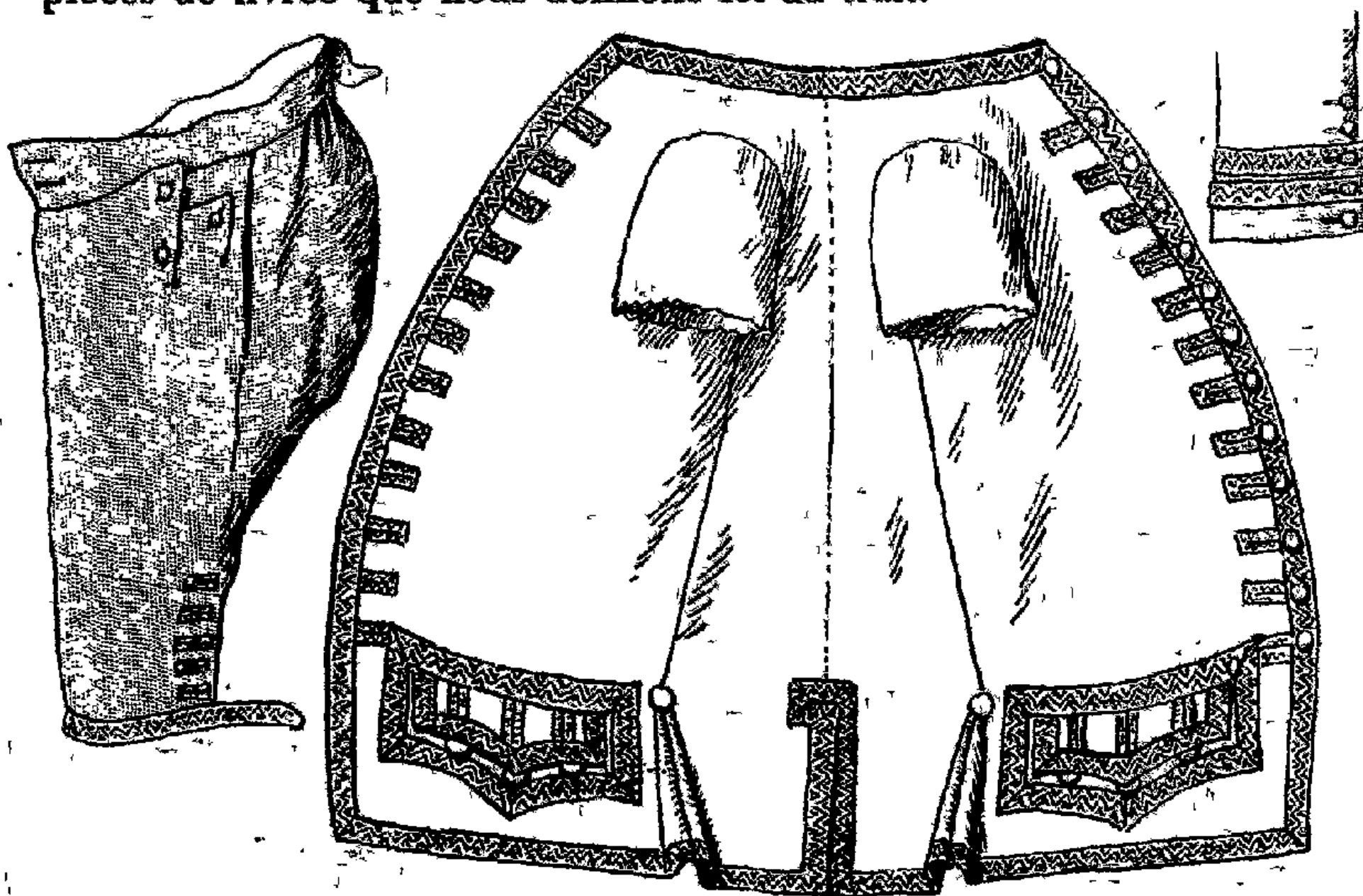


Fig. 3

Le surtout de coureur, figure 1, couleur chamois comme l'habit, doublé de rouge vif, parements et passepoil du col ponceau, boutons

ponceau agrémentés de paillettes d'argent, galons d'argent, est accompagné de sa veste à manches rouge vif dont les boutons sont de passementerie d'argent. Nous ne reproduisons pas la culotte que portait le coureur avec le surtout; elle est rouge vif, unie, sans galons, semblable comme forme à celle de l'habit de ville.

L'habit de cérémonie, figure 2, est entièrement blanc, orné de galons de chenille d'argent et d'effilés d'argent, boutons d'argent. La culotte est pareille, sa jarretière d'argent se terminant en effilé.

L'habit de chasse, figure 3, est composé du justaucorps chamois à parements ponceau, galonné d'argent, boutons d'argent, culotte rouge vif à boutonnieres encadrées de galons d'argent. La trousse ponceau semblable à celle reproduite dans le Bulletin n° 10 avec l'habit de ville n'est bordée que d'un galon d'argent au lieu de deux.

Ces figures complètent ce qui dans le recueil de Condé a trait aux livrées des coureurs.

COSTUME D'HEIDUQUE

Nous continuons les emprunts que nous comptons faire à cet ouvrage de 86 planches par le costume d'heidouque.

Les haïdouk, du hongrois *hadjuk*, formaient une milice à pied défendant les frontières sud de la Hongrie. Devenues des bandes de pillards, ces milices furent réorganisées au commencement du dix-septième siècle et anoblies. Les haïdouk servirent de gardes du corps de même que les trabans (1), et nous représentons, figure 4, un haïdouk marchant à côté du cheval de Joseph, prince héréditaire de Hongrie et de Bohême, archiduc d'Autriche. Cette figure est tirée d'une estampe dessinée et gravée par J.-E. Ridinger vers 1748.

Comment les haïdouk devinrent des laquais, l'Encyclopédie l'explique ainsi :

« Quelques Hongrois s'étant attachés à des seigneurs allemands

(1) Le rôle des haïdouk se rapprochait de celui des trabans allemands; ceux-ci étaient munis de hallebardes. Ils marchaient derrière les piquiers et servaient de garde au drapeau et aux officiers supérieurs.

Il y en eut en Suisse ainsi que dans la garde du Pape et en France dans les cent-suisses. Bassompierre se faisait accompagner de capitaines ayant chacun deux trabans à leur suite. A la bataille de Pultava, en 1709, Charles XII faisait porter sa litière par 24 trabans dont 21 furent tués. Enfin lors des fêtes du couronnement de l'empereur François-Joseph, roi de Hongrie en 1867, le 8 juin, le cortège était précédé de trabans à cheval.



COSTUME D'HEIDUQUE DE S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONDÉ (1776)

Tiré de la suite d'aquarelles originales intitulée "Dessins de l'habillement général des livrées de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé 1776"
Département des Estampes On, 137

« et leur habit ayant paru propre à parer le cortège des grands du
 « pays, la mode est venue, surtout dans les cours d'Allemagne, d'avoir
 « quelques heiduques à leur service et marchant autour du carrosse.
 « Ils sont vêtus, chaussés, et armés de sabres, à la hongroise, avec
 « une sorte de bonnet qui les fait paraître
 « encore plus grands qu'ils ne sont et une
 « moustache pour relever leur mine guer-
 « rière..... Un heiduque dans une armée
 « de hongrois est un fantassin. Dans l'équi-
 « page et à la suite d'un seigneur, c'est
 « un domestique et une espèce de valet
 « de pied. Dans les bois, c'est un voleur
 « de grand chemin qui détroussé les pas-
 « sants ».

Le sabre que portaient les heiduques ne devait pas toujours garder son rôle purement décoratif. De même que les coureurs avec leurs cannes plombées, les chasseurs avec leurs coutelas, les valets de pied avec leurs bâtons, les heiduques devaient être tentés d'abuser, et ces abus sont prouvés par l'ordonnance que promulgua sagement Louis XVI, dont voici le texte :

« Versailles, le 13 juin 1779.

« S. M. étant informée qu'au préju-
 « dice des déclarations, ordonnances et
 « règlements qui font défenses à tous domestiques, sous peine
 « d'être arrêtés et même de punition corporelle, de porter aucunes
 « armes, épées, cannes, bâtons et baguettes, on en voit journellement,
 « soit à pied, soit derrière les voitures, qui, connus sous le nom
 « de chasseurs, heiduques ou autrement, portent sur leurs habits
 « un grand couteau de chasse ou sabre pendu à leur côté; que d'autres
 « sont revêtus d'habits chargés d'épaulettes, quoique cette marque
 « distinctive ne puisse, au terme des ordonnances, appartenir qu'à
 « l'état militaire; et voulant faire cesser des abus aussi répréhensibles
 « et prévenir les excès auxquels des domestiques armés peuvent se
 « livrer.



Fig. 4

« S. M. a fait défenses aux domestiques connus sous les dénomi-
 « nations de chasseurs, heiduques, aux nègres et à tous autres servi-
 « teurs et gens de livrée de porter, sous quelque prétexte que ce soit,
 « aucunes armes, épées, couteaux de chasse, sabres, cannes, bâtons ou
 « baguettes, à peine d'être emprisonnés sur le champ, poursuivis extra-
 « ordinairement et puis corporellement, suivant la rigueur des
 « ordonnances; leur défend pareillement S. M., sous peine de prison,
 « de porter des épaulettes, et à toutes personnes, de quelque qualité
 « et condition qu'elles soient, de faire porter lesdites armes et épau-
 « lettes par leurs domestiques à peine de désobéissance, et d'être
 « civilement responsables des délits qui seront par eux commis;

« Enjoint S. M. au sieur Lieutenant général de Police de la ville,
 « prévôté et vicomté de Paris de tenir la main à l'exécution de la
 « présente ordonnance qui sera lue, publiée et affichée ».

Trois ans après, en 1782, si l'on consulte le même recueil des livrées de la maison de Condé, les modifications au costume des heiduques portaient sur des galons, des bonnets et autres détails de vêtement, nullement sur les armes. C'est là une nouvelle preuve de l'inutilité et du peu d'effet des ordonnances et lois somptuaires. De l'antiquité jusqu'à nos jours la Mode, girouette élégantine des grâces (comme on disait au dix-huitième siècle), s'est moquée et se moquera toujours des gouvernements, des lois, des édils, des ordonnances, des foudres ecclésiastiques et, chose plus remarquable, du ridicule.

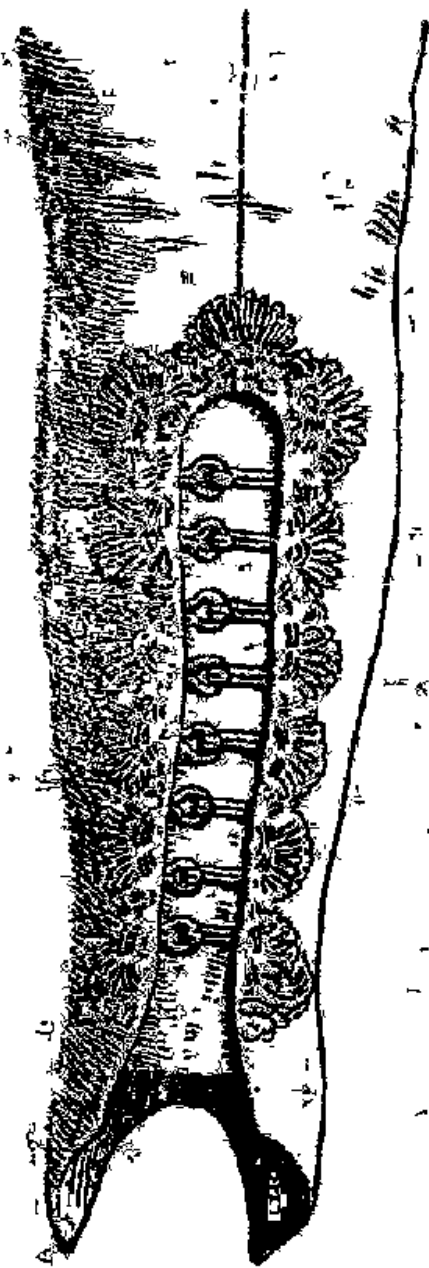


Fig. 5

Dans la planche en couleurs, ci-jointe, nous reproduisons le grand habit de heiduque chamois, parements et passepoil du col ponceau, galons, boutons et épaulette d'argent, boutonnières de ganse d'argent à la hongroise; la culotte à la hongroise, galonnée d'argent, s'agrafant sous le mollet par des agrafes d'argent sur une patte ponceau; la figure 5 montre, vue de même par derrière, la fermeture sur le mollet de la culotte d'enfant faisant partie du costume acquis par la Société à la vente Gustave Jacquet et qui a figuré sur un mannequin à l'Exposition de 1909; la ceinture de soie ponceau nouée naturellement, le bonnet conique ponceau galonné d'argent à flamme noire doublée de ponceau,

galonnée d'argent en bordure et en ornements en forme de cocardes, et terminée par un gland d'argent; le bonnet d'ourson à flamme chamois garnie de galons et tresses d'argent, bonnet supprimé en 1782; le brodequin rouge vif, talon ponceau, galon d'argent, lacet ponceau sur patte chamois; la sabretache chamois doublée de cuir rouge, galonnée d'argent, portant les armoiries de Condé; le sabre à fourreau noir, poignée et dragonne d'argent.

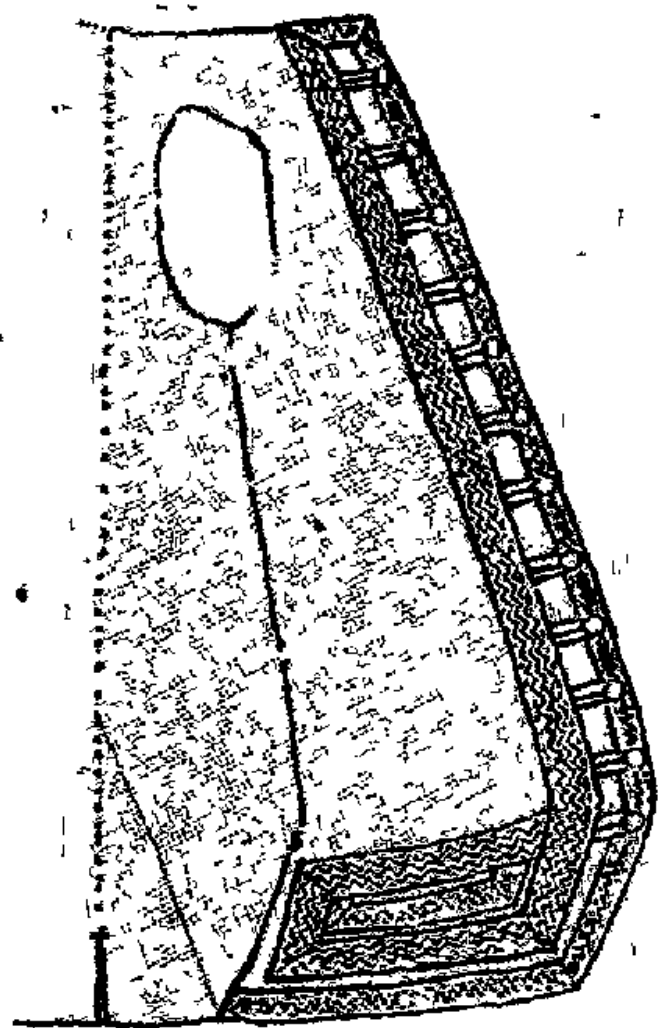


Fig. 6

Pour compléter tout ce qui dans ce recueil a trait aux heiduques, nous donnons au trait les pièces suivantes :

Figure 6 : la veste de l'habit de heiduque, rouge vif, galonnée d'argent.

Figure 7 : la veste de chasse et sa culotte, entièrement gris fer chiné de blanc. Il est à remarquer que les pattes de poches portent des boutons et des

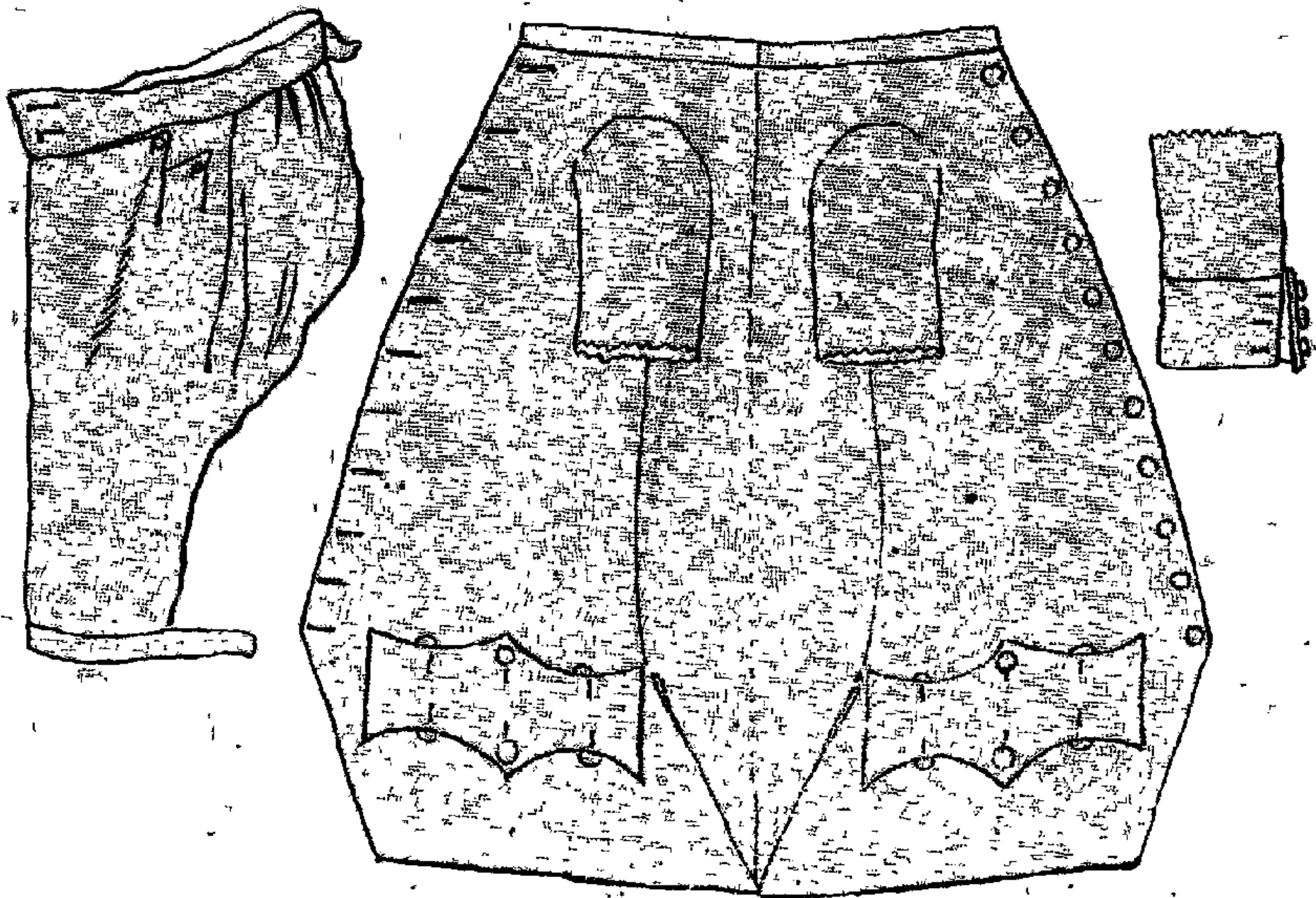


Fig. 7

boutonnières en dessus comme en dessous, ce qui indiquerait doubles poches.

Figure 8 : pantalon de peau de daim à sous-pied, supprimé en 1782. Nous ne donnons pas le petit habit, exactement semblable au grand habit de la planche en couleurs, sauf que les galons formant ornements à la hongroise placés sous les poches n'existent pas.

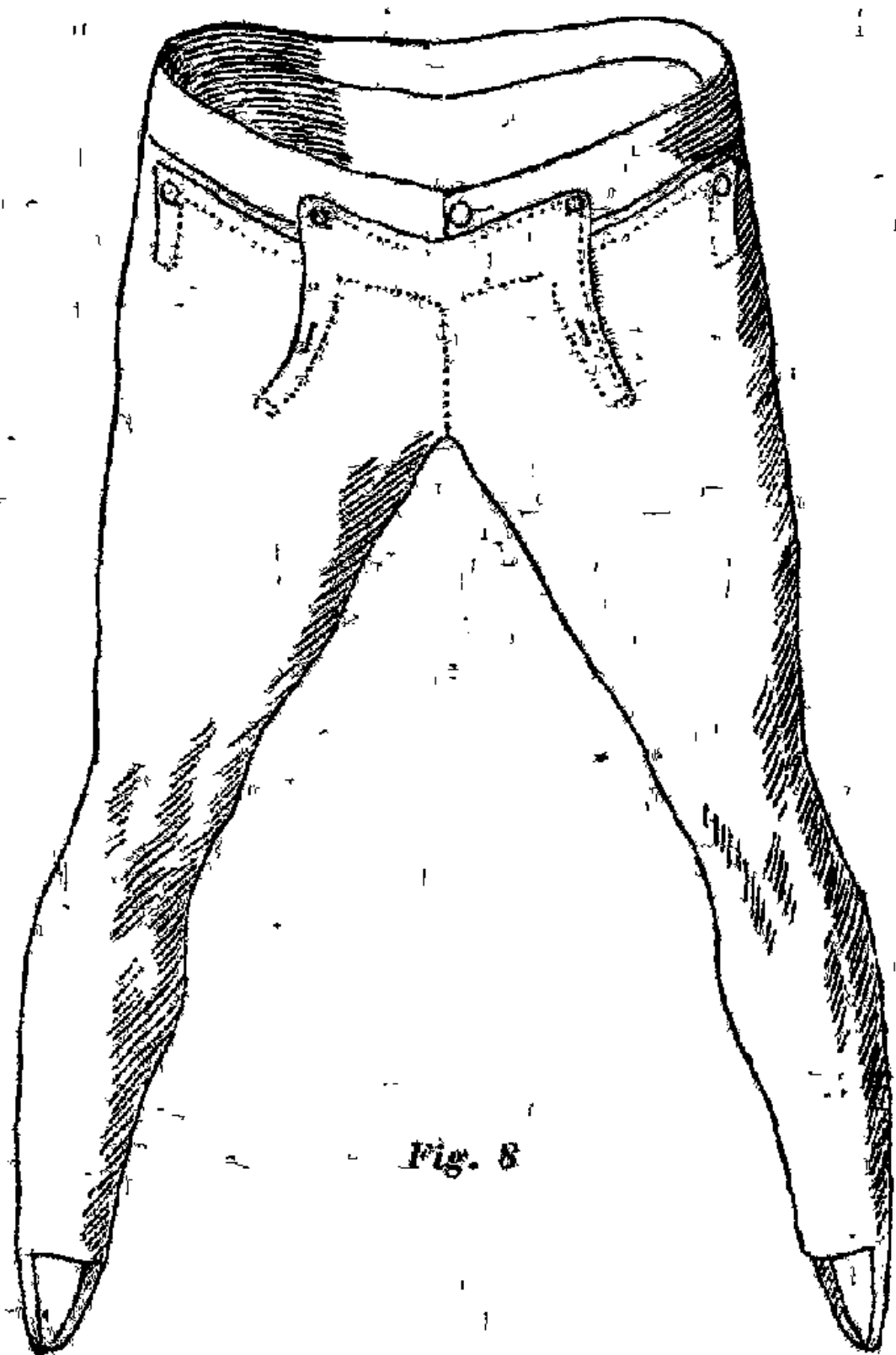


Fig. 8

Ce petit habit supprimé en 1782 fut remplacé par la fraque à la hongroise bordée d'un galon de sept lignes.

Figure 9 : le manteau chamois, parements et col ponceau, galons d'argent, boutonnières de ganses d'argent à la hongroise. En 1782 on a supprimé les losanges de galons et l'on n'a conservé que le bordé.

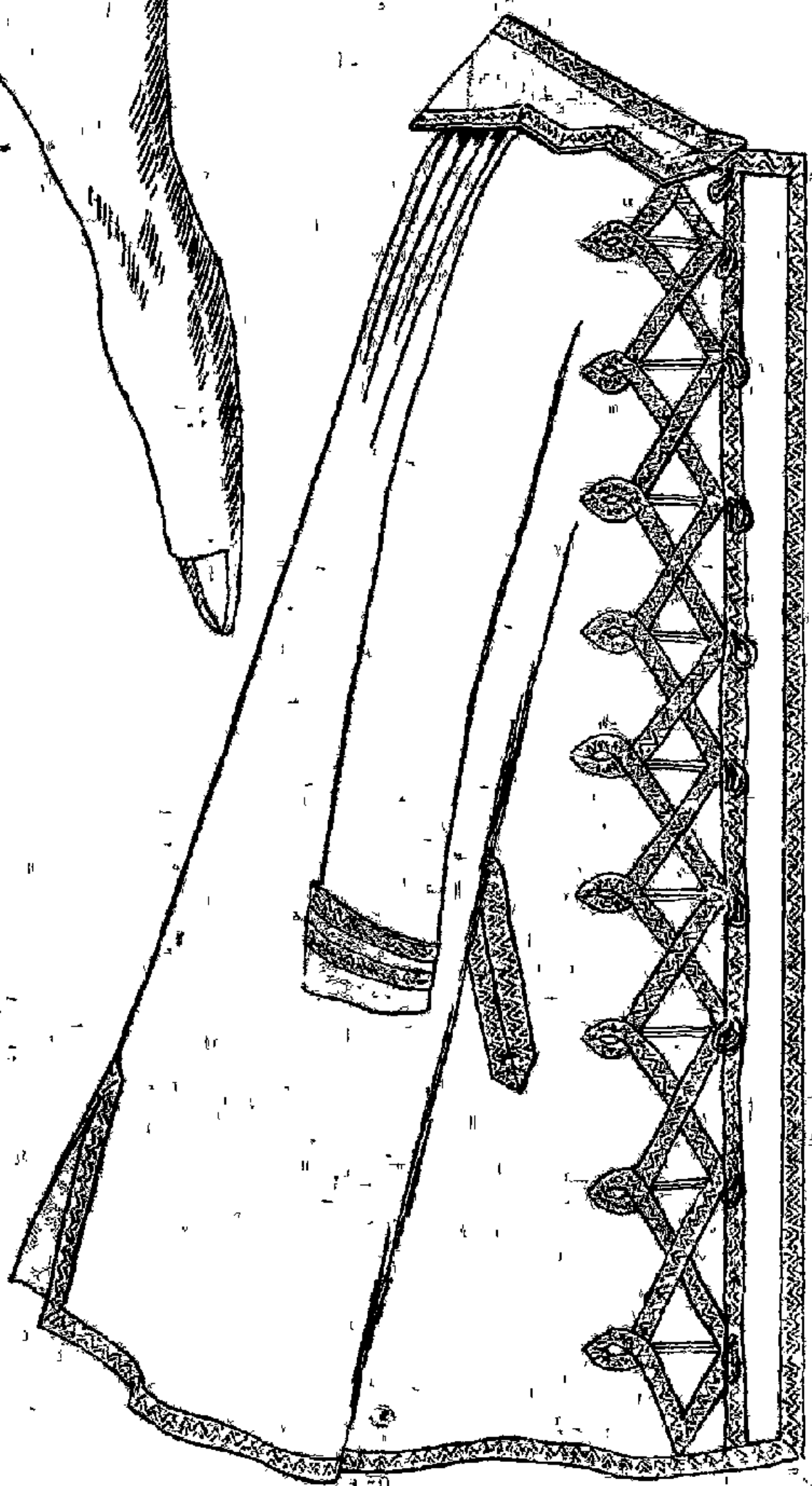


Fig. 9

Le Costume préhellénique (suite)

Hypothèses pour la reconstitution du Costume, de la Parure et de l'Armement
des Grecs primitifs (Pélasges, Égéens, Achéens, Mycéniens, Crétois, Troyens, etc.)
(du vingtième au douzième siècle avant J.-C.)

Mémoire communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Séances des 8 mai et 10 juillet 1908

(SUITE)

Une coiffure de ce genre, prise sur un sceau à Phaistos (*fig. 131*) est entourée à sa base d'un rebord formant bourrelet : est-ce un simple retroussis du bord inférieur du bonnet ? ou faut-il y voir un petit turban, comme celui de la coiffure masculine citée plus haut, ou ceux que portent la spectatrice d'un combat (*fig. 132*) (1) et la tireuse d'arc (2) ?

Quant aux trois femmes représentées sur le fameux chaton de Mycènes (3), le doute ne semble pas permis : leur coiffure est visiblement formée d'une longue bande d'étoffe, espèce d'écharpe, enroulée plusieurs fois autour de la tête, et dont les bouts viennent tomber sur l'épaule ou la nuque. Il est probable qu'une calotte sous-jacente venait assurer la stabilité de cette coiffure, dès lors fort semblable au turban ottoman, formé, lui aussi, d'un châle ou écharpe entourant un fez ou une calotte de dessous.

Remarquons l'espèce d'ornement trilobé qui forme saillie sur le front de deux de nos dames. Est-ce une simple fleur ? Est-ce un motif d'orfèvrerie, analogue à la *plektè anadesmè* dont parlera Homère ?

La coutume chère aux dames égyptiennes, de parer leur chevelure



Fig. 131

(1) Agrandissement d'un détail de la fig. 16, Tome I^{er} du Bulletin, p. 89.

(2) Revoir fig. 112, n° 11 du Bulletin, p. 48.

(3) Revoir fig. 37, Tome I^{er} du Bulletin, p. 119.

de fleurs naturelles — lotus ou autres — était de mode aussi, du reste, chez nos Achéennes. Plusieurs intailles (1) nous en montrent, et

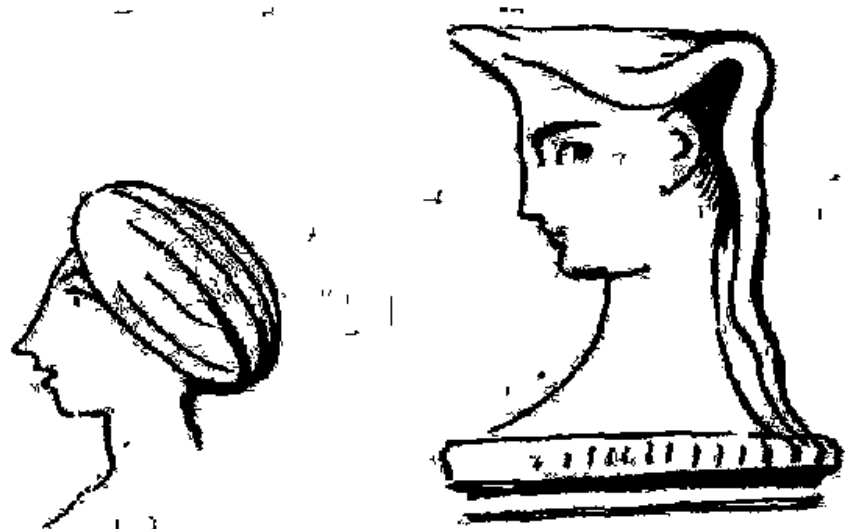


Fig. 132 et 133

non des moins élégantes, portant les cheveux tombant de toute leur longueur, et entremêlés de guirlandes fleuries.

Deux têtes de femme : la figure votive aux deux haches trouvée à Triada (2) et une pâte de verre de Menidi (fig. 133) sont coiffées d'une pièce d'étoffe carrée, rappelant le *toit* des paysannes italiennes.

Une des femmes tenant des branches (3) semble porter également, par dessus un *polos* en cylindre peu élevé, une pièce d'étoffe — *calyptra* — formant comme un petit voile, lequel, par parenthèse, constitue, parmi nos documents, le seul exemple donné d'un vêtement de ce genre.

Les deux statuettes de Petsofa sont coiffées de cônes arrondis et recourbés en avant, l'un tout à fait pointu (4), l'autre à pointe émoussée (fig. 134). Cette sorte de grand concombre, dans l'Archipel et lieux circonvoisins, a traversé les siècles. On le trouve reproduit dans les miniatures du célèbre manuscrit de Caoursin, remontant à l'an 1480 de notre ère (5), et relatant la défense de Rhodes contre les Turcs, par Pierre d'Anbusson (fig. 135) — dans le recueil de Cesare Vecellio, remontant à l'an 1590 (planche 412, « Courtisane de Rhodes ») (fig. 136) — et, de nos jours, porté par les habitantes de Chypre (fig. 137).

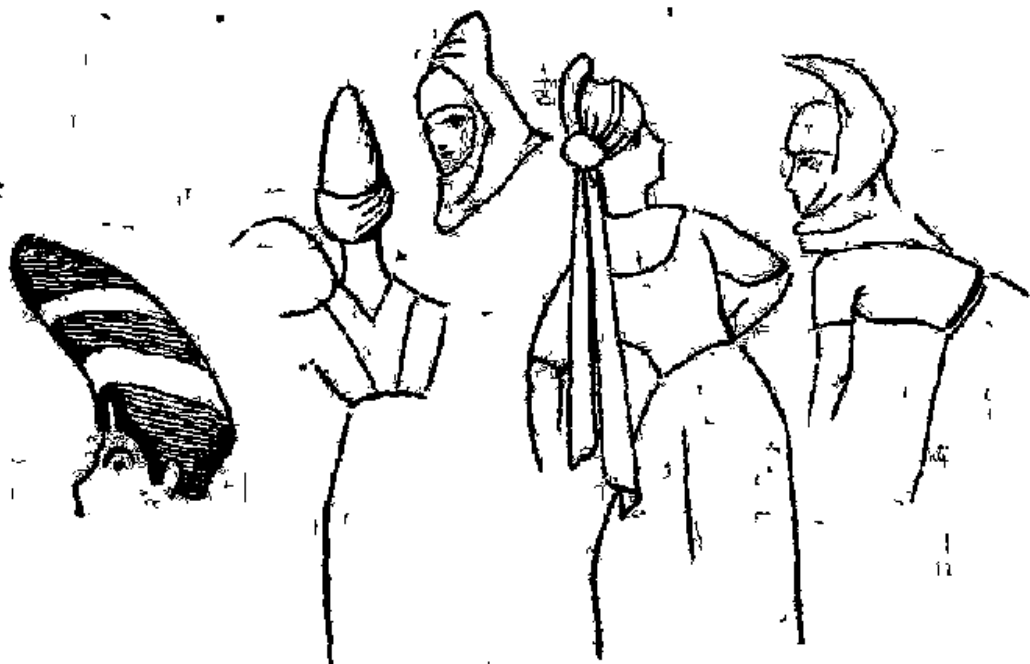


Fig. 134

Fig. 135

Signalons enfin, les jolis et mignons chapeaux, aux larges bords retroussés et fleuris, faisant penser au portrait de Mme de Pompadour en

(1) Revoir fig. 48 et 63, Tome I^{er} du Bulletin, pp. 121 et 139.

(2) Revoir fig. 31, Tome I^{er} du Bulletin, p. 117.

(3) Revoir fig. 25, Tome I^{er} du Bulletin, p. 116.

(4) Revoir fig. 32, Tome I^{er} du Bulletin, p. 117.

(5) Catalogué à la Bibliothèque Nationale sous le n° 6067 (latin).

« belle Jardinière » et qui sont représentés sur une peinture récemment découverte à Petsofà (fig. 138).



Fig. 136



Fig. 137



Fig. 138

Ceintures

La ceinture apparaît comme un élément important et caractéristique du costume de nos peuples. — Serrant la taille souvent avec excès, elle semble faite, à l'instar des ceintures orientales ou de nos ceintures de flanelle, d'une longue bande de tissu entourant au besoin plusieurs fois le corps, et dont l'extrémité est ramenée sous les tours de l'étoffe, à moins qu'on ne la laisse pendre librement (1). Très souvent elle est faite de riche étoffe. Souvent aussi les bouts en sont frangés.

Beaucoup des ceintures représentées, surtout sur les intailles, offrent le même aspect boudiné que les frangés ou galons déjà vus. Comme pour ces derniers, il se peut que cet aspect soit un résultat de l'imperfection du travail. Mais il se pourrait fort bien aussi qu'il fût de mode de *tordre sur elle-même*, avant de s'en entourer la taille, l'écharpe ou bande d'étoffe — de certaine largeur — qui formait la ceinture (absolument comme font encore les Orientaux pour leurs turbans). Examinons de réchef les deux femmes gravées sur une calcedoine de Vaphio (2). Chez la seconde, l'apparence de bourrelet subsiste ; mais chez la première, l'aspect change : les tours de l'étoffe autour de la taille *ont commencé à se dérouler*.

Les ceintures de la terre cuite de Petsofà (3) et celle de Sitéra (Crète) (fig. 139) sont évidemment faites d'une grosse cordelière, tournant deux fois autour du corps, et dont les bouts pendent.

(1) Revoir fig. 13, Tome I^{er} du Bulletin, p. 88.

(2) Revoir fig. 58, Tome I^{er} du Bulletin, p. 138.

(3) Revoir fig. 32, Tome I^{er} du Bulletin, p. 117.

Les robes votives de Cnossos (1) sont ceinturées de deux bourrelets,

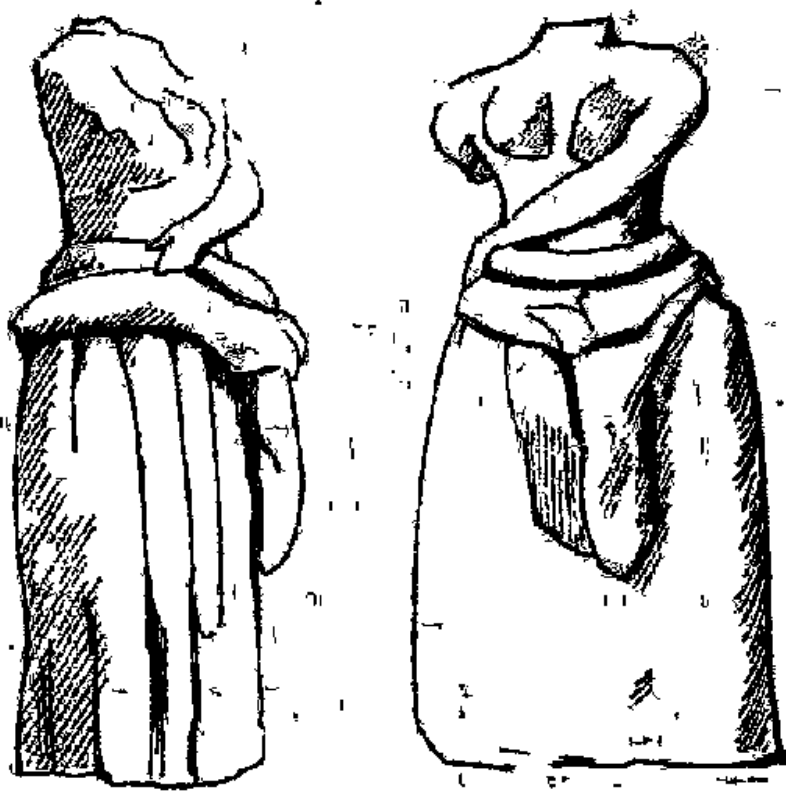


Fig. 139

superposés. — Les fleurons et autres motifs d'ornementation qui les décorent sont-ils l'indication d'une riche broderie *sur étoffe*, ou d'un travail d'orfèvrerie *sur métal*? Rappelons, dans cette dernière conjecture, la ceinture de *cuivre jaune*, également en forme de bourrelet, portée par une bergère d'Arcadie (2) et les remarques faites au sujet de cette figure.

Certaines ceintures féminines, formées alors d'un cordon plat, étaient garnies de plaques d'or ou de bronze, suivant le mode adopté pour la garniture métallique de certains ceinturons militaires (3).

Arthur Evans, avec beaucoup de vraisemblance, range dans cette catégorie la ceinture de l'acolyte de la Déesse aux serpents (4) : les traits verticaux qui en divisent la large surface ne sont autres alors que les intervalles entre les plaques métalliques cousues sur l'étoffe à côté l'une de l'autre.

Il n'est pas indispensable d'ailleurs que les plaques de recouvrement affectent la forme quadrangulaire. Une entaille mycénienne (5) nous montre une ceinture garnie de larges disques tangents, faits probablement de métal orfèvre.

Bijouterie, Joaillerie

Il y aurait à faire tout un travail spécial et approfondi sur les bijoux, dont on a mis au jour des quantités considérables, surtout à Mycènes « la ville à l'or multiple » (6), où le précieux métal abondait, et où l'art de l'orfèvre avait acquis une perfection singulière, complètement perdue dans les âges suivants (7).

(1) Revoir fig. 30, Tome I^{er} du Bulletin, p. 117.

(2) Revoir fig. 35, Tome I^{er} du Bulletin, p. 118.

(3) Revoir fig. 29, Tome I^{er} du Bulletin, p. 144.

(4) Revoir fig. 45, Tome I^{er} du Bulletin, p. 120.

(5) Revoir fig. 49, Tome I^{er} du Bulletin, p. 121.

(6) Homère, *Polychrysos Mykénai*.

(7) L'orfèvre mycénien sait souder l'or sur l'or, talent que ne possédera plus son successeur de l'époque dorienne. Ce dernier, au lieu de soudure, emploiera les rivets. (Cette observation est empruntée à l'*Histoire de l'Art*, de Perrot et Chipiez, comme d'ailleurs une bonne partie de la substance du présent chapitre.)

Nos Préhellènes portent des bijoux à profusion. Il subsiste, dans ce genre de luxe, des habitudes de sauvage. L'homme enseveli sous la coupole de Vaphio a des bracelets en pierres gravées, un collier de même espèce, les doigts chargés de bagues. — Si les hommes portaient des bijoux, on peut s'attendre à ce que les femmes en portassent encore davantage.

Le joaillier associait à l'or les pierres précieuses connues de son temps. — Celles qu'il met le plus souvent en œuvre sont les variétés de l'agate, d'un ton plus ou moins laiteux : onyx, calcédoine, sardoine, cornaline. On fait également un fréquent usage des jaspes, jaune, vert et rouge. L'améthyste est beaucoup plus rare, de même que le cristal de roche, qui paraît avoir été une matière de grand luxe.

Les pierres, gravées, pouvaient s'enchâsser dans un anneau précieux ou autre, ou entrer dans la composition d'un collier, d'un bracelet...

Outre les pierres, on employait, en quantités considérables, des pâtes d'un verre demi-translucide, que l'on coulait dans des moules de pierre, de façon à obtenir des éléments d'objets de parure. C'était une véritable fabrication industrielle : dans une tombe de Spatha, on a recueilli plus de 1.300 de ces motifs en verre (dont 80 sortis du même moule) offrant l'aspect laiteux de l'ambre, mais dans une coloration blanche ou bleue.

On en faisait aussi des espèces de boutons (*fig. 140*), ou de petites plaques rectangulaires, munies à leur partie supérieure d'un tube pour suspension (*fig. 141*). Ces

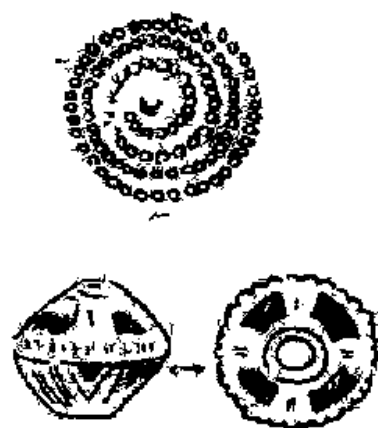


Fig. 140.

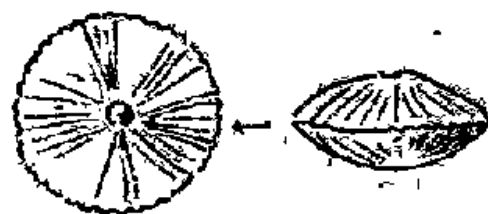


Fig. 141

motifs vitrifiés, revêtus la plupart du temps d'une mince feuille d'or, et mêlés à des motifs similaires faits d'or véritable (*fig. 142*) se cousaient sur l'étoffe, et formaient, joints aux galons et à la broderie (*fig. 143*), la décoration du somptueux vêtement de parade des rois ou prêtres. Toute leur personne devait en être couverte.

L'ambre jaune — *elektron* — que nous n'avons cité tout à l'heure que comme terme de comparaison — a été trouvé également,

bien qu'en minime quantité, à Mycènes, sous forme de grosses perles, que l'analyse chimique a fait reconnaître pour de l'ambre baltique (1).

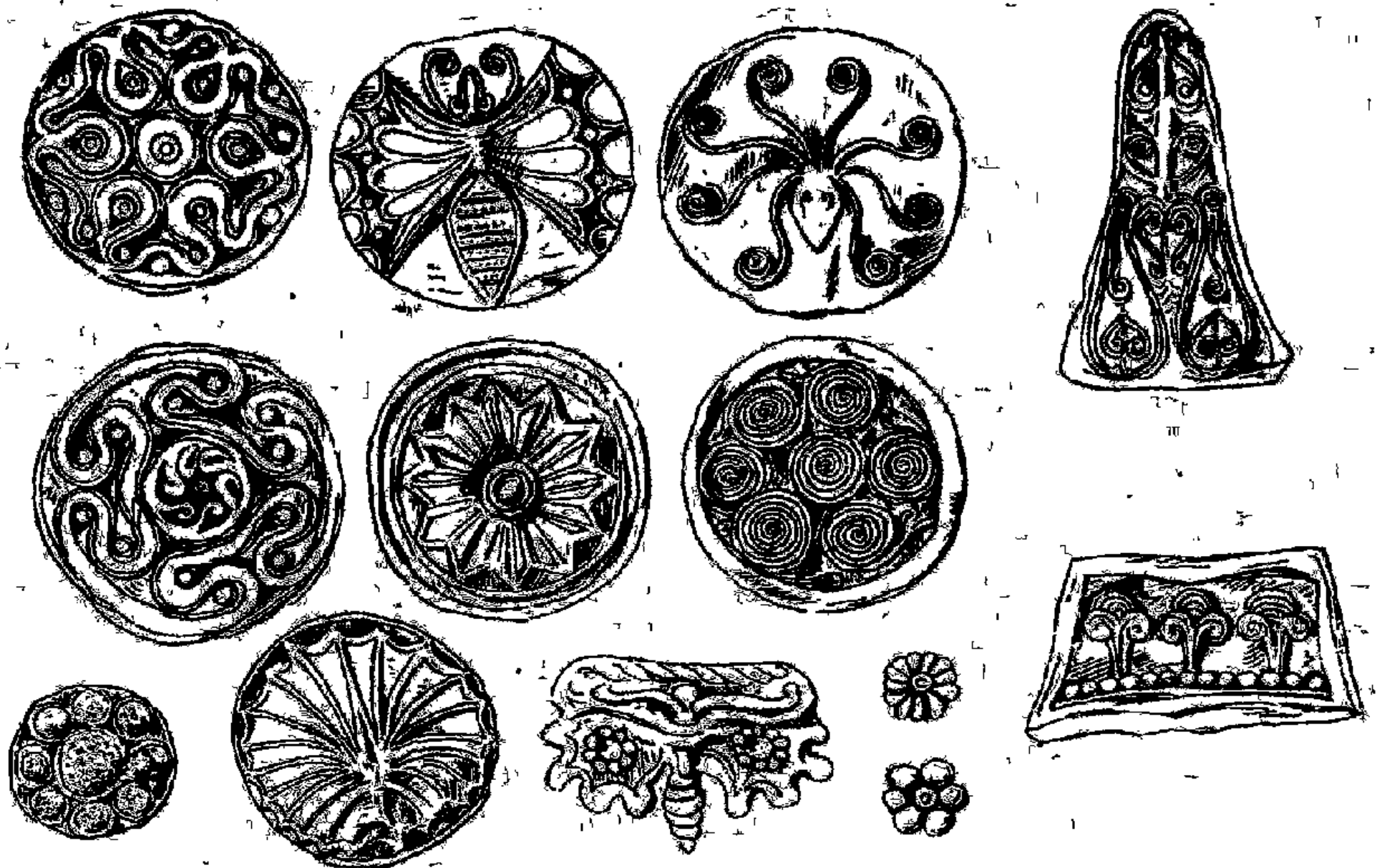


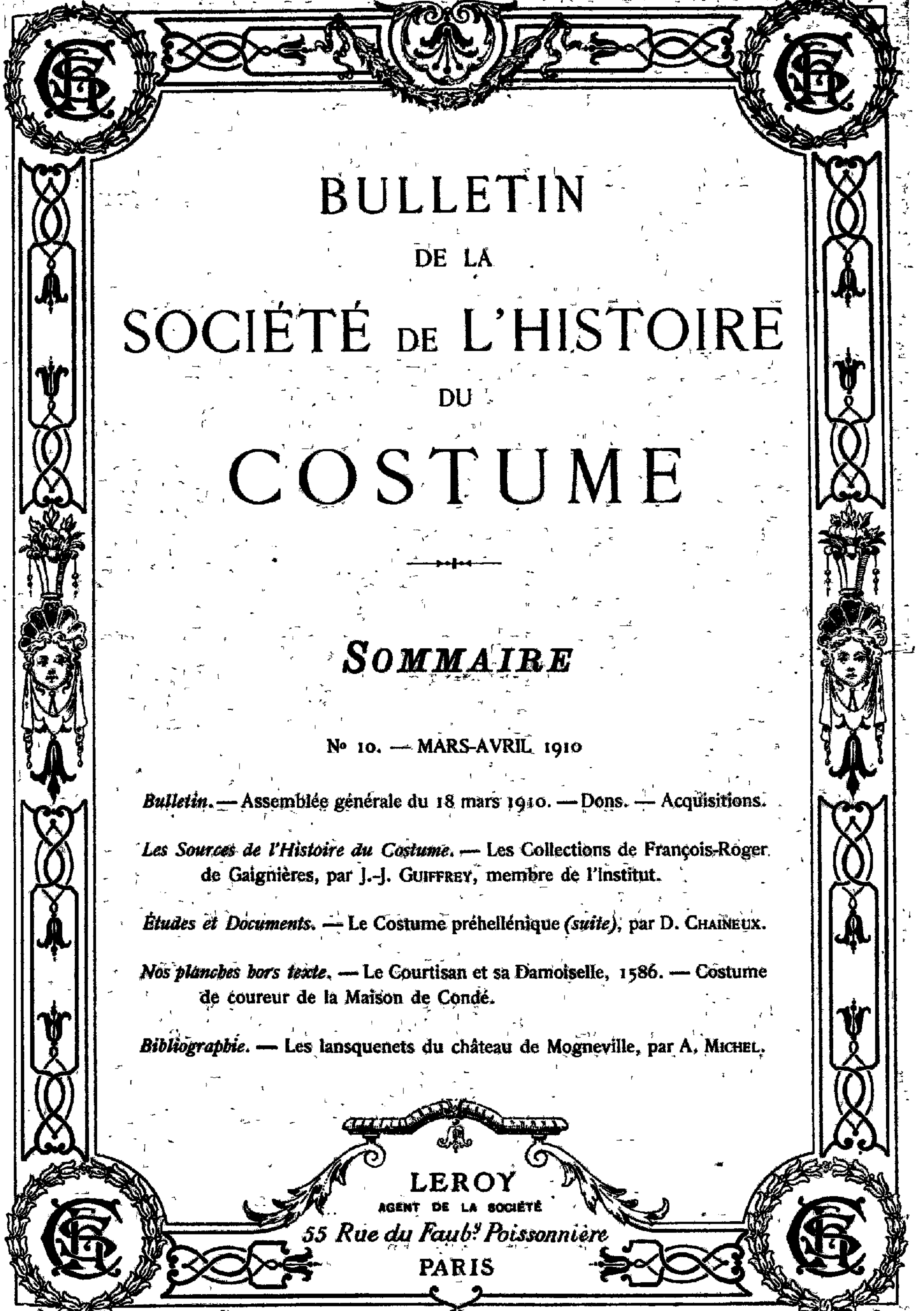
Fig. 142

Examinons maintenant, successivement, les diverses catégories de bijoux trouvés dans les différents monuments. (A suivre.)



Fig. 143

(1) Schliemann: *Tirynthe*. (Cité par Perrot et Chipiez.)



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU COSTUME

SOMMAIRE

N° 10. — MARS-AVRIL 1910

Bulletin. — Assemblée générale du 18 mars 1910. — Dons. — Acquisitions.

Les Sources de l'Histoire du Costume. — Les Collections de François-Roger de Gaignières, par J.-J. GUIFFREY, membre de l'Institut.

Études et Documents. — Le Costume préhellénique (*suite*), par D. CHAÎNEUX.

Nos planches hors texte. — Le Courtisan et sa Damoiselle, 1586. — Costume de coureur de la Maison de Condé.

Bibliographie. — Les lansquenets du château de Mogneville, par A. MICHEL.

LEROY

AGENT DE LA SOCIÉTÉ

55 Rue du Faub^g Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de l'*Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de quittances présentées au domicile des Sociétaires par le service postal.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin paraît tous les deux mois; il contient le compte rendu des travaux, conférences, acquisitions, expositions de la Société, des études, recherches, documents écrits et figurés sur le costume et les sources de son histoire.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

Les Sociétaires professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du Bulletin, à côté du Bulletin proprement dit, et sur papier spécial, sont réservées à la publicité.

AUGEROLLE

FOURRURES

10, Rue Royale

Tél. 130-00



RECONSTITUTION DU COSTUME DE M^{me} DE MAINTENON
d'après BONNARD

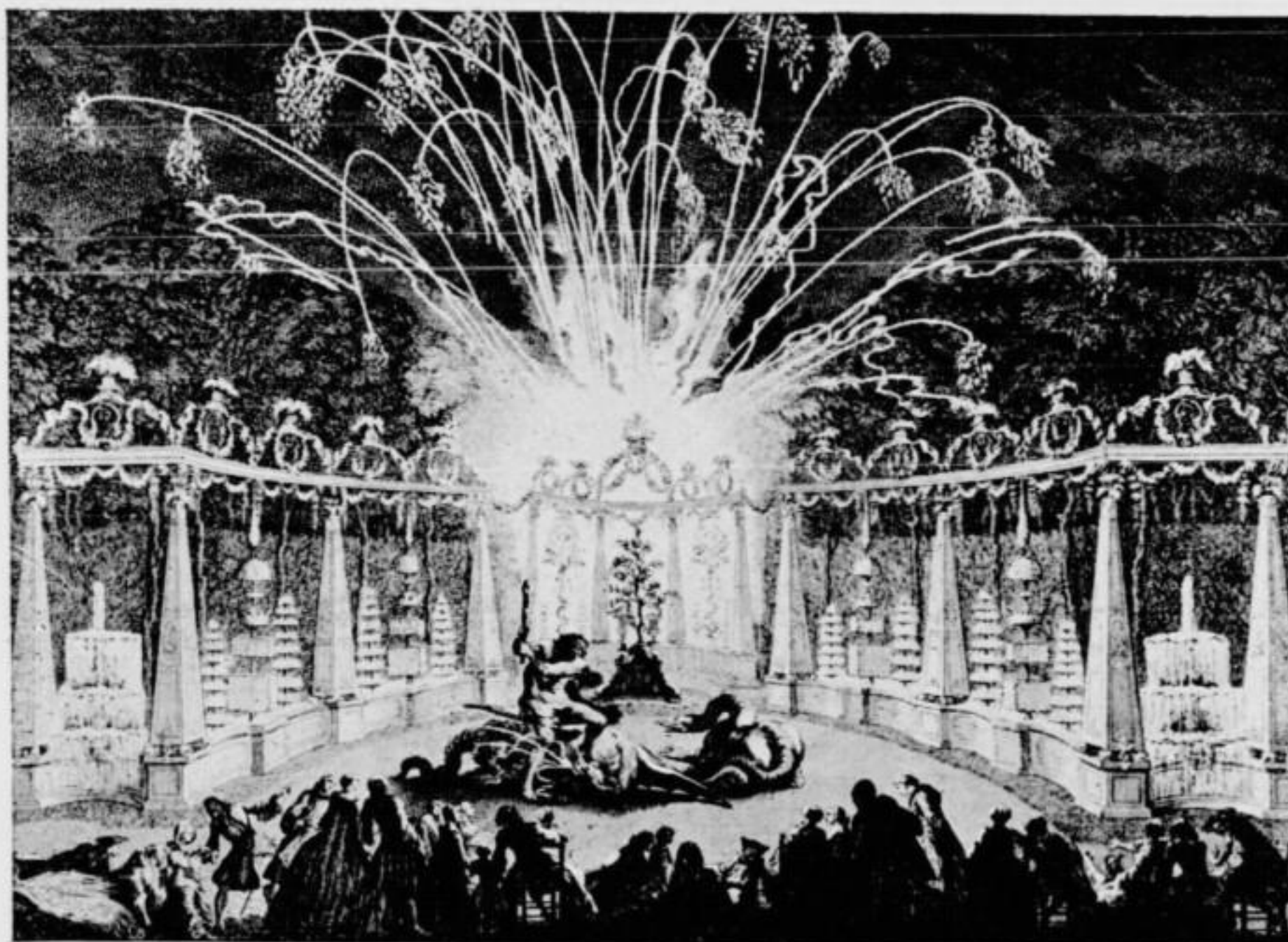
(Exposition de l'Histoire du Costume, Pavillon de Marsan, 1909)

Don de M. AUGEROLLE au Musée du Costume

LEROY, Éditeur, 55, Faubourg Poissonnière, — Paris

VICOMTE DE GROUCHY

MEUDON ET BELLEVUE



DESSEIN DE L'ILLUMINATION ET DU FEU D'ARTIFICE
A MEUDON LE 5^e
Cette fête ordonnée par M. Le Duc De Guise, Pair de France,
M. Debonval Intendant et Contrôleur général de l'Argenterie.



DONNÉ A MONSIEUR LE DAUPHIN
SEPTEMBRE 1755.
Premier Gentilhomme de la Chambre du Roy, à été conduit par
Monsieur, plusieurs de l'Affaire de la Chambre de Sa Majesté

64 pages de texte avec très nombreuses illustrations dans le texte; deux
planches hors texte et plans..... *franco* **2 francs**

Édition de luxe à grandes marges avec 10 planches hors
texte..... *franco* **10 francs**

VENTE Maison **VAIL**, fondée en 1824 **ACHAT**
12, Rue Dupetit-Thouars, 12

Téléphone : 1018-29

Téléphone : 1018-29

D. MARQUEREAU

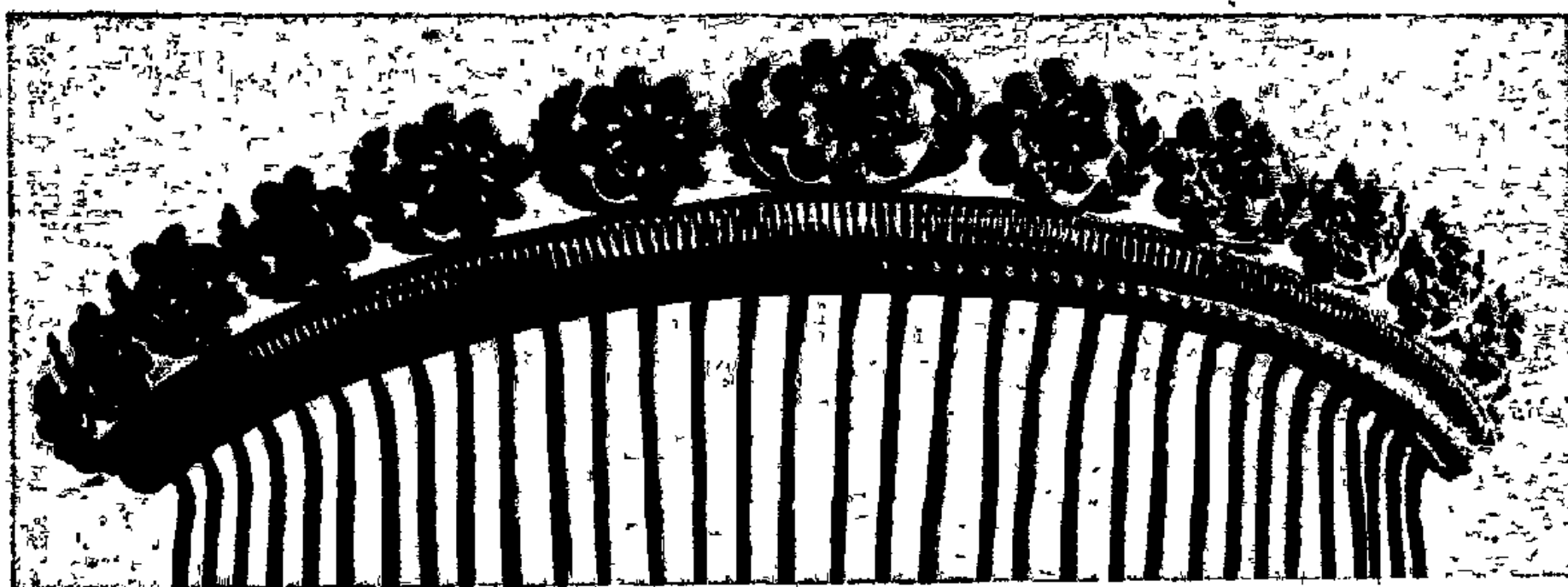
Tapisseries et Soleries anciennes
Mobiliers anciens en Tapisserie
Velours et Broderies du XIII^e au XVIII^e Siècle. Robes anciennes
Étoffes anciennes pour Ameublements et Tentures

L'ART DÉCORATIF

Revue de l'Art Ancien et de la Vie Artistique moderne.

FONDÉE EN 1898

Directeur Fernand ROCHES. Administration et Rédaction, 4, rue Le Goff, Paris, 5^e. Tél. 805.02



PEIGNE EN VERMEIL (EMPIRE). COLLECTION D'ALLEMAGNE

Indispensable aux artistes, ouvriers d'art, industriels, bibliophiles, professeurs et à tous amateurs d'art, *L'Art Décoratif* a sa place dans toutes les Bibliothèques d'art appliqué.

Prix de l'Abonnement : FRANCE... { Un An... 20 fr. } ÉTRANGER... { Un An... 24 fr.
Six mois. 10 fr. } Six mois. 12 fr.

AVEZ-VOUS ENTENDU LE PIANOLA ?

THE ÆOLIAN COMPANY L^{td}, Salle ÆOLIAN, 32, Avenue de l'Opéra, PARIS

Agents dans les Principales Villes de France

LE CATALOGUE DESCRIPTIF (P) EST ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

MA
DE
LEI
NE



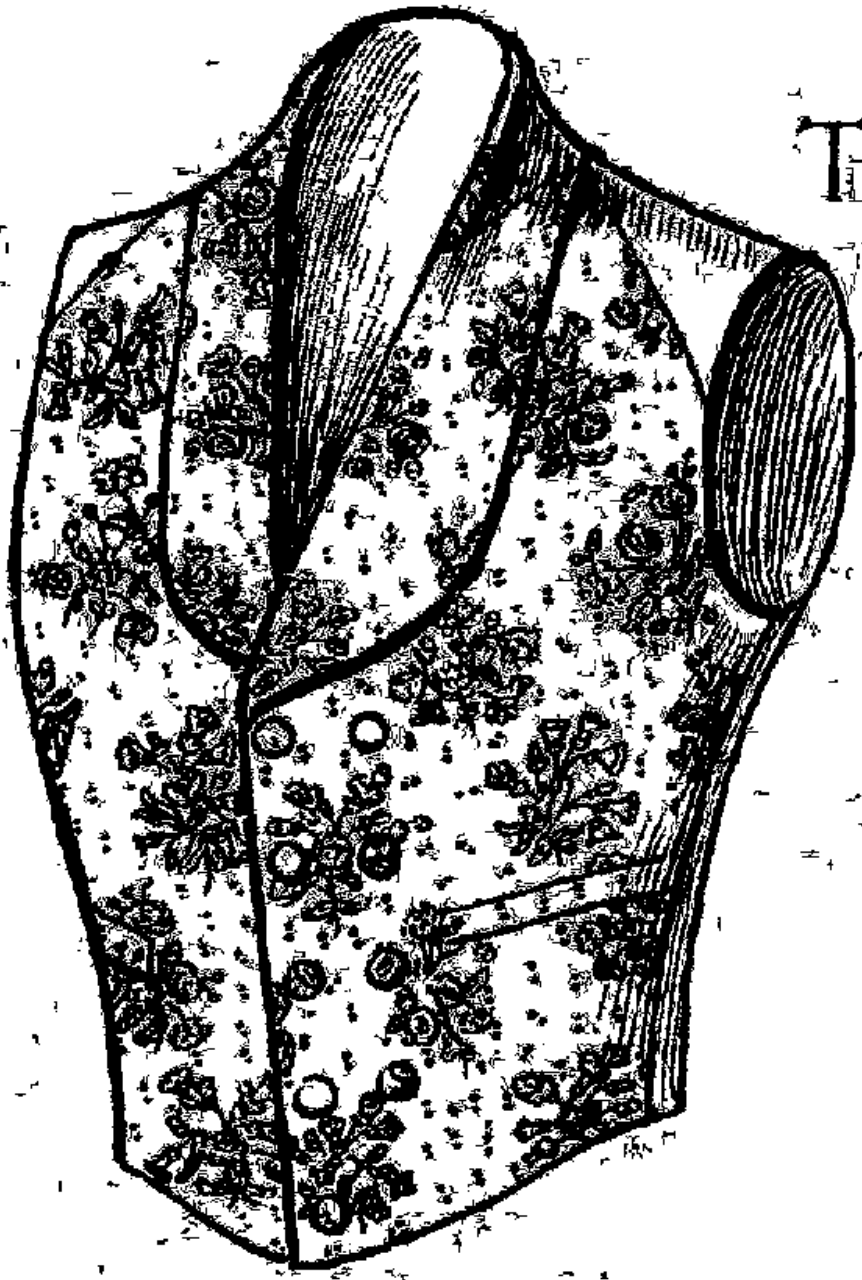
MAD

MODES

3. Rue de Surène, 3

(Près de la Madeleine)

Pour la publicité dans le *Bulletin*, s'adresser à M. LEROY,
Éditeur, 55, rue du Faubourg-Poissonnière (IX^e). Tél. : 219-29.



AUX TROIS QUARTIERS

Boulevard de la Madeleine

ANTIQUITÉS

Collections très complètes de

VIEILLES SOIERIES

BRODERIES

DENTELLES

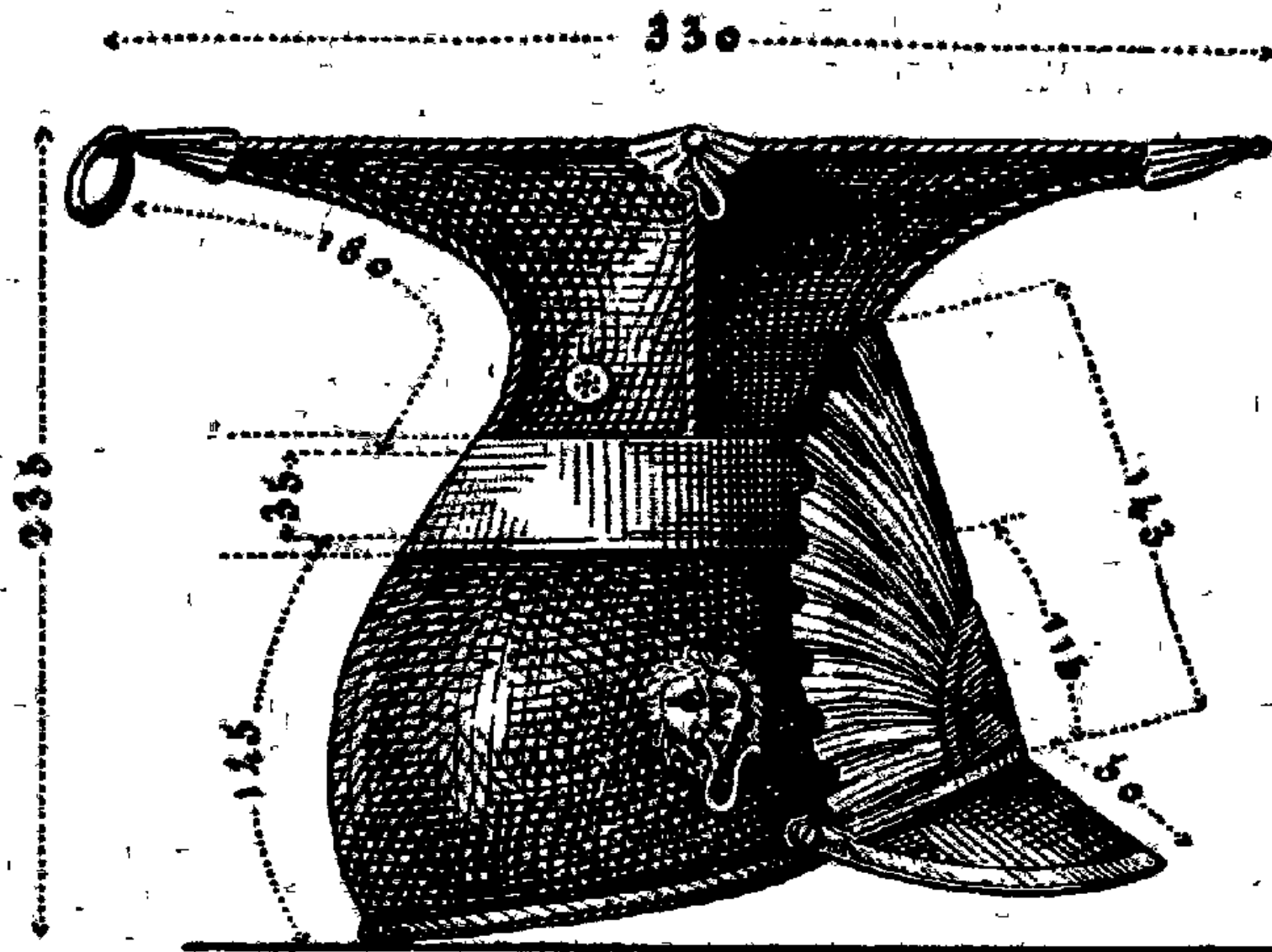
BIBELOTS, ETC.

Gilet Girardin, vieux Jouy (Collection des Grands Magasins AUX TROIS QUARTIERS).

J. MARGERAND

Les Coiffures de l'Armée Française

DU XVIII^e SIÈCLE A NOS JOURS



Ouvrage in-4^e raisin, paraissant par fascicules de huit pages
avec illustrations en noir et en couleurs dans le texte
et trois planches hors texte en couleurs

Abonnement à douze fascicules..... 30 francs

N. B. — Les numéros ne sont pas vendus séparément. Les nouveaux souscripteurs reçoivent de suite les fascicules déjà parus.

Adresser les souscriptions à M. LEROY, Éditeur, 55, Faubourg-Poissonnière, PARIS

A. DE HAYE

En vente dans toutes les librairies

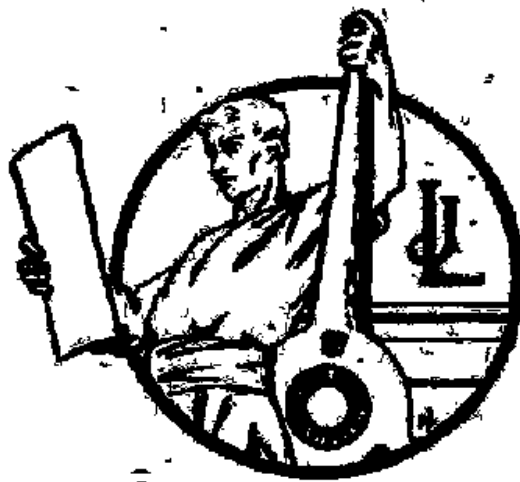
DESAIX

Étude Politique et Militaire

Sa Carrière. Ses Premières Armes. Nos Campagnes sur le Rhin avant la Révolution

Ouvrage in-8^e de 250 pages avec un portrait en héliogravure et un fac-simile d'autographe..... **4 fr. 50**

N. B. — L'ouvrage est envoyé franco sur demande adressée à M. LEROY, Éditeur, 55, Faubourg-Poissonnière, Paris..



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME

SOMMAIRE

N° 11. — MAI-JUIN 1910

Bulletin. — Conseil d'Administration. — Dons. — Acquisitions.

Nos planches hors texte. — Statuette de saint Georges au Musée de Cluny,
Notice par Maurice MAINDRON.

— « La Coiffeuse », d'après N. de Larmessin.

Études et Documents. — La Coiffure des femmes à la fin du règne
de Louis XIV, par Jean LARAN.

— Le Costume préhellénique (*suite*), par D. CHAINEUX.

LEROY

AGENT DE LA SOCIÉTÉ

55 Rue du Faub^g Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ DE *L'Histoire du Costume*

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de *L'Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

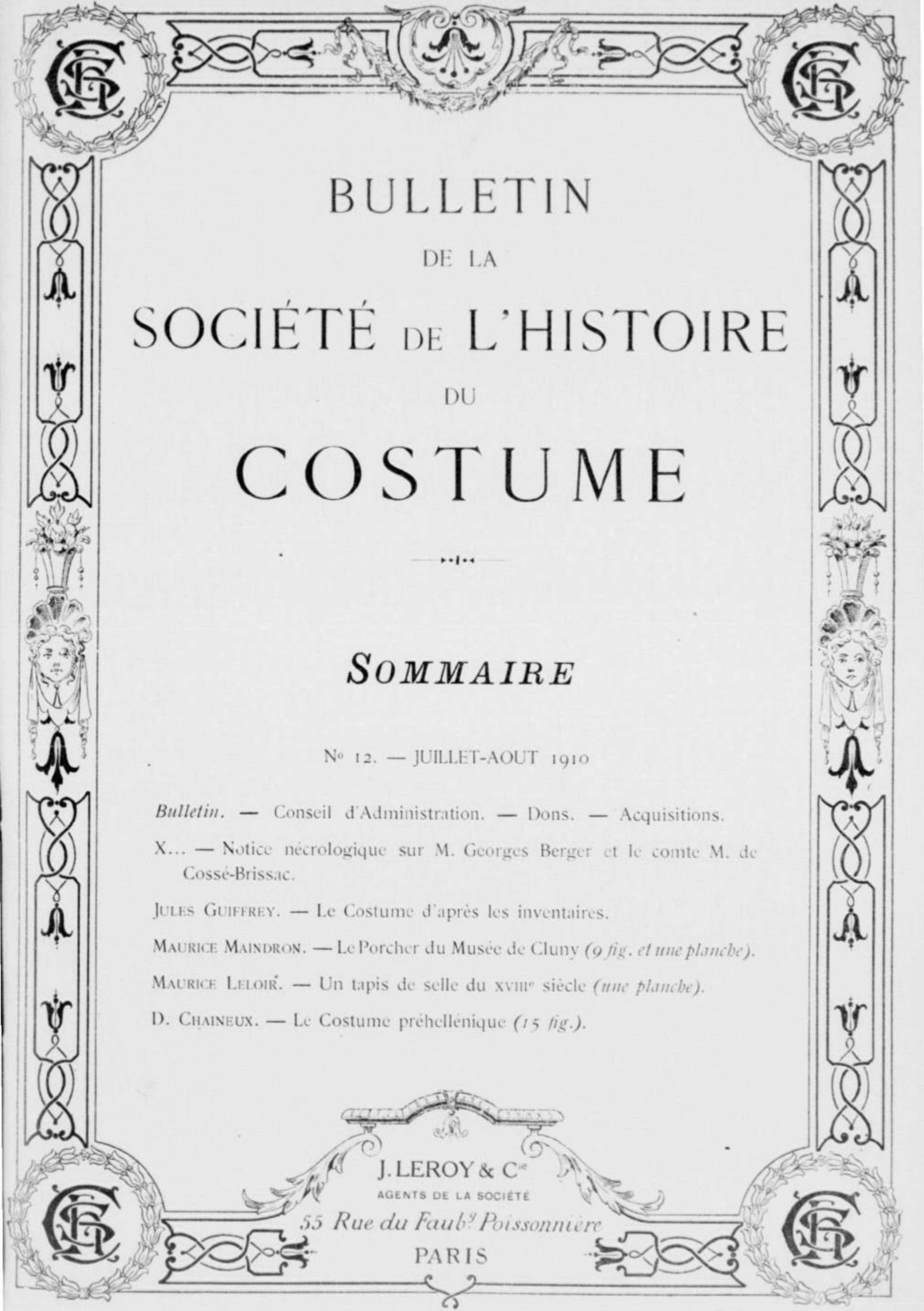
Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de quittances présentées au domicile des Sociétaires par le service postal.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin paraît tous les deux mois; il contient le compte rendu des travaux, conférences, acquisitions, expositions de la Société, des études, recherches, documents écrits et figurés sur le costume et les sources de son histoire.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

COSTUME

SOMMAIRE

N° 12. — JUILLET-AOUT 1910

Bulletin. — Conseil d'Administration. — Dons. — Acquisitions.

X... — Notice nécrologique sur M. Georges Berger et le comte M. de Cossé-Brissac.

JULES GUIFFREY. — Le Costume d'après les inventaires.

MAURICE MAINDRON. — Le Porcher du Musée de Cluny (9 fig. et une planche).

MAURICE LELOIR. — Un tapis de selle du XVIII^e siècle (une planche).

D. CHAINEUX. — Le Costume préhellénique (15 fig.).

J. LEROY & C^{ie}

AGENTS DE LA SOCIÉTÉ

55 Rue du Faub^g Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de l'*Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de quittances présentées au domicile des Sociétaires par le service postal.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin paraît tous les deux mois; il contient le compte rendu des travaux, conférences, acquisitions, expositions de la Société, des études, recherches, documents écrits et figurés sur le costume et les sources de son histoire.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME

SOMMAIRE

N° 13. — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1910

Bulletin. — Conseil d'Administration.

X... — Nécrologie.

MAURICE LELOIR. — Livrées de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé
(1776) (9 fig. et une planche double en couleurs).

D. CHAINEUX. — Le Costume préhellénique (13 fig.).

J. LEROY & C^{ie}

AGENTS DE LA SOCIÉTÉ

55 Rue du Faub⁹ Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de *L'Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de quittances présentées au domicile des Sociétaires par le service postal.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin paraît tous les deux mois; il contient le compte rendu des travaux, conférences, acquisitions, expositions de la Société, des études, recherches, documents écrits et figurés sur le costume et les sources de son histoire.

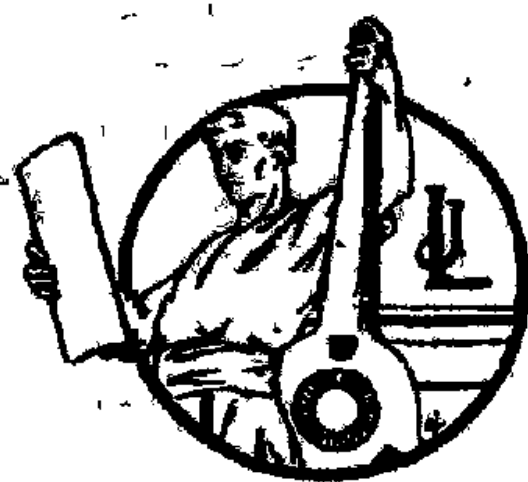
Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

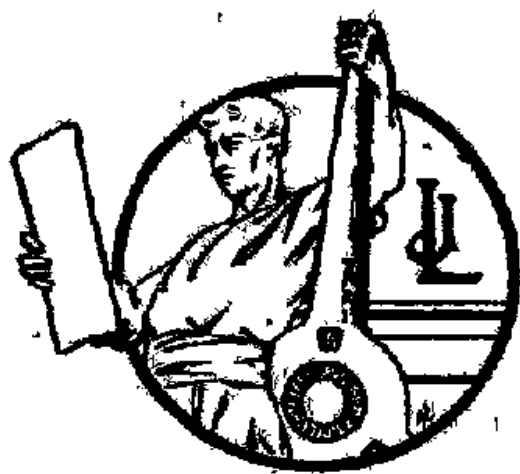
Bibliographie

LES ARTS DU TISSU, par Gaston MIGEON. Paris, Laurens, 1909, in-8°, 416 pages et 175 gravures. — Si l'on se reporte aux paroles par lesquelles M. Maindron nous rappelait, dans le premier numéro de ce *Bulletin*, combien il est nécessaire, pour l'intelligence théorique et pratique du costume, d'en connaître tout d'abord la matière première, on comprendra que le livre de M. Migeon doive être accueilli par nous comme un auxiliaire précieux. L'auteur, conservateur des objets d'arts au Musée du Louvre, était particulièrement qualifié pour coordonner dans cet ouvrage les données de l'érudition contemporaine. Si le plan de la collection dans laquelle figure ce travail (*Manuels d'histoire de l'Art*) ne permettait pas d'embrasser toute l'industrie du tissu, nous y trouverons en revanche les renseignements les plus abondants sur le décor appliqué aux étoffes, dans ses rapports avec l'art de tous les temps et de tous les pays. Cette riche matière est répartie en quatre grandes divisions : la soie (avec quelques renseignements sur les velours et aussi les toiles imprimées), la broderie, la tapisserie, la dentelle. En même temps qu'un substantiel historique et qu'une riche bibliographie, chaque chapitre contient l'analyse des plus beaux spécimens conservés dans les musées et les trésors d'églises.

Un sujet aussi vaste ne s'analyse pas en quelques lignes. Contentons-nous de noter au passage quelques objets particulièrement intéressants pour l'histoire du costume. A la page 107 est figurée la dalmatique impériale du trésor de Saint-Pierre, en soie bleue, semée de rinceaux et de croix d'or et d'argent et brodée de sujets à la gloire du Christ; ce vêtement inestimable, que la tradition fait remonter à Charlemagne, serait un travail byzantin du dixième ou du onzième siècle. Les chapes et chasubles brodées, des pages 131 à 139, sont de belles œuvres des ateliers anglais, alors renommés, des treizième, quatorzième et quinzième siècles. Signalons aussi de nombreuses tapisseries à personnages, dont il n'est pas nécessaire, après le récent article de M. J.-J. Guiffrey, de redire ici le grand intérêt iconographique. Il faut mentionner, enfin, dans une longue suite de dentelles à l'aiguille (points de Venise, d'Alençon, d'Argentan, de Bruxelles, d'Angleterre) et dentelles aux fuseaux (points de Valenciennes, de Malines, de Chantilly), les excellentes reproductions du rochet du cardinal Fesch et de la cravate que portait au sacre Napoléon I^{er}.

J. L.







LEROY, Éditeur

55, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS

L'ARMÉE FRANÇAISE SOUS LE 2^e EMPIRE



VIENT DE PARAÎTRE

Première Série

LA GARDE IMPÉRIALE

Cartes postales en couleurs, d'après les aquarelles de M. Maurice TOUSSAINT

Cuirassiers, 1^{er} régiment, 1854.
Dragons, Sapeur, 1857.
Guides, Colonel, 1857.
Chasseurs à cheval, Officier, 1857.
Artillerie à cheval, Trompette, 1857.
Grenadiers, 1857.

Voltigeurs, 1857.
Chasseurs à pied, Clairons, 1857.
Génie et Train du Génie, 1857.
Gendarmerie à cheval, 1857.
Lanciers, 1859.
Zouaves, Tambour-Major, 1863.

La pochette de douze cartes..... 2 Fr.

BULLETIN DE COMMANDE

M. LEROY, Éditeur, 55, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Veuillez m'adresser :

Série de Cartes postales par M. Maurice Toussaint
LA GARDE IMPÉRIALE

Adresse

Ci-joint

montant de la commande.

SIGNATURE :

N. B. — Joindre 0 fr. 20 centimes pour le port.

Au-dessus de 5 pochettes, l'envoi est fait gratuitement.

Catalogue illustré franco sur demande



LEROY, Editeur

55, Rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS

Cartes Postales Militaires

EN COULEURS

d'après les aquarelles de **M. MAURICE TOUSSAINT**

Membre de la « Sabretache »

L'Armée Française sous le 2^e Empire

PREMIÈRE SÉRIE

LA GARDE IMPÉRIALE

Cuirassiers, 1^{er} régiment, 1854.

Dragons, Sapeur, 1857.

Guides, Colonel, 1857.

Chasseurs à cheval, Officier, 1857.

Artillerie à cheval, Trompette, 1857.

Grenadiers, 1857.

Voltigeurs, 1857.

Chasseurs à pied, Clairons, 1857.

Génie et Train du Génie, 1857.

Gendarmerie à cheval, 1857.

Lanciers, 1859.

Zouaves, Tambour-Major, 1863.

La pochette de 12 cartes : 2 francs

ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR

12 cartes représentant les uniformes de l'École, de 1808 à nos jours.

avec une notice illustrée, dans un élégant porte-cartes : 2 francs

ARMÉE FRANÇAISE ACTUELLE

INFANTERIE

ZOUAVES

GARDE RÉPUBLICAINE

DRAGONS

GUIRASSIERS

CHASSEURS À CHEVAL

HUSSARDS

ARTILLERIE

Chaque série comprenant 8 cartes de la même arme, dans une pochette : 1 fr.

CHASSEURS À PIED

Par CH. MOREL, peintre militaire

3 séries de 8 cartes, chaque : 1 franc. — Les 3 séries ensemble : 2 fr. 40

Prière d'ajouter pour le port : 0 fr. 20 de 1 à 4 pochettes, et 0 fr. 05 par pochette supplémentaire.

Pour la série complète des cartes militaires, l'expédition est faite gratuitement.

CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO SUR DEMANDE

Pour paraître prochainement

Les Affiches de Recrutement

Par M. ALBERT DEPRÉAUX, Membre de la « Sabretache »

Ouvrage in-4° raisin, contenant un grand nombre de fac-simile d'affiches de recrutement

